4k 10
Phtisie avec le Scorbut. — p. ibid. vol. I. p. 201.
Palpitations — ibid. p. 209.
Scorbut. Sa sueur disposition à la phtisie. ibid. p. 231. —

A la suite
1re édition française
d. Avenbrugger

a catalogue en tête
L. Avenbrugger, mous. ces fleurs

MANUEL
DES PULMONIQUES,
OU
TRAITÉ COMPLET
DES MALADIES DE LA POITRINE,

Où l'on trouve la Théorie la plus naturelle, les Règles de Pratique les plus simples & les plus sûres pour combattre les Maladies de cette cavité.

ON Y A JOINT

*Une nouvelle Méthode de reconnoître ces mêmes Maladies par la percussion du Thorax, traduite du latin d'*AVENBRUGGER.

Par M. DE ROZIERE DE LA CHASSAGNE, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, de la Société Royale des Sciences de la même Ville, & Associé étranger de l'Académie de Clermont-Ferrand, &c.

O quantùm difficile est curare Morbos Pulmonum! ô quantò difficiliùs eosdem cognoscere, & de iis certum dare præsagium! BAGLIVI, *Prax. Med.* l. 1. c. 9 p. 35

A PARIS,
Chez HUMAIRE, Libraire, rue du Marché-Pallu, vis-à-vis la Vierge de l'Hôtel-Dieu, près le Petit Châtelet.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

On trouve chez le même Libraire nombre de livres de Médecine & de Chirurgie.

Traité des Vapeurs & des Pertes de sang 1 vol. in-12.

Traité de la Digestion dans lequel on expose, selon les loix de la plus saine Physique, le méchanisme de cette importante fonction, avec une méthode de remédier aux différentes fonctions qui peuvent la troubler; autorisée par la raison & l'expérience, in-12 2 vol.

Avis aux gens de Lettres sur leur santé, par M. Tissot, in-12.

Traité de toutes les espèces de colique 1 vol. in-12.

Secret utiles & éprouvés dans la pratique de la Médecine & de la Chirurgie pour conserver la santé & prolonger la vie, avec un appendix sur les maladies des Chevaux, & le Manuel des Médecins, tirés des Ouvrages d'Hippocrate & de Celse; Ouvrage utile à tous Chirurgiens, Curés & habitans de la campagne.

Et autres.

PRÉFACE.

BEAUCOUP d'Auteurs ont écrit sur les Maladies de la Poitrine ; mais peu, j'ose le dire, en ont parlé d'après l'expérience. Quelques-uns ont bâti des systêmes dans le silence de leur cabinet, loin du lit des malades ; d'autres se sont opiniâtrément attachés à suivre une routine aveugle ; à la lueur de quelques succès dûs au hazard, presque tous ont, pour ainsi dire, enseveli leur doctrine dans un fatras de théorie & de raisonnemens inintelligibles.

Persuadé que les hypothèses les plus ingénieuses ne jettent aucun jour dans la pratique de la Médecine, & qu'elles ne servent qu'à égarer les jeunes Praticiens, quand elles n'ont pas l'expérience pour base, je n'ai écrit que d'après celle-ci. La théorie que j'établis, est celle des Observateurs les plus exacts

& les plus éclairés : celle que j'ai vu s'accorder avec les faits. La lecture des Auteurs m'a fait connoître combien il est dangereux de se livrer aux écarts de l'imagination de courir après des opinions souvent erronées, & plus souvent, encore plus funestes aux malades. Nous voyons en effet que les Médecins les plus raisonneurs, sont ceux qui guérissent le moins. *Tyrones mei*, s'écrioit Baglivi, *estote cauti & prudentes in iis curandis* (*morbis pectoris*) *nec facilem promittite curationem, ut nebulones faciunt qui HYPPOCRATEM non legunt.*

Chacun dit aujourdhui qu'il faut suivre la nature dans sa marche & seconder ses efforts. Ces sentimens sont louables ; ils doivent être ceux de tous les Médecins. Mais par une fatalité inconcevable, ceux-mêmes qui font le plus sonner ce grand mot de *Nature*, oublient presque tou-

jours dans la pratiq ue, ce qu'ils répétent dans leur d iſcours. Eſt-il un Médecin qui paroiſſe plus compter ſur les efforts de la Nature que Sydenham ? En eſt-il un plus agiſſant ? Combien de Médecins modernes ſont auſſi peu d'accord avec eux-mêmes !

Il ſemble cependant que nous touchions à l'heureuſe époque où l'on ſera enfin convaincu de la futilité de tous ces verbiages artiſtement préſentés, qui juſqu'ici ont retardé les progrès de l'art. L'eſprit d'obſervation commence à ſe répandre, & nous promet la révolution la plus heureuſe.

On a donné dans les plus dangereux excès touchant le traitement des maladies inflammatoires de la poitrine. Vanhelmont & ſes ſectateurs brûloient leurs malades avec les ſudorifiques. Nous avons à Sydenham l'obligation d'avoir banni cette méthode meurtrière, mais en la re-

jettant, il en a introduit une autre non moins pernicieuſe, celle des ſaignées, des rafraîchiſſans. Ce dernier abus n'eſt malheureuſement que trop accrédité.

L'uſage des huileux dans les maladies inflammatoires m'a paru mériter auſſi une attention particulière. Je les ai employés ſur la foi des Auteurs, & les ai vus employer aſſez ſouvent pour me convaincre qu'on en obtient rarement de bons effets. Je ne dis pas cependant qu'ils ſoient toujours nuiſibles; mais ils ſont tout au moins inutiles, & ne peuvent agir que ſur les premières voyes; c'eſt ſur cette vérité qu'on doit régler leur uſage.

Ayant appris qu'un Médecin Allemand avoit publié une Methode nouvelle de s'aſſurer de l'exiſtence & du ſiège des Maladies de Poitrine, en frappant cette cavité, je me ſuis procuré cet ouvrage dont on trouvera la tra-

duction, à la fin de ce volume. Qu'on ne s'imagine pas cependant que je donne de plein vol dans la doctrine de cet Auteur ; elle me paroît un moyen de plus qu'on peut employer, sans risque. Doit-on laisser quelque chose en arrière pour s'instruire des maladies dont le diagnostic est quelquefois si difficile & si obscur ?

Je ne dis rien ni pour ni contre cette méthode. Je ne l'ai point éprouvée, & il n'y a guères que les Médecins des Hôpitaux qui ayent la faculté d'en faire un essai suivi. Je m'estimerai heureux, si le Public me sait gré de mon zèle, plus heureux encore si j'ai été le premier à annoncer aux Médecins de ma patrie une découverte utile.

M. Avenbrugger n'a cependant pas tout le mérite de l'invention de la méthode dont je parle ici. Elle est consignée dans le livre divin des Prénotions de Cos.

Hyppocrate en avoit fait usage dans le cours de sa pratique. * *In quibus multus editur strepitus*, dit le Pere de la Médecine, *ii minus puris habent, quàm quibus paulò difficilior inest respiratio, iique melius colorati videntur. Quibus vero nullus intus fit strepitus, difficultas tamen spirandi vehemens adest, & livescunt ungues, ii pure pleni sunt, ac perniciosè habent* (*a*).

Nous avons l'obligation à M. Avenbrugger d'avoir fait revivre une méthode sans doute importante, puisqu'Hypppocrate l'avoit employée. L'Observateur Allemand participe aussi à la gloire du Praticien de Cos.

* Le procédé d'Hyppocrate pour s'assurer du son de la poitrine n'est pas le même que celui de M. Avenbrugger. Le premier secouoit les malades en les prenant par l'aisselle. Celui-ci se contente de frapper le thorax. Ce changement qu'il y a fait paroît avantageux; il rend cette méthode plus douce & moins périlleuse. Au reste de quelque maniere que se fasse la succussion, on sent bien que cela ne doit apporter aucune différence dans le résultat.

(*a*) Prænot. coac. 423. sæf.

TABLE
du Traité des Maladies de la Poitrine.

TABLE

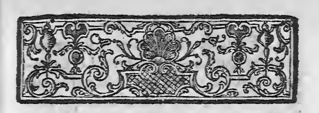
Des Observations contenues dans la nouvelle Méthode de reconnoître les Maladies internes de la Poitrine.

OBSERVATION XII.

OBSERVATION XIII.

OBSERVATION XIV.

Fin de la Table.



TRAITÉ
DES MALADIES DE LA POITRINE.

DE LA PLEURÉSIE.

APRÈS les fievres, il n'eſt pas de maladies qui ſe préſentent plus fréquemment dans la pratique, que les maladies inflammatoires de la poitrine: & l'on a remarqué que la Pleuréſie & la Péripneumonie ſont la dixieme partie de celles des Hôpitaux (*a*); il ſeroit à ſouhaiter que les Médecins s'appliquaſſent à chercher la proportion reſpective de celles qui affligent le genre humain.

(*a*) Cette obſervation a été faite à Nîmes en 1757. par M. Razoux.

La Pleuréſie eſt du petit nombre des maladies que l'on peut définir. Les ſymptômes qui l'accompagnent, ou plutôt qui la conſtituent, ſont ſi conſtans, que tous les Auteurs en ont fait mention. Elle ſe connoît par la fievre, la dureté du pouls, la difficulté de reſpirer, la toux & une douleur aiguë au côté.

On s'accorde généralement à dire que la Pleuréſie eſt une inflammation de la plevre qui revêt l'intérieur des côtes. Mais nous ne ſaurions approuver cette définition; 1o. parce qu'elle n'eſt pas plus claire que ce qu'on définit; & 2o. parce que le ſiege qu'on aſſigne à la Pleuréſie n'eſt pas conſtant, comme nous le dirons plus bas.

Il eſt néanmoins important de remarquer, d'après Aretée (*b*), que pour que le concours des ſymptômes que nous venons d'expoſer caractériſe une vraie Pleuréſie, il faut qu'ils dépendent de la même cauſe; car ſi un malade ſe plaignoit d'une douleur au côté, qui ſeroit l'effet d'un travail violent, & longtems continué, s'il avoit une toux catharrale, & une fievre aiguë produite par

(*b*) Lib. 1. cap. 1.

la piquure d'un tendon ; ce malade, il est vrai, réuniroit tous les signes d'une Pleurésie ; malgré cela, quelqu'un oseroit-il prononcer que c'en est une ? Nous ne le pensons pas, parce que dans l'hypothèse présente, il est évident que ces signes sont produits par des causes diverses, & absolument indépendantes les unes des autres.

Comme le point de côté peut se faire sentir dans plusieurs endroits de la poitrine, on a multiplié les divisions de la Pleurésie. Duret surtout (*c*), qui les a tirées de la distribution des veines par lesquelles il croyoit que la fluxion ou l'engorgement inflammatoire étoient formés. Sans nous arrêter davantage à l'hypothèse de ce grand homme, dont on sent assez la futilité, nous pensons, d'après un savant personnage de Montpellier (*d*), qu'on ne doit admettre d'especes d'une même maladie, qu'autant qu'elles peuvent faire varier le traitement.

La premiere & la plus essentielle division de la Pleurésie, est en vraie & en

(*c*) Comment. in Coac.
(*d*) M. Barthés.

fauſſe : de tout tems on a ſenti la néceſſité de cette diviſion, & l'on s'eſt appliqué à en tracer les caractères diſtinctifs.

On entend par Pleuréſie *vraie*, celle qui a ſon ſiége dans la plevre; la *fauſſe* eſt celle dans laquelle les muſcles intercoſtaux ſont affectés. Dans celle-ci, il n'y a jamais de crachats; la douleur augmente par la preſſion extérieure, & par le changement de ſituation; le malade ne peut pas ſe coucher ſur le côté affecté, ou ne le fait qu'avec peine. Dans la Pleuréſie *vraie* au contraire, on a beau appuyer ſur l'endroit de la douleur, on ne l'aggrave point. On trouve le plus ſouvent les malades couchés ſur le côté affecté; la raiſon en eſt ſenſible : dans cette ſituation, le poumon ſe trouvant ſoutenu par les côtes, ne cauſe aucune diſtraction des parties enflammées. Il eſt encore ordinaire de voir les malades ſe plaindre d'une tenſion qui s'étend depuis le diaphragme juſqu'aux clavicules, la plevre occupant tout cet eſpace.

Voilà les caractères les plus tranchans qui différencient ces deux eſpeces de Pleuréſies. Il en eſt d'autres qu'on trouve dans les ouvrages des Auteurs claſſiques, & peu ſouvent au lit des malades; ils ſont tirés 1°. de l'état du pouls.

On prétend que lorsqu'il y a fausse Pleurésie, le pouls est mou, sans aucune roideur. Qu'il nous soit permis de nous inscrire en faux contre cette assertion, fondés sur une expérience journaliere, & que chacun peut aisément répéter. Nous osons assurer que l'artère est dure & tendue, & qu'il n'est pas possible, à n'en juger que par la seule roideur du pouls, de distinguer la vraie Pleurésie, de celle qui ne l'est pas.

2°. De l'intensité de la fievre & de la douleur, qui sont moindres dans la Pleurésie fausse. Nous ne disconviendrons point que cela ne s'observe même assez souvent; mais ce seroit une erreur dangéreuse de croire que cela est constant. Il n'est pas rare de rencontrer des *fausses* Pleurésies, qui, par la gravité des symptômes, ressemblent exactement aux *vraies*.

Les Auteurs semblent avoir borné le siége de la fausse Pleurésie aux muscles intercostaux; mais ils se sont trompés. Combien de coups d'épée suivis d'accidens pleurétiques, sans que les muscles soient intéressés. Huxham (*e*) a très-bien

(*e*) Traité des Fievres. Dissert. sur les Pleurés. & les Péripn.

remarqué qu'elle pouvoit être une suite de la lésion des muscles de la respiration : on peut même ajouter, de ceux qui ne sont qu'auxiliaires. M. Mery (*f*) rapporte qu'un jeune homme fut attaqué d'une très-grande difficulté de respirer, & d'une fievre aiguë, à la suite d'une blessure du tendon du grand pectoral.

Les Anciens ; *qui savoient bien observer*, ont encore divisé la Pleurésie en *humide* & en *séche*. L'humide est accompagnée de crachats. Dans la séche au contraire, il n'y en a point. Celle-ci est toujours d'un mauvais caractère ; elle enleve dans peu le malade, qui meurt suffoqué, ou ne se termine que lentement.

La distinction de la Pleurésie en *essentielle* & en *symptomatique*, est de la plus grande utilité dans la pratique. Il n'est personne qui ne voye que celle qui vient à la suite des fievres intermittentes, des crudités, ou des vers dans les premieres voies, doit être traitée différemment de celle qui ne reconnoît pour cause qu'une inflammation pure & simple.

L'inflammation du foie, surtout de la

(*f*) Mém. de l'Acad. des Sciences, année 1713.

partie convexe de ce viſcère, ſe revêt ſouvent des apparences de la Pleuréſie. Ce cas exige, de la part du Médecin, une attention d'autant plus ſcrupuleuſe, qu'il ſeroit dangereux de confondre ces deux maladies. Alexandre de Tralles, cet Auteur ſi exact dans le Diagnoſtic, n'a pas oublié de nous en donner les marques diſtinctives, lorſque le foie eſt enflammé. Il s'étoit apperçu que la douleur n'étoit pas pulſatile, ni le pouls ſi dur, & que le viſage perdoit ſa couleur & ſa beauté. Bianchi (*g*) a beaucoup ajoûté à cette deſcription; mais il n'eſt pas d'accord en tous points avec Alexandre de Tralles. Voici celle qu'il en donne; nous eſpérons que les Lecteurs ne ſeront pas fâchés de la trouver ici. « Cette eſpece, dit-il, eſt ſemblable à la » vraie Pleuréſie par la fievre, la diffi» culté de reſpirer, la dureté du pouls, » la toux, & les crachats qui ſouvent » ſont enſanglantés; mais elle en differe » par la douleur, qui eſt toujours ſituée » au côté droit de la poitrine; par une » rougeur plus marquée de la joue gau» che, & une légere teinte jaune qu'on

(*g*) Hiſtoria Hepatica Spec. 6.

» apperçoit à la peau, aux yeux, à la
» langue, aux urines & aux excrémens;
» la bouche est séche & amere, la bile
» se manifeste dans les crachats, avec le
» sang, la douleur descend jusqu'aux
» fausses côtes, & semble se fixer à l'hy-
» pocondre droit, sur lequel une pression
» légère cause un sentiment de douleur
» assez vif.»

Les vents & les excrémens retenus dans les intestins peuvent en imposer encore pour la vraie Pleurésie: & une méprise au sujet de cette espece, seroit d'une conséquence pernicieuse. Les histériques, les hypocondriaques, ceux dont les digestions se font mal, les gens de lettres & les ouvriers sédentaires, y sont très-exposés. La douleur paroît s'étendre de la poitrine jusqu'au dos. Les attaches du diaphragme offrent la raison de ce phénomène; la respiration est gênée, & les malades sont tourmentés d'une toux petite, fréquente & séche.

Il ne faut pas croire cependant, que dans le cas dont il est question, les vents se trouvent répandus indistinctement dans tout le canal intestinal: l'ouverture des cadavres a démontré qu'ils n'occupoient que la grande courbure du

colon voisin du diaphragme ; on conçoit aisément qu'ils doivent en gêner l'action & les mouvemens. D'ailleurs, en empêchant le libre passage du sang à travers les veines de l'abdomen, il en fait refluer une plus grande quantité dans les poumons & la plevre. Je ne connois pas d'Auteur qui ait parlé de ces Pleurésies venteuses avant Fréderic Hofman (*h*). Baglivi, & après lui Huxham & Pringle (*i*), sont les seuls, si je ne me trompe, qui en aient fait mention. Ce dernier a même porté plus loin ses recherches. Il a observé que souvent la fievre n'étoit pas de la partie, que le pouls n'étoit point dur, ni le sang coeneux. Pour ce qui regarde la méthode curative, nous indiquerons en passant que les saignées ne conviennent pas. Les carminatifs relâchans, appliqués avec des linges chauds sur la partie affectée, apportent du soulagement. Les vésicatoires sont efficaces, selon M. Pringle : vraisemblablement comme antispasmodiques. Les bains paroissent devoir être suivis d'un heureux succès. Le Médecin que nous venons de

(*h*) Consult. Medic. tom. 1. pag. 450.
(*i*) Malad. des Armées, tom. 1. pag 219.

citer n'en dit rien : il y a apparence qu'il ne les a pas éprouvés. Les lavemens & les purgatifs conviennent encore beaucoup. Hippocrate & Huxham ont souvent vu ces douleurs pleurétiques se dissiper après avoir pris quelques lavemens ou poussé quelques selles.

Il ne faut pas croire que les symptômes ci-dessus énoncés, dont le concours est nécessaire pour constituer la pleurésie, paroissent dans le même tems; ce n'est que successivement qu'ils se développent, & à des intervalles plus ou moins considérables, selon que la maladie a plus ou moins de violence, & que le sujet est plus ou moins vigoureux.

En général toutes les maladies aiguës débutent à peu près de la même maniere. La fievre, les frissons, une lassitude universelle, en sont les avant-coureurs ordinaires. Ce n'est le plus souvent que vers le troisieme jour que ces maladies prennent la marche qui leur est particuliere.

La dureté du pouls, que tous les Auteurs s'accordent unanimement à regarder comme un signe pathognomonique de la Pleurésie, peut ne pas s'y trouver. M. de Haen (*k*) en rapporte un exemple.

(*k*) Rat. Me.. tom. 5.

Le siége de la Pleurésie n'est pas encore irrévocablement déterminé. Depuis Hippocrate jusqu'à nous, les plus grands Médecins ont été partagés là dessus. *Arétée*, *Galien*, *Paul d'Egine*, *Alexandre de Tralles*, *&c.* pensent qu'il faut le placer dans la plevre costalle. Ce sentiment est celui du plus grand nombre ; mais il s'en faut bien qu'il soit généralement adopté. Cælius Aurelianus (*l*) nous a transmis les noms de plusieurs Médecins qui regardoient la membrane externe du poumon , & le parenchime même de ce viscère, comme les seuls organes attaqués dans la Pleurésie. Hippocrate ne s'est point décidé ; dans ce conflict d'opinions, il a cru que la neutralité étoit le parti le plus sage; & si dans ses ouvrages il se rencontre des textes qui semblent prouver qu'il favorisoit un sentiment préférablement à l'autre, qu'on se donne la peine de feuilleter un peu plus, & l'on en trouvera bientôt d'autres opposés aux premiers : d'où il semble que ce Pere de la Médecine avoit été alternativement entraîné dans les deux opinions, & qu'il a fini par suspendre son

(*l*) Morbor. Acut. lib. 2. cap. 16.

jugement : exemple bien propre à faire rougir ceux qui, par caprice & sans réflexion, adoptent ou rejettent les sentimens ou les découvertes de leurs contemporains (*m*).

Hofman (*n*) a cru que la surface extérieure du poumon étoit affectée dans la Pleurésie, & que si l'inflammation gagnoit un peu plus en avant, il en résulteroit une péripneumonie. Triller embrasse la même opinion (*o*). Petrus Servius, Médecin de Rome, a fait dans cette ville trois cens ouvertures de cadavres, auxquels il a constamment trouvé les poumons viciés, tandis que la plevre n'avoit reçu que peu ou point d'atteinte.

Ces observations, toutes concluantes qu'elles paroissent au premier abord, perdent beaucoup de leur force, si on considere que la Pleurésie ne marche que très-rarement sans la Péripneumonie; d'où il suit que ces lésions graves du pou-

---

(*m*) Un Médecin très-connu, qui a bien voulu examiner cet Ouvrage, m'a fait observer que les contradictions que j'attribue ici à Hippocrate, prouvoient plutôt que tous les Ouvrages qui passent pour être de lui, n'en sont pas en effet.

(*n*) Medicin. Ration. Systém. Tom. 4. Part. 1. Sect. 2. Cap. 6.

(*o*) Comment. de Pleuritidæ.

mon pouvoient bien n'être qu'un effet, tandis que la premiere ſource du mal ſe trouvoit dans la plevre, ou même dans le tiſſu cellulaire qui la fixe à toute la ſurface interne de la poitrine; car on ſçait (*p*) que ce tiſſu eſt ſouvent le ſiége des inflammations les plus rébelles. Haller, à qui ſes expériences ont appris que la plevre eſt inſenſible, ne place pas le ſiége de la Pleuréſie dans cette membrane. Il a été ſuivi par ſes ſectateurs, dont quelques-uns ont enchéri ſur lui (*q*).

Il ne manque pas de faits qui prouvent le ſentiment de ceux qui ſoutiennent que la plevre eſt le ſiége de la Pleuréſie. Cælius Aurelianus (*r*) cite en preuve ſes propres obſervations; il a eu occaſion de trouver dans les cadavres des Pleurétiques, la plevre noirâtre & gangrenée. Diemerbroek (*s*) a ouvert, en préſence d'une nombreuſe aſſemblée, une femme morte d'une Pleuréſie ſuppurée. La plevre étoit enflammée depuis les clavicules, juſqu'au diaphragme; il s'étoit formé

(*p*) Wanſwieten tom. 1, §. 375.
(*q*) Tralles de opio.
(*r*) Loco ſupra citato.
(*s*) Anatom. lib. 2. cap. 13.

un abſcès qui avoit percé entre la quatrieme & la cinquieme côte; le poumon n'avoit contracté aucune adhérence avec cette membrane, & il étoit dans l'état le plus ſain. La pratique a démontré pluſieurs fois la même choſe à l'Auteur que nous venons de citer. Harderus (*t*) a ſouvent trouvé des traces d'inflammation dans la plevre. Morgagni rapporte dans ſon excellent Ouvrage (*u*), des obſervations qui confirment celles de Diemerbroek & d'Harderus. Il eſt vrai auſſi, & nous ne le diſſimulerons pas, qu'il en rapporte d'entierement oppoſées, & en plus grand nombre. Il y a des Médecins qui ont penſé que l'inflammation de la plevre ne pouvoit cauſer la mort : l'obſervation de Diemerbroek, dont nous avons déjà parlé, prouve incoteſtablement le contraire : celles de Baillon & de Riviere viennent à l'appui de celle-ci.

De tous ces faits rapprochés, il en découle cette conſéquence, que le ſiége de la Pleuréſie varie dans les différens

(*t*) Apiarium obſervat.

(*u*) De ſedibus & cauſis morb. per anatom. indagatis.

ſujets, ou qu'au moins il n'eſt pas encore bien déterminé. Heureuſement l'humanité ne perd rien à cela, & il eſt vraiſemblable que l'éclairciſſement de cette queſtion n'apporteroit aucun changement avantageux dans le traitement de cette maladie.

L'obſtruction de la plevre eſt généralement regardée comme la cauſe prochaine de la Pleuréſie. On eſt perſuadé qu'elle ne ſauroit exiſter ſans avoir été précédée par un engorgement des vaiſſeaux de cette membrane. Ces idées d'obſtruction & d'épaiſſiſſement, que les Méchaniciens ont introduit dans la Médecine, ont ſans doute des avantages réels, & nous ne nions point qu'elles ne ſoient vraies juſqu'à un certain point; mais on les a beaucoup trop généraliſées. C'eſt une fureur commune aux partiſans des ſyſtêmes, de vouloir les adopter à tous les cas particuliers. Nous n'admettons point avec eux que l'obſtruction de la plevre ſoit abſolument néceſſaire pour la production de la Pleuréſie : l'expérience répugne à cette théorie. En effet, comment expliquer par-là les Pleuréſies bruſques qu'occaſionnent certaines matieres âcres portées dans les

poumons avec l'air que l'on respire, ou quelques poisons pris à trop forte dose? Telle est, par exemple, la Pleurésie ou la Péripneumonie qu'on voit quelquefois survenir dans l'administration imprudente du sublimé corrosif. Nous avons eu occasion d'observer cette espece (x): la promptitude avec laquelle elle se montre, ne permet pas de penser qu'elle ait été précédée d'un engorgement. N'est-il pas plus naturel de présumer qu'en conséquence de l'irritation que ces corps âcres auront causé dans la poitrine, la nature, ou, si l'on veut, le principe vital, aura envoyé dans ces parties une plus grande quantité de sang, avec une vîtesse plus considérable? Ce qui seul suffit pour exciter une maladie inflammatoire des plus violentes.

Quelques exemples bien simples vont donner une idée complette de ce méchanisme. Personne n'ignore que lorsqu'on presse l'oreille de quelqu'un, elle devient rouge & s'enflamme; on y sent de la douleur & de la chaleur. On sçait aussi qu'il suffit de s'implanter une écharde

(x) Elle a été l'objet d'un Mémoire que j'ai présenté à la Société Royale des Sciences de Montpellier.

dans le doigt, pour qu'il s'y forme dans peu une inflammation suivie quelquefois d'accidens terribles. La pudeur ne détermine-t-elle pas subitement le sang vers le visage? Dira-t-on que dans tous ces cas il y avoit une obstruction préexistente?

Hippocrate & Galien pensoient que la Pleurésie étoit causée par un arrêt de différentes humeurs dans la plevre, & par une putréfaction de ces mêmes humeurs. Cette putréfaction leur paroissoit indispensable pour expliquer la maniere dont la fievre étoit excitée. Ils croyoient que les vapeurs putrides qui s'en exhaloient, alloient irriter le cœur, & le déterminoient à une contraction plus vive & plus fréquente.

L'irréconciliable ennemi de l'Ecole, Vanhelmont (*y*), a substitué à l'engorgement, ce qu'il appelle *acidum hostile*. Son action sur la plevre est, dit-il, semblable à celle d'une épine qui seroit enfoncée dans cette membrane. Il crispe les vaisseaux, & produit ainsi l'inflammation. Ce systême a le défaut de celui que nous venons de critiquer; il péche,

(*y*) Cap. plevra furens.

parce que Vanhelmont a voulu le donner comme général; il auroit mieux fait de le restraindre aux cas où une sérosité âcre, fixée sur la poitrine, est la cause de la Pleurésie: ces cas ne sont pas rares: Hippocrate (*a*), Baglivi (*b*), Mocha (*c*), Branchi (*d*), Volgangi (*e*), les ont observés.

Nous ne croyons pas que l'*acidum hostile* de Vanhelmont mérite le ridicule que lui ont voulu donner Triller (*f*) & M. Wanswieten (*g*). Il est vrai que si par son *acidum hostile*, Vanhelmont avoit entendu parler des acides, il se seroit trompé. Ses remedes, au lieu de disposer aux maladies inflammatoires, sont au contraire très-propres à les guérir, & l'on en fait tous les jours un usage avantageux. Mais il est plus vraisemblable que par ces mots, il n'a prétendu exprimer qu'une matiere âcre quelconque. Cette explication est moins injurieuse à la mémoire de cet homme cé-

(*a*) Hippocrat. lib. de morb.
(*b*) Appendix ad pleuritidem.
(*c*) Consil. 24.
(*d*) Histor. Hepat. pag. 236.
(*e*) Centur. 1. fol. 7.
(*f*) Comment. de Pleuritide. pag. 14.
(*g*) Tome 3. pag. 16.

lebre, dont les écrits renferment des vérités précieuſes qu'il ne faut pas confondre avec ſes erreurs.

Nous n'avons point de ſyſtême nouveau à propoſer ſur l'inflammation, perſuadés que ſans le flambeau de l'obſervation on ne peut que s'égarer dans des routes inconnues. Nous croyons que les Médecins doivent uniquement s'attacher à ſuivre la nature dans ſa marche. Il y a quelques années que M. de Bordeu dans une Thèſe ſur l'inflammation, ſoutenue aux Ecoles de Médecine de Montpellier, mit pour toute cauſe *theoria nulla.* Tout le monde applaudit ; mais perſonne n'a ſuivi l'exemple de ce grand Médecin. La démangeaiſon de raiſonner eſt une de ces foibleſſes agréables auxquelles il eſt impoſſible à certains hommes de réſiſter. Ce n'eſt pas que nous ſoyons les ennemis déclarés de toute théorie : on en trouve dans cet Ouvrage ; mais elle ſera puiſée dans l'obſervation & l'expérience. L'empiriſme a des défauts, ſans doute, & nous ne prétendons pas les excuſer.

Parmi les cauſes de la Pleuréſie qu'il a plu aux Auteurs de nommer *procatarctiques*, la plus générale, ſans contredit,

eſt l'air; plongés continuellement dans ce fluide, il agit ſur nous intérieurement & à l'extérieur ; il doit donc influer ſingulierement ſur l'économie de nos corps. Nous conſidérerons principalement ſa froideur & ſa ſécherefſe réunies : c'eſt ſous ce double aſpect qu'il nous importe le plus de l'enviſager.

Les effets évidens de l'air froid & ſec ſont de reſſerrer la peau, de la rendre plus forte & plus ridée, de diminuer le diametre des pores, & conſéquemment la tranſpiration. Ces effets ne ſe bornent pas à l'habitude extérieure : tous les ſolides s'en reſſentent. Les fibres acquierent plus de force & d'élaſticité; l'action des vaiſſeaux ſur les fluides qu'ils contiennent, devient plus vigoureuſe : de là doit néceſſairement réſulter plus de chaleur & de cohéſion dans les globules rouges du ſang.

A ce que nous venons de dire, nous ajouterons que l'air froid & ſec, plus peſant & plus élaſtique, doit encore, à raiſon de ces deux dernieres qualités, & par la preſſion qu'elles exercent ſur le corps, produire un effet plus marqué. Le ſang trouvant une réſiſtance inaccoutumée dans les vaiſſeaux capillaires de la

peau, eſt obligé de refluer vers l'intérieur, & de ſe porter ſur le viſcère le plus foible : il y a déjà long-tems qu'on a remarqué que c'étoit les poumons (*h*) ; la difficulté de reſpirer qu'on éprouve dans les grands froids en eſt une preuve inconteſtable.

Il y a une ſeconde raiſon pour que les poumons ſoient plus affectés dans les grands froids. La membrane qui revêt l'intérieur des bronches, eſt d'une ſenſibilité que tout le monde connoît. Une goutte d'eau qui s'eſt gliſſée dans la trachée-artère, la met en contraction, & cauſe une toux qui ne s'appaiſe que par ſa ſortie. Quel froncement ne doit pas opérer l'air froid ſur cette membrane? D'ailleurs elle a une fonction analogue à celle de la peau : je veux dire de laiſſer ſortir une partie du ſuperflu de nos humeurs dont l'air ſe charge : lorſque la peau eſt contractée, il faut que le défaut de la tranſpiration cutanée ſoit compenſé par l'excès de la pulmonaire. Comment cette fonction pourra t-elle s'exé-

(*h*) Aretée s'exprime ainſi : *Trahit enim* (*humores*) *in ſe ipſum pulmonarus & calidus, & ad proximè trahenda ſe ſe commovens.* Cap. 10. pag. 17.

cuter dans une crispation si générale ? Le poumon doit donc s'engorger par cette double cause.

Quelques Auteurs, comme Triller (*i*), ont cru que le sang pouvoit être congelé par le froid dans les poumous, de la même maniere qu'on voit se geler l'huile, l'eau, le vin, &c. Huxham n'est pas éloigné de ce sentiment. Voici ses propres termes (*k*): « L'air, par son grand » froid, & par son application presque » immédiate au sang, dans les vésicules » & cellules pulmonaires, peut le con- » geler, ou du moins le condenser con- » sidérablement. Il y a plusieurs exem- » ples qui prouvent, qu'un air extrême- » ment froid a produit un arrêt absolu » & subit du sang dans le poumon, » & a fait mourir presque dans un ins- » tant. »

Jusques ici l'air a été considéré comme pur & sans aucun mélange de parties hétérogènes; mais on sçait qu'il peut être le véhicule de diverses exhalaisons qui affectent encore plus fortement le poumon, non seulement en contractant ses

(*i*) De Pleuritide, pag. 13.
(*k*) Loco cit. pag. 241.

véſicules ; mais encore en corrodant les ſolides, & coagulant les fluides. En Angleterre (*l*), on voit une grande quantité de ces exhalaiſons, parce que ce Royaume abonde en eaux minérales & en mines de charbon de terre. Auſſi les maladies inflammatoires de la poitrine y ſont-elles plus communes qu'en Hollande, où l'air, quoique plus humide, eſt plus propre à être reſpiré, parce qu'il eſt exempt de vapeurs minérales.

Un air humide & ſans reſſort, dit Verna (*m*), peut engendrer la Pleuréſie. Il paroît que ce Praticien s'eſt trompé. Les Médecins n'ont pas obſervé des Pleuréſies dans une telle conſtitution de l'atmophère : elle eſt bien plus fertile en fievres malignes, en hydropiſies, en rhumatiſmes, &c.

Les bains froids, dans une ſaiſon froide, peuvent, ſelon la remarque de Verna, être rangés parmi les cauſes de la Pleuréſie. Ils agiſſent à la maniere des corps froids : c'eſt un ſecond agent qui, ſe joignant à l'air, lui communique plus de force & d'intenſité.

(*l*) Arburthnot, effets de l'air ſur le corps humain.
(*m*) De Pleuritide, page 4.

D'après ces faits, on comprendra sans peine pourquoi c'est dans l'hyver que la Pleurésie cause les plus funestes ravages.

Après l'hyver, le printems est la saison qui voit le plus éclorre de ces maladies. Il ne faut chercher la raison de cela, que dans la succession très-rapide des vents du Nord-Est, de ceux du Couchant & du Midi. D'ailleurs il est d'expérience que c'est dans le printems surtout que toutes les maladies épidémiques se développent : peut-être est-ce parce que la nature, que les frimats avoient engourdie, commence alors à reprendre ses droits sur tous les corps animés. Mais que nous ayons rencontré juste ou non, peu nous importe ; le fait est vrai, cela doit nous suffire. Les Ouvrages immortels des Baillou, des Sydenham, des Ramazzini le confirment.

L'automne est moins fertile en Pleurésies, que les deux saisons qui la précédent, ou si l'on en observe, elles sont rarement inflammatoires, presque toujours on les voit compliquées avec la fievre putride. Baillou a judicieusement remarqué que, dans les maladies automnales, la pourriture étoit très considérable ; qu'il falloit saigner peu, &

insister

insister principalement sur les purgatifs. C'est ici le cas d'appliquer la méthode de *Rulland*, contre laquelle *Triller* s'éleve avec tant de force. Elle consiste, cette méthode, après une saignée, ou même deux, si l'état du poulx l'exige, à donner l'émétique : ce qui, dans la Pleurésie simple, seroit mortel.

L'Été ne produit aucune Pleurésie. Arétée (*n*) l'avoit bien apperçu ; & Pringle l'a confirmé (*o*). Cet habile Observateur a vu que, tant que les chaleurs duroient, les Soldats étoient à l'abri des maladies inflammatoires, & qu'elles ne commençoient à se déclarer, que lorsque l'Été devenant pluvieux, les Soldats étoient couchés dans un terrein humide, & revêtus d'habits mouillés. Ce fait ne quadre gueres bien avec la théorie des Écoles. La chaleur enlevant au sang la partie la plus fluide qui lui sert de véhicule, il semble qu'elle devroit lui faire contracter une disposition à la ténacité, & par conséquent à la Pleurésie que les Humoristes regardent comme un effet de cette disposition. Ils ne sont pas attention, ces Messieurs, que les boissons que l'on

(*n*) Loc. sup. cit.
(*o*) Malad. des armées, tom. 1.

prend en Été, compenſent la quantité de ſéroſité qui ſe diſſipe.

Qu'on ſe garde cependant bien de conclure de ce que nous venons de dire, que pour ſe garantir des maladies inflammatoires en Hiver, il faut ſe renfermer dans les appartemens les plus chauds. Ce principe condamnable, & malheureuſement trop ſuivi, fait périr, chaque année, un grand nombre de perſonnes.

Quand même les diverſes occupations de la vie n'obligeroient point les hommes à ſortir de ces appartemens *comme ſcellés* : les vents coulis ne devroient-ils pas inſpirer la crainte la mieux fondée? Ils font ſur la peau, dont ils trouvent les pores ouverts, une impreſſion vive qui la criſpe & la reſſerre. L'action de ces vents eſt proportionnée à la force de leur courant: c'eſt une vérité que l'Hydraulique a démontrée (*p*). Nous ſerions d'avis qu'on n'habitât que les chambres modéremment échauffées : encore voudrions-nous que ce ne fût pas par des poëles. Leur chaleur eſt trop uniforme, & les émanations qui s'en échappent, ſont inſalubres. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de nous étendre ſur cet objet.

(*p*) Sgrawesend. Phyſices elem. nt. Mathem.

L'influence des boiſſons glacées eſt encore bien plus pernicieuſe, que celle de l'air froid. M. Wanſwieten (*q*) n'a jamais obſervé de Pleuréſies plus meurtrières, que celles qui dépendoient de cette cauſe. Il parle d'un jeune homme de condition, qui, jouant à la paume, & s'étant échauffé juſqu'à la ſueur, voulut, pour étancher ſa ſoif, prendre une caraffe de limonade glacée, laquelle lui donna une Pleuréſie qui le conduiſit au tombeau dans trois heures. Diemerbrock rapporte qu'un Ouvrier, occupé à jouer par un jour très-chaud, ſe donna une Pleuréſie mortelle pour avoir bu de la bierre. Bonnet (*r*), dans le Recueil immenſe d'Obſervations que nous avons de lui, en a conſigné pluſieurs de cette nature. Il n'eſt pas d'Obſervateur qui n'en ait fait de ſemblables; il ſeroit trop long, & hors de propos, de les tranſcrire ici. Nous nous contenterons d'en rapporter une ſeule que ſa ſingularité rend intéreſſante.

Dans le mois de Juin de l'année 1767, un Muletier, preſſé par une ſoif ardente, but avec avidité, & ſans meſure, de

(*q*) Tom. 3, de pleuritid.
(*r*) De ſubit. mortib. lib. 1, cap. 7.

l'eau d'une fontaine qui ſe trouva ſur ſa route. Il tomba en foibleſſe dans l'inſtant même, & fut tranſporté au plus prochain Village, où il mourut une heure après. L'eſtomac & la courbure du colon furent trouvés livides & gangrenés. Le foie, dans toute ſa face concave, étoit couvert d'une croute ſemblable à celle du ſang des Pleurétiques.

M. Wanſwieten explique ces Pleuréſies, par l'impreſſion que les boiſſons glacées font ſur l'éſophage : impreſſion qui ſe communique aux artères intércoſtales voiſines, & condenſe le ſang qui circule dans leur cavité. Il paroîtroit plus raiſonnable d'en placer le ſiége dans l'eſtomac & les parties adjacentes. L'obſervation que nous venons de rapporter, ſemble appuyer cette conjecture. Au reſte, l'ouverture des cadavres peut ſeule éclaircir tous les doutes. Ce même fait, pour le dire en paſſant, prouve combien Lanciſi étoit fondé à ranger les boiſſons froides, avalées pendant que le corps eſt en ſueur, parmi les cauſes des morts ſubites (*s*).

Les Médecins ont remarqué que les

(*s*) De ſubitan. mortib. lib. 1, cap. 7.

alimens sont une des causes les plus communes de la Pleurésie. Il n'est pas nécessaire, pour que cela arrive, qu'ils soient mal digérés, comme le vulgaire se persuade faussement. La surabondance du sang qu'ils fournissent, en causant la pléthore, ne dispose que trop aux maladies inflammatoires. Que sera-ce, si les digestions sont viciées ? le chile crud & mal conditionné qui en résultera, communiquant ses mauvaises qualités au sang, lui fera contracter la disposition inflammatoire. Les viandes durcies à la fumée, les poissons salés, les ragoûts, &c. sont les plus propres à produire cet effet. Triller compte aussi les fruits légumineux (*t*); il a sans doute voulu parler des pleurésies venteuses.

Tout le monde sçait que l'abus des liqueurs spiritueuses peut causer la Pleurésie. Les Allemands, les Anglois & les autres Peuples du Nord qui boivent beaucoup d'eau-de-vie, en fournissent la preuve. La manière dont elles agissent, n'est pas moins connue. Si l'on en verse sur du sang nouvellement tiré de la veine,

(*t*) Comment. de Pleurit.

il en eſt coagulé ; l'eſprit de vin injecté dans les vaiſſeaux, ſoit artériels, ſoit veineux, fait périr l'animal ſur lequel on a tenté l'expérience (*y*). Ce n'eſt pas que nous prétendions que ces liqueurs avalées, produiſent le même effet. Nous n'ignorons point que les humeurs avec leſquelles ces boiſſons ſpiritueuſes ſe mêlent avant de parvenir au torrent de la circulation, énervent beaucoup leur force, mais elles ne la réduiſent pas à zero : & nous ne ſerons jamais de l'avis de deux hommes célèbres (*z*) qui penſent que les liqueurs affoiblies, loin de coaguler le ſang, lui donnent au contraire de la fluidité. Une funeſte expérience prouve que l'eau-de-vie condenſe les humeurs des vaiſſeaux lymphatiques de l'eſtomac. A quel autre agent peut-on raiſonnablement attribuer les ſquirres & les concrétions cartilagineuſes qu'on trouve ſi ſouvent à l'Hôpital de la Charité de Paris ? Il n'y a point

---

(*y*) Boyle, Chimie de Boerrh. Freind, Pitcarn. Swenke, theſ. *an à potibus ſpirituoſis præmatura senectus ?* ſoutenue aux Ecoles de Paris en 1749, par M. Dorigni.

(*z*) Malpighi. Ant. de Heide, obſ. 90, Courten, Philoſoph. Tranſact. n°. 335, Petit, &c.

de remède à ces maux, parce qu'on ne les ſoupçonne que lorſqu'ils ne peuvent plus être guéris.

Les exercices violens, les mouvemens long-tems continués, les paſſions vives de l'ame, ne ſont pas des cauſes *directes* de la Pleuréſie : elles ne le deviennent que par l'imprudence des hommes qui paſſent bruſquement d'un extrême à l'autre; d'un grand travail, à un repos abſolu; du chaud, au froid. La nature n'eſt point accoutumée à ces tranſitions ſubites: *natura non facit ſaltus.*

Verna (*a*) croit que chez les perſonnes robuſtes, l'abſtinence du coït, pouſſée trop loin, peut diſpoſer à la Pleuréſie. Cette cauſe, ſi elle exiſte, eſt bien rare dans le ſiècle où nous vivons. Les ſucceſſeurs de Verna n'ont pas cru devoir en faire mention. Nous ne connoiſſons aucun Médecin qui en parle. Il n'y a guères que ceux qui ſont chargés de la ſanté des Nones ou des Moines, qui puiſſent nous apprendre des choſes intéreſſantes ſur cet objet. Au reſte, l'Auteur que nous venons de citer, n'eſt pas embarraſſé d'expliquer comment cela ſe

(*a*) Cap. 2, de cauſ. pleurit. pag. 58.

fait. Les particules salino-sulphureuses, dont il suppose que la semence abonde, étant repompées dans la masse du sang, y portent le trouble & le désordre, mettent les fibres en convulsion; d'où résultent la fiévre & les autres accidens pleurétiques.

Le même Auteur propose encore une autre cause de la Pleurésie qui ne peut entrer que dans la cervelle d'un raisonneur raffiné. C'est une distribution contre nature des vaisseaux de la plêvre dont l'effet est de retarder le cours du sang, & de former ainsi des obstructions. Nous n'avons rapporté ceci, que pour montrer jusqu'à quel point d'extravagance l'imagination conduit quelquefois ceux qui la prennent pour guide.

La suppression des évacuations accoutumées, & sur-tout des évacuations sanguines, donne fréquemment lieu à la Pleurésie. C'est un fait généralement avoué: on nous dispensera donc d'entrer dans le détail des preuves: mais il ne sera pas hors de propos de dire un mot de la manière dont ces excrétions supprimées peuvent causer la Pleurésie.

Quelques Auteurs ont avancé qu'il ne falloit calculer leurs mauvais effets, que

par la quantité de levain morbifique qu'elles entraînoient au dehors, & qui se trouvoit par-là retenue. Cette proposition est fausse. Il se peut que le *noxium* de la plupart des évacuations habituelles y fasse quelque chose; mais on doit avoir incomparablement plus d'égard à la pléthore que ces suppressions occasionnent; cette erreur dans la théorie peut mener à une conséquence dangereuse dans la pratique. Nous croyons que dans toutes les maladies qui viennent à la suite d'une évacuation supprimée quelconque, il faut sur-tout tourner ses vues du côté des évacuans: les adoucissans ne doivent être donnés, que comme accessoires.

La morsure du Serpent à sonnettes, produit en Amérique, une vraie Pleurésie contre laquelle les Américains ont un remède assuré. Il y a plusieurs années que l'analogie fit conjecturer que ce même remède, administré dans la Pleurésie d'Europe, pourroit être utile: on en fit l'essai, & nous aurons soin de rapporter en son lieu, l'effet qu'on en observa, les corrections que la sagacité des Observateurs y a faites, la doze de ce médicament, & enfin quelles sont les vé-

ritables indications qui exigent qu'on en faſſe uſage. L'explication de ce phénomène eſt couverte d'épaiſſes ténèbres; l'art de guérir n'eſt point encore aſſez avancé, pour qu'on puiſſe en développer le méchaniſme d'une façon ſatisfaiſante. Il y a bien plus long-tems qu'on eſt inſtruit que la morſure de la Vipère cauſe l'ictère; comment cela ſe fait-il? Nous ne le ſçavons pas mieux.

Une autre cauſe aſſez fréquente de la Pleuréſie, & à laquelle les Praticiens ne font pas ordinairement aſſez d'attention, c'eſt l'abus des corps à Baleine. Depuis long-tems les Médecins & les Philoſophes déclament avec chaleur contre cet uſage ridicule & barbare qui veut aſſujettir la nature à la bizarrerie d'un goût extravagant. On veut faire une taille fine; & l'on n'obtient qu'un corps déformé, des épaules plus hautes l'une que l'autre; la principale action du corps portant ſur les fauſſes côtes, les fait rentrer, & oppoſe par-là un obſtacle au mouvement du diaphragme. D'ailleurs, les vraies côtes des jeunes enfans qui ſont les premieres victimes de cette coutume, n'ayant point encore achevé de prendre leur développement & leur ſo-

lidité, reſtent plus petites, & s'applatiſſent; d'où réſultent néceſſairement la diminution de la Poitrine, ſon *reſſerrement* & la gêne des viſcères qu'elle renferme. Il n'en faut pas davantage, pour expoſer les perſonnes qui portent des corps, aux maladies inflammatoires de la Poitrine. Huxham (*b*) a ſouvent vu des crachemens de ſang qui dépendoient de ce principe. On ſent bien, ſans qu'il ſoit beſoin de le dire, combien il importe, dans ce cas, de découvrir la véritable ſource du mal : ſans cette connoiſſance, on agiroit en aveugle, & tous les remédes ſeroient infructueux.

La Pleuréſie eſt une maladie de tous les âges & de tous les ſexes. Il y a néanmoins quelques modifications à remarquer Cœlius Aurelianus (*c*) a obſervé qu'elle attaquoit plus ſouvent les hommes que les femmes : celles-ci ayant le tiſſu des ſolides plus lâche, les humeurs moins cohérentes, & une perte ſanguine tous les mois : cette derniere raiſon, eſt peut-être la meilleure qu'on puiſſe don-

(*b*) Loc. ſup. cit.
(*c*) De morb. acut. lib. 2, cap. 13.

ner de ce fait. Hypocrate avoit remarqué que la Pleuréſie n'arrivoit point avant l'âge de puberté (*d*); la raiſon pour les enfans eſt la même que pour les femmes.

Parmi les hommes, ceux qui ſont les plus ſujets aux Pleuréſies, ſont les gens maigres, ſecs, ceux dont le tempérament eſt bilieux. Il eſt de fait qu'ils ont les vaiſſeaux plus gros, que les perſonnes graſſes & phlegmatiques.

Les Pléthoriques, ſur-tout, y ſont très-diſpoſés; les habitans de la Campagne; ceux à qui la nature ou le travail ont donné des fibres fortes & élaſtiques. De ce nombre, ſont les Chaſſeurs, les Soldats, les Coureurs, les Cochers, les Trompettes, &c. Si, comme nous l'avons dit plus haut, les femmes reſſentent plus rarement les effets de la Pleuréſie, elles achetent bien cher ce privilège, puiſque les accidens ſont plus terribles, lorſqu'elles ſont attaquées de cette maladie. La raiſon de cela eſt qu'on doit ſupçonner que quelque cauſe très-active y a donné lieu. Il en eſt de mê-

(*d*) *Morbi hi antè pubertatem non fiunt.* Evac. præc. n°. 611.

me de l'Apoplexie : elle tue plus vîte les jeunes gens que les vieillards ; & d'autant plus vîte, qu'elle est moins ordinaire à cet âge.

Ceux qui ont des rapports aigres, sont exempts de la Pleurésie (*e*). Les alimens ne suivent leur pente naturelle, je veux dire l'acescence, que chez les sujets dont les organes ont un défaut de ton qui ne leur permet pas de les assimiler aux humeurs animales. Cette foiblesse d'organes les fait rentrer dans la classe des enfans & des femmes.

L'âge le plus sujet aux maladies inflammatoires, s'étend depuis huit ans jusqu'à quarante.

Cependant la vieillesse n'en est point exempte. Aretée-même (*f*) dit formellement que les vieillards y sont les plus exposés ; mais qu'ils en réchappent avec la plus grande facilité, pour la raison, ajoute-t-il, qu'il ne sçauroit se former une vive inflammation dans un corps desséché.

Avenzoar a remarqué que les personnes qui rendent des excrémens liquides;

(*e*) Hypocrat. aphor. 33, lib. 6.
(*f*) Cap. 10, pag. 19.

ainsi que ceux qui portent des cautères, étoient rarement attaqués de Pleurésie. (g). En un mot, tous les écoulemens habituels, nous en mettent à l'abri, sur-tout, si ces écoulemens sont sanguins, comme chez les Hémorroïdaires (h).

Toutes choses égales d'ailleurs, il est certain que ceux qui ont essuyé des Pleurésies, contractent une disposition qui les y rend plus sujets dans la suite. On sçait qu'après les inflammations violentes, il reste souvent une dureté squirreuse dans les parties qui en ont été le siége; sur-tout, si ces parties sont glanduleuses. On sçait encore que les membranes enflammées deviennent dures & épaisses, & que l'adhérence du poumon à la plévre, est une suite presqu'immanquable de la Pleurésie. Cela posé, on conçoit facilement que ces états contre nature doivent plutôt déterminer le retour de la Pleurésie.

Le vrai point d'où il faut partir, pour juger du danger d'une maladie, est de considérer quel est l'organe affecté. Plus les fonctions de cet organe seront essen-

(g)
(h) Alberti de Hemorroïdibus.

tielles pour la prolongation de la vie, plus la maladie ſera grave. Voilà le principe général dont il ne faut jamais s'écarter : il eſt vrai qu'il y a une foule de circonſtances qui doivent modifier le prognoſtic : il ſeroit faſtidieux, peut-être même impoſſible, de les rappeller ici toutes : elles n'échappent pas au vrai Praticien, & le Routinier n'en a pas beſoin ; il ne ſçauroit en profiter. Il nous ſuffira de dire que, toutes choſes égales d'ailleurs, plus le ſiége d'une maladie eſt étendu, plus il y a de fonctions lézées, plus le nombre des ſymptômes eſt multiplié, &c. plus il y a à craindre, plus le prognoſtic doit être fâcheux.

Le tempérament du malade, ſon âge, ſes forces actuelles, l'état de ſes humeurs, le caractere de la maladie, lorſqu'elle eſt épidémique, meritent une attention ſingulière. La tranquillité de l'ame ſurtout eſt néceſſaire : on ne ſçauroit s'imaginer combien elle influe ſur l'évenement. Hypocrate n'a pas oublié d'en faire mention : *in morbis mente benè conſtare bonum*, nous dit-il, dans ſes aphoriſmes.

La puſillanimité eſt la ſource d'une infinité de maux : de ceux, ſurtout, qui

ſont les plus rébelles au pouvoir de notre Art (*i*). Si quelqu'un s'aviſoit d'en douter, qu'il jette les yeux ſur le nombre des hyſtériques & hypocondriaques ; il n'en trouvera pas un ſeul exempt du défaut dont nous parlons : peut-être-même eſt-ce dans cette inſtabilité de l'ame, qu'il faut chercher la raiſon du plus grand danger que la Pleuréſie fait courir aux perſonnes du ſexe. Tous les Auteurs gardent un profond ſilence ſur cette cauſe : ils ne l'ont pas même ſoupçonnée.

La Pleuréſie, comme toutes les inflammations, tant externes qu'internes, a quatre terminaiſons principales : la *réſolution*, la *ſuppuration*, le *ſquirre* & la *gangrène*. La deſquammation n'a lieu qu'à l'habitude du corps ; du moins l'ouverture des Cadavres ne l'a point offerte juſques ici à l'intérieur. On nous objectera peut-être que le doute que nous élevons eſt ridicule ; qu'il eſt palpable qu'il ne ſçauroit ſe former des deſquammations à l'intérieur, vu qu'il n'y a point d'épiderme. Cette objection paroît forte d'abord : elle tombe cependant,

(*i*) V. Kloekof de morbis animi.

si l'on fait attention que toutes les membranes en général ne sont que des lames du tissu cellulaire fortement appliquées les unes sur les autres. On peut aisément les séparer par la macération. Cela étant, je ne vois pas qu'il soit ridicule d'appeller *desquammation* l'enlevement de la premiere couche du tissu cellulaire. Quoi qu'il en soit, notre dessein n'est pas de traiter *ex professo* des signes qui nous font connoître ces diverses terminaisons. Tous les Auteurs Classiques en ont parlé. M. Wanswieten, sur-tout, est descendu dans un détail qui ne laisse rien à désirer sur cet objet.

En commençant la curation de la Pleurésie, nous croyons à propos d'avertir qu'il est impossible de donner un traitement qui convienne à toutes les espèces: ce que nous en dirons, sera générique: c'est à la sagacité du Médecin à sçavoir démêler le remède convenable, dans le cas particulier qui se présentera à lui. Qu'il ne s'attende point à trouver dans les Auteurs, des règles qui puissent le diriger; plus il en lira, plus ses idées s'obscurciront. La confusion qui regne dans les ouvrages de la plûpart; le raisonnement plus séduisant

que vrai des autres; enfin leurs contradictions avec eux-mêmes, & sur-tout avec cette classe peu nombreuse de Médecins qu'ils appellent *Empyriques*, tout cela, dis-je, le jettera dans une perpléxité plus funeste peut-être que son ignorance. Il ne seroit pas difficile de citer des gens de beaucoup d'esprit, qu'un excès de lecture a gâtés. Ils eussent été des Médecins excellens, la nature leur avoit départi un génie propre à saisir & à aider ses révolutions; en un mot, ils eussent guéri, & ils se borneront à raisonner pitoyablement, sur ce qu'ils ne comprennent pas. Du fond d'un Cabinet, ils dicteront des règles de pratique que l'expérience renversera. Malheur au genre humain, si ces personnes deviennent jamais Professeurs dans quelque Université! on pourra dire d'eux, ce que Sydenham disoit des échauffans, *qu'ils avoient été plus nuisibles que la poudre à canon.*

Le meilleur Livre qu'un jeune Praticien puisse consulter, est celui que la nature présente à ceux qui veulent se donner la peine d'y lire. C'est au lit des Malades qu'il faut se former. C'est en comparant les maux qu'ils éprouvent,

avec les tableaux originaux que les anciens nous en ont laiſſés, qu'on pourra ſe faire un ſyſtême ſur les maladies, auſſi vrai que ſolide; qu'on ſaiſira les rapports qui les lient les unes aux autres, & le point de vue exact ſous lequel elles doivent être traitées.

Ceux qui ont étudié de la maniere dont nous venons de le dire, ne feront pas expirer les Malades ſous un tas de remèdes qui ſe ſuccédent rapidement. Perſuadés que la nature ſe ſuffit dans le plus grand nombre des cas, ils ſçauront ſe préſerver de la funeſte démangeaiſon de formuler à chaque viſite; ils n'agiront que lorſque la nature ne pourra pas ſubvenir à l'ouvrage.

Mais à quel ſigne, dira-t-on, connoître qu'elle eſt victorieuſe, ou prête à ſuccomber? Il en eſt pluſieurs: mais le plus ſûr, ſans doute, c'eſt le *POULS*, il eſt la vraie bouſſole du Médecin; il a une expreſſion particuliere que peu de gens entendent, mais que tout le monde peut entendre, en liſant les ouvrages de MM. Bordeu & Fouquet. Nous ne ſçaurions trop inviter les jeunes Médecins à s'en nourrir; ils ſe convaincront par eux-mêmes que rien ne peut y ſuppléer.

Dans l'énumeration des remèdes que l'on emploie ordinairement pour combattre la Pleuréſie, nous avertiſſons, encore un coup, que nous parlerons en général. Qu'on ne ſoit donc pas ſurpris de rencontrer des cas où l'on ne ſçauroit faire l'application de la plûpart des ſecours que nous allons indiquer.

Le premier, le plus efficace de tous, c'eſt, ſans contredit, la ſaignée; c'eſt par elle qu'on débute; & le Public y eſt ſi accoutumé, qu'un Médecin appellé, auprès d'un Pleurétique, expoſeroit ſa réputation, s'il s'aviſoit de tenir une autre route. Il nen faut point être ſurpris: ce ſont les Médecins eux-mêmes qui ont appris à ce Public, à penſer de la ſorte.

De tous les Auteurs que nous avons lus, il n'en eſt point qui parle avec plus d'enthouſiaſme, de la ſaignée, que Triller. Il la regarde comme *l'anchre ſacrée* à laquelle ſeule il faut recourir. La violence des ſymptômes, dit-il, ne réſiſte pas à des ſaignées fréquentes & copieuſes faites au commencement de la Maladie: on la voit s'éteindre ſubitement: helas! nous n'avons pas éprouvé ſouvent la réalité de ces belles promeſſes. Triller

ne les a pas toujours éprouvées lui-même. Ce n'est pas que nous ne croyions ce secours très-utile ; mais encore faut-il qu'il soit manié par une main habile : on a bien raison de dire que, dans celles des ignorans, les meilleurs remèdes se changent en poison. Il n'en est pas dont on ait abusé plus étrangement que de la saignée. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet : nous ne pourrions que répéter ce qu'on a déja dit (*k*). Le tems, ce Juge lent, mais sûr des choses humaines, & qui sçait les réduire à leur juste valeur, dessillera peut-être un jour les yeux, & fera sentir les inconvéniens de cette pratique sanguinaire. En attendant, qu'il nous soit permis de rapporter un fait dont nous avons été témoin ; il prouvera jusqu'où peut aller la fureur de répandre du sang.

Un Médecin en réputation voyoit un Pleurétique qu'il avoit fait saigner *quatorze fois*. Un matin (c'étoit, si je ne me trompe, le dixieme jour de sa maladie),

---

(*k*) V. un Livre intitulé, *Abus de la Saignée.* Ils y sont démontrés au doigt & à l'œil. Il n'est guéres possible de se refuser à la force & à l'évidence des preuves que l'Auteur a sçu répandre dans cet ouvrage.

il trouva le point de côté augmenté ; la respiration plus embarrassée, des anxietés cruelles ; le visage rouge, tirant sur le livide. Le pouls étoit foible, petit, mais très-accéléré : *quel dommage*, s'écria alors le Médecin, *qu'il n'y ait pas assez d'étoffe pour faire une quinzieme saignée.* Ce Malade périt deux jours après.

Toute l'antiquité a reconnu l'utilité de la saignée dans la Pleurésie. Vanhelmont est le premier qui ait osé la proscrire entierement du traitement de cette maladie. Il lui avoit substitué les alkalis volatils & les sudorifiques avec lesquels il prétendoit les guérir toutes. Il est impossible d'excuser l'opiniâtreté avec laquelle il soutint cette erreur malgré les funestes exemples que sa propre expériénce devoit souvent lui mettre sous les yeux. Mais y-a-t-il dans son fait autant d'entêtement & de mauvaise foi qu'on a voulu le dire ? Cela n'est pas prouvé. Peut-être le défaut de son siecle étoit-il le même que celui du nôtre ; peut-être ne fut-ce qu'après avoir été plusieurs fois le témoin du mauvais succès des saignées abondantes, qu'il prit le parti de les bannir entierement. Que ce juste milieu dans lequel la vérité se trouve, est dif-

ficile à tenir! Vanhelmont, pour éviter un écueil, donna dans un autre non moins dangereux, & dont il fut la triste victime, puisqu'il mourut d'une Pleurésie, de laquelle tous les sudorifiques ne purent le tirer.

Quelques anciens avoient avancé qu'il étoit bon de tirer du sang jusqu'à défaillance. Aretée (*l*) s'est récrié avec force contre cette mauvaise manœuvre. Elle fait, dit-il, dégénérer la Pleurésie en Fluxion de Poitrine. Cette remarque d'Aretée a produit son effet. L'usage d'ouvrir la veine jusqu'à défaillance, est tombé dans l'oubli. On ne fait plus aujourd'hui que de petites saignées: encore même, pour prévenir ce *deliquium animi*, tous les Praticiens recommandent-ils de faire coucher le Malade, lorsqu'on le saigne. Cette précaution est fort sage, sur-tout à l'égard des personnes du sexe qui tombent facilement en pamoison.

On ne sauroit croire de quelle conséquence il est de faire à la veine une large ouverture qui permette au sang un li-

(*l*) De curat. Pleuritid. pag. 136.

bre cours. Il est de fait, qu'à quantités égales, lorsque le sang ne sort que par une petite ouverture, la saignée ne soulage pas aussi sensiblement, que quand elle coule par une grande.

La saison & l'état de l'atmosphère doivent encore fixer l'attention du Praticien. Il est constant qu'en Hyver, on supporte plus aisément les saignées, qu'en Eté; dans le Printems, qu'en Automne. Lorsque l'air est humide & chaud, la saignée réussit moins bien & affoiblit plus, que lorsqu'il est froid & sec.

Il faut être plus réservé dans l'administration de ce remède, chez les enfans, les vieillards & les femmes enceintes, sur-tout lorsqu'elles approchent du terme de leur grossesse. L'avortement ou la mort du fœtus seroient les suites d'un excès dans ce genre, ou tout au moins, une foiblesse dont l'enfant se ressentiroit le reste de ses jours.

Il arrive assez souvent dans les Maladies inflammatoires de la Poitrine, que le sang ne coule pas, quoique l'incision soit grande, & que le Malade paroisse vigoureux; il ne faut pas que les jeunes Praticiens s'en étonnent, & fassent fermer la veine. Ce Phénomène arrive pour

pour deux raiſons ; la premiere, c'eſt que le ſang étant très-épais, circule avec difficulté ; la ſeconde, c'eſt que les Malades à cauſe du point de côté qu'ils reſſentent, ne faiſant que de petites inſpirations, il ne paſſe à travers les poumons, qu'une petite quantité de ſang. Le vrai remède, dans le premier cas, eſt de frotter le bras avec des flanelles chaudes, ou de le fomenter avec des éponges trempées dans l'eau chaude ; & dans le ſecond cas, de faire touſſer ou éternuer les Malades. Les ſecouſſes qu'ils éprouvent dans cette action, fait jaillir le ſang avec violence : mais comme les Malades n'entendent pas raiſon quelquefois, il eſt bon de les y forcer par des moyens phyſiques.

Pour cet effet, on conſeille de leur faire avaler une cuillerée de vin ou de vinaigre chaud : ou ce qui vaut encore mieux, de leur en faire reſpirer la vapeur. Si cela n'eſt pas ſuffiſant, la graine de moutarde récemment pulvériſée, la poudre même d'euphorbe dont on leur feroit auſſi recevoir la vapeur, pourroient être employées ; ce dernier remède exige de la prudence : on ſçait qu'il fait éternuer juſqu'au ſang.

La petitesse du pouls qu'il n'est pas rare d'observer au commencement des fièvres aiguës, en général, en a souvent imposé ; elle a paru l'effet d'une vraie foiblesse provenant d'un *manque* de sang, & a conséquemment fait omettre la saignée. Il est très-essentiel de ne pas s'y tromper. Voici la marque à laquelle on pourra distinguer ces deux cas. Si le pouls est réellement foible, il s'éteint lorsqu'on appuye sur l'artère ; mais si le pouls n'est qu'opprimé, & qu'on presse avec les doigts, on sentira une réaction égale : après la saignée, le pouls se développera, & prendra son caractere.

C'est un précepte général, que les saignées ne doivent être faites que dans les trois ou quatre premiers jours de la maladie ; passé lequel tems, on a observé qu'elles nuisoient & supprimoient les crachats. Nous n'ignorons pas qu'il y a quelques observations contraires ; mais elles ne doivent pas faire enfreindre la loi. L'observation la plus surprenante peut-être qu'il y ait eu en ce genre, c'est celle de M. de Haën. Ce Praticien a fait saigner un Pleurétique au quin-

zieme jour de sa maladie, & a réussi fort heureusement (*m*).

Le sang des Pleurétiques est le plus souvent recouvert d'une peau blanche, tirant sur le bleu, si compacte & si serrée, qu'on a peine à la diviser avec un instrument tranchant. L'épaisseur de cette peau varie considérablement. Elle est ordinairement d'une ou deux lignes. Dans les inflammations graves, Triller dit l'avoir trouvée épaisse de deux doigts (*n*). Quesnai (*o*) a observé que la densité de cette croute étoit en proportion de la violence de la fièvre & de la dureté du pouls. Sydenham est le premier qui ait remarqué que si le sang ne sortoit pas horizontalemenr de la veine, & qu'il tombât perpendiculairement en coulant sur la peau, cette couenne ne se forme point: & il avoue ingénument qu'il en ignore la raison (*p*). Triller a répété l'expérience de Sydenham, avec des résultats opposés. M. de Haën (*q*) qui a fait sur le sang beaucoup de recherches

(*m*) Ratio medend. tom. 5.
(*n*) Loc. cit. pag. 23.
(*o*) Traité de la Saignée. pag. 408.
(*p*) Cap. de Pleuritid.
(*q*) Rat. medend. tom. 3.

curieuses & intéressantes, s'est apperçu que cette couenne étoit plus apparente dans une petite palette, que dans une grande. La capacité des palettes étant supposée la même, il a vu que la croute étoit d'autant plus dense, que le jet du sang étoit plus fort: ou que si on laissoit couler le sang goutte à goutte, l'effet étoit absolument le même. Voilà des résultats semblables, dans des circonstances diamétralement opposées. Comment expliquer ce fait? Nous n'en sçavons rien. Enfin, le même Auteur s'est convaincu que, sous cette peau, le sang n'étoit pas si condensé, que lorsqu'elle manquoit; qu'au contraire, il s'y trouvoit toujours plus dissous, & d'une couleur tirant sur le noir.

Cette couenne est généralement regardée comme un des signes de l'inflammation. Mais c'est à tort, puisqu'elle n'existe point dans les inflammations malignes, & que les Auteurs l'ont apperçue dans beaucoup d'autres maladies qui ne sont point inflammatoires. Dans les fièvres d'accès, par exemple (*r*), dans

(*r*) Quesnai, Traité de la Saig. pag. 408.

l'angine & le catharre (*s*), dans la petite vérole (*t*), la colique (*u*), le rhumatisme (*x*), dans la goutte (*z*), les fièvres malignes (*&*), & l'hydrophobie (*a*). Il est très-rare de ne pas la trouver chez les femmes enceintes. Simson assure que si l'on serre étroitement le bras ou la cuisse de quelque personne que ce soit, & que trois ou quatre heures après, on ouvre la veine, de façon que le sang coule librement, cette peau se forme toujours (*b*).

Les anciens regardoient cette croute, comme une marque de la putréfaction des humeurs ; & le Peuple chez lequel leur jargon s'est plus conservé que dans les Ecoles, la prend encore aujourd'hui pour du pus. M. Quesnai a cru qu'elle étoit le signe ou l'effet d'une suppuration particulière. Harvée apperçut le premier dans la lymphe animale, la pro-

(*s*) Id. pag. 400.
(*t*) De Haen, tom. 2, 3.
(*u*) Wieten, tom. 3.
(*x*) Quesnai, de la Saig. De Haen, rat. med. tom. 2, & d'autres.
(*z*) Coste, Trait. sur la Goutte.
(*&*) Barcker. differt ou Rhe present. fev.
(*a*) Journal Encyclopéd. tom. 1.
(*b*) De re med. differt. 4.

priété qu'elle a de se coaguler (c): Bartholin (d) & Peqnet (e) confirmerent cette observation ; & après eux, une foule d'Auteurs. De sorte que depuis long-tems, c'est une vérité généralement reconnue. Mais on n'est point encore d'accord sur la cause de cette coagulation. Les uns la font dépendre de la partie fibreuse du sang condensée par la chaleur.

Cette opinion péche par deux endroits. 1°. Parceque la partie fibreuse du sang est un être de raison. 2°. Parce qu'elle est contraire aux expériences de plusieurs Auteurs, mais sur-tout à celles de M. de Sauvages (f), desquelles il résulte que la lymphe ne s'est coagulée qu'à une chaleur de cinquante degrés, mesurée au thermomètre de M. de Reaumur : or, une telle chaleur n'existe jamais dans le corps d'un homme. L'application de la boule du thermomètre, dans les endroits les plus chauds, a démontré au même M. de Sauvages, que dans la fièvre la plus aiguë, la chaleur n'a jamais passé

(c) Harveius, de generat. animal.
(d) Anatom. renov.
(e) Differt. anatom.
(f) Nosolog. Meth. tom. 1.

le trente-troisieme degré. Ce Professeur a mieux aimé penser que dans toutes les maladies où cette couenne se montre, il se forme un miasme particulier qui la produit : il ne donne cela que comme une conjecture : chacun est le maître d'y ajouter le degré de croyance qu'il jugera à-propos.

D'autres ont pensé qu'il ne falloit chercher la cause de ce phénomène, que dans l'impétuosité de la circulation, fondés sur l'expérience de Ruiselac (*g*), ou plûtôt d'Hippocrate, qui, en fouettant le sang, est parvenu à former des fibres & des membranes. M. de Haller (*h*) s'est décidé en faveur de ce sentiment qui est furieusement ébranlé par l'observation de M. Wanswieten qui a vu cette croute sur le sang de gens très-sains qui avoient coutume de se faire saigner tous les ans au Printems.

Le même M. Wanswieten l'a observée dans le sang d'un homme qui se faisoit faire tous les trois mois une saignée de précaution. Il y a des Phisiologistes qui l'attribuent (cette croute), à l'ac-

---

(*g*) Thesaur. anatom.
(*h*) Phisiolog. tom. 2.

tion de l'atmosphère : sans adhérer à leur opinion, nous pensons qu'il faut l'y mettre pour quelque chose, puisque l'on n'observe jamais cette couenne dans les vaisseaux, & qu'elle ne commence à paroître, que lorsqu'elle est exposée au contact de l'air. Enfin, il est, sur cette matière, un autre système très-ingénieux & qui n'est pas moins vraisemblable. C'est celui de M. de Bordeu. Ce Médecin est persuadé, d'après ses expériences (*i*), que cette couenne n'est autre chose qu'un suc muqueux ou nourricier, arraché au tissu cellulaire qu'il alloit nourrir, & repompé dans le sang où il cause une vraie pléthore particulière. Cette mucosité, selon M. de Bordeu, accompagne beaucoup de maladies, principalement celles du tissu cellulaire; il n'est donc pas étonnant qu'on l'apperçoive dans celles du poumon qu'on sçait par l'anatomie, être formé en entier par le tissu cellulaire.

L'Auteur que nous venons de citer, croit que cette mucosité ne se trouve pas en tout tems dans le sang, mais qu'elle

(*i*) V. Thes. Aquitaniæ minerales aquæ 1754. Recherches sur le Tissu muqueux, par le même.

peut y être amenée par une secousse violente, comme celle de l'émétique. Il conjecture, par exemple, que son usage est de purifier le sang, comme la colle de poisson clarifie le vin. Ce système a cet avantage au-dessus des autres, qu'il donne une explication aisée de plusieurs faits rélatifs à la pratique ; pourquoi, par exemple, la membrane inflammatoire ne se montre souvent qu'à la seconde ou troisieme saignée ; & pourquoi l'apparition de cette membrane a été regardée par la plûpart des Praticiens, comme d'un bon augure dans les maladies inflammatoires.

Nous n'hésiterions pas un moment d'embrasser cette derniere opinion, si nous ne nous étions fait un plan de n'adopter que ce qui est clairement démontré. Or, il reste encore beaucoup de nuages sur cette matière. On trouve dans un Livre qui vient de paroître, intitulé *Essai sur la putréfaction des humeurs animales*, des expériences d'Emgaber, Médecin de Turin, sur la couenne du sang. Ces expériences lui ont appris qu'elle n'étoit autre chose qu'une huile condensée. Les expériences seules de M. de Haën feront long-tems le désespoir de

nos Phisiologistes. A cela, nous joindrons un autre fait non moins inexplicable, c'est qu'à côté de la couenne, on voit une liqueur fluide qui est coagulable par la chaleur, l'esprit de vin, &c. D'où vient donc que cette liqueur n'est point condensée comme la couenne? dans une telle contrariété de faits & de conjectures, nous aimons mieux, avec M. Wanswieten, nous tenir dans un sage pyrrhonisme, que de donner dans une brillante erreur.

Nous venons de dire que les Médecins espéroient plus du salut des Pleurétiques, lorsque le sang se couvroit de la couenne inflammatoire, que lorsqu'elle n'avoit pas lieu. Triller n'est point de cet avis. Il pense au contraire, que c'est toujours un mauvais signe, & qu'on doit se féliciter d'avoir à traiter des malades sur le sang desquels cette croute ne paroîtra pas. Le raisonnement ne doit point prévaloir sur l'observation. Il est de fait, comme Baglivi & Lancisi l'ont observé, qu'elle est avantageuse : elle est d'ailleurs une des indications les plus sûres, pour déterminer la quantité de sang qui doit être évacué.

Plus l'épaisseur & la consistence de la

couenne diminuent,moins il faut saigner, toutes choses étant égales d'ailleurs. Une peau mince & bleuâtre, avec un peu de gelée molle & verte au-dessous, dénote la mauvaise constitution du sang, sa pente à la dissolution, son acrimonie, & qu'il faut en tirer peu.

Le sçavant Auteur des Epidémies de Plimouth a observé (k) qu'un sang, tel que Triller le demande, je veux dire, rouge, fleuri, sans couenne, qui ne rend que peu ou point de serum dans la poëlette, quelque bon qu'il puisse paroître aux gens peu expérimentés, est bien éloigné de l'être réellement. Cela prouve qu'il tend à la putréfaction, puisque le mêlange de l'esprit de sel ammoniac, lui fait toujours prendre cette apparence fleurie, consistante, & demi-fluide.

Sydenham a fixé à quarante onces, le sang que les hommes pouvoient perdre dans une Pleurésie. Pringle (*l*) remarque à ce sujet que cette quantité seroit insuffisante, si l'on ne se servoit des vésicatoires qui dispensent de les multi-

(*k*) Huxham. observ. de aere, vol. 2, 1743.
(*l*) Malad. des Armées, tom. I.

plier jusqu'à un certain point. Nos Lecteurs seront surpris que Triller, ce Panégyriste outré de la saignée, ait si peu fait verser de sang. Il se rapproche assez du sentiment de Sydenham, & nous avertit même qu'il s'est vu très-rarement obligé d'en faire tirer plus de vingt-quatre ou de vingt-six onces. Il est impossible d'assigner aucune regle invariable, par rapport à la quantité du sang qui doit être évacué, & au nombre des saignées. L'on sent bien que l'une & l'autre doivent varier, en raison de l'intensité du mal, de la constitution de l'air, de la saison, de l'âge & du tempérament du sujet, &c.

Vaut-il mieux dans la Pleurésie, saigner du côté de la douleur, que du côté opposé? Cette question problématique qui avoit pris naissance du tems d'Hippocrate peut-être même antérieurement, devint l'objet d'une dispute aussi vive, que celle que l'inoculation a excitée & excite encore parmi nous.

Hippocrate, Galien & Celse (*m*) se déclarerent pour l'affirmative. Arétée,

(*m*) De re medicâ lib.

Aëtius (*u*) & Cœlius Aurelianus embrasserent le parti contraire. Jusqu'à la chûte des Grecs, chacune de ces deux opinions trouva des Approbateurs & des Antagonistes; & comme c'est assez l'ordinaire, la question ne fut point décidée. Mais au huitieme siècle, lorsque les Arabes commencerent à paroître, les Médecins de cette Nation, s'étant unanimement réunis en faveur de la négative, le sentimunt d'Hippocrate & de ses Sectateurs fut abandonné, & l'on ne saigna plus que du côté opposé à la douleur.

Cette méthode prévalut jusqu'au renouvellement des Sciences. Pierre Brissot, Médecin de la Faculté de Paris, fut le premier qui osa s'opposer au torrent. Nourri de la lecture des anciens, dont il avoit connu l'excellence, il entreprit d'en inspirer le goût aux autres, en expliquant publiquement les ouvrages de Galien (*o*) dont il défendit vigoureusement l'opinion. Et comme celui-ci avoit cru qu'il falloit saigner du côté de la douleur, Brissot ne balança

(*u*) Tetrabibl. serm. 3.

(*o*) René Moreau, lib. de miss. sang. in Pleuritide, ubi de vitâ Brissolli.

point d'enseigner cette pratique. Les succès heureux qu'on en éprouva quelque tems après, dans une Pleurésie épidémique, la fit généralement adopter en France.

Appellé en Portugal, Brissot essaïa d'y introduire sa méthode. Une telle révolution n'étoit point aussi aisée qu'il se l'étoit imaginé. Il falloit fouler aux pieds le respect aveugle qu'on avoit pour les Arabes. Le préjugé & la passion susciterent à Brissot des obstacles insurmontables. Une Université fameuse d'Espagne fut choisie pour terminer le différend. Sa décision ne fut point favorable à Brissot. Par un décret émané du sein de cette Faculté, il fut défendu à tout Médecin de saigner, dans la Pleurésie, du côté de la douleur.

Ce décret ne fut pas exécuté pendant long-tems, dans toute sa rigueur; on y fit quelques modifications qui rendirent aux Médecins la liberté qu'exige l'exercice de leur profession; & il leur fut permis de se conduire, comme bon leur sembleroit.

La découverte de la circulation fut l'époque de la fin de cette dispute. Comme elle étoit peu conforme aux loix

qu'on s'étoit faites sur le mouvement du sang, on cessa de s'en occuper; on fit plus, on la regarda comme futile. Deux Médecins, Membres de la Faculté de Paris, ont renouvellé de nos jours la querelle des anciens; mais ils n'ont persuadé personne : les choses ont resté, comme elles étoient avant eux; & les Médecins aujourd'hui pensent qu'il est indifférent de quel côté on ouvre la veine. Il faut avouer cependant que, dans l'intervalle qui s'est écoulé depuis Harvée jusqu'à nous, il a paru de tems en tems des hommes de mérite, qui, moins éblouis de la nouveauté, & sachant apprécier la connoissance de la circulation, se sont appliqués à vérifier les idées des anciens. De ce nombre, est le Docteur Pitcarn. Il ouvroit d'abord la veine du pied opposé à la douleur; puis celle du bras opposé; enfin, celle du bras du côté de la douleur. Cette pratique, dont quelques personnes ont voulu lui faire honneur, remonte aux Arabes. C'étoit précisément celle d'Avicenne (*p*).

Il est fâcheux que la méthode d'Hip-

(*p*) Cap. 10, tract. 5, lib. 3.

pocrate, n'ait pas quadré avec la théorie des Modernes. En négligeant de l'employer, ils se sont privés d'un avantage réel que l'expérience a fait connoître à ceux qui l'ont consultée. Sydenham étoit dans l'usage de faire d'abord saigner du bras qui répondoit au côté affecté (*q*), & il s'en est bien trouvé. Triller a marché sur les traces de Sydenham, avec un succès égal. Il a plus fait; il a voulu essayer la méthode d'Avicenne, & la mettre en parallele, avec celle qu'il suivoit. Cette épreuve a été faite (*r*) sur deux jeunes gens qui menoient le même genre de vie, & qui s'étoient sentis pris au même instant, de la même maladie provenant des mêmes causes. La circonstance étoit, on ne peut pas plus favorable, mais les résultats furent bien différens : le jeune homme qui fut saigné du côté de la douleur, quoiqu'atteint d'un délire furieux, recouvra bientôt l'usage de ses sens, & n'eut pas besoin d'une seconde saignée ; tandis que l'autre à qui l'on avoit ouvert la saphène, quoique la sai-

(*q*) Sect. 6, cap. 3.
(*r*) V. sa troisieme & quatrieme observation.

gnée

gnée ne fût pas moins copieuſe, n'en reçut aucun ſoulagement ſenſible, & que l'on ſe vit obligé de lui ouvrir la veine du bras, du côté de la douleur, ce qui le ſoulagea ſur le champ.

Le témoignage de Fabrice de Hilden vient à l'appui de celui de Triller. Ce Chirurgien avoue qu'il a preſque toujours vu un mauvais effet de la ſaignée faite dans une partie, oppoſée à celle qui étoit affectée (*s*). Malgré ce que nous venons de dire de la méthode d'Hippocrate, il ne faut pas croire qu'elle ſoit applicable par-tout; il y a des cas où il eſt avantageux de s'en écarter. Tel eſt, par exemple, celui que rapporte Geſner (*t*). Il s'agit d'une Pleuréſie épidémique & maligne, dans laquelle la ſaignée du bras étoit pour le moins inutile, tandis que celle du pied produiſoit un bien marqué.

L'artériotomie eſt conſeillée par quelques Auteurs. Je crois bien qu'elle pourroit être utile. Mais les dangers qui l'accompagnent, l'ont fait tomber dans un entier oubli; tout au plus, pourroit-on

(*s*) Obſerv. Chirurg. cent. 5, obſerv. 30.
(*t*) Epiſt.

la pratiquer sur l'artère temporale. Je ne conseillerai jamais à personne d'imiter Avensoër (*u*), qui, pour se guérir d'une inflammation de poitrine, s'ouvrit l'artére rudiale avec succès.

Quelque avantageuse que soit la saignée dans la Pleurésie sporadique, elle peut devenir inutile ou même funeste, lorsque cette maladie regne épidémiquement. De semblables cas ne sont pas absolument rares ; on en trouve plusieurs consignés dans les ouvrages des Observateurs.

La conduite qu'un Médecin a pour lors à tenir, doit être calquée sur celle de Sydenham. Il faut qu'il soit prudent & réservé ; qu'il ordonne peu de remèdes, & qu'il observe, avec la derniere attention, l'effet de ceux qu'il a prescrits. C'est le moyen de parvenir à découvrir le véritable caractère de la maladie. Malheur à ceux qui sont les premiers attaqués ! Ils sont pour l'ordinaire les victimes de notre ignorance. Mais comment faire ? *Nulla alia via est.*

Les ventouses, sur-tout les ventouses scarifiées, sont regardées avec raison

(*u*)

comme un accessoire de la saignée. Elles en suppléent les effets dans bien des cas, & ne sont jamais suivies des accidens qui n'accompagnent que trop souvent celle-ci. Leur usage remonte aux premiers âges de la Médecine. La sydération est vraisemblablement ce qui conduisit les Observateurs à les employer : ils voulurent imiter la nature, & attirer à la peau un sang qu'ils croyoient devoir surcharger le poumon.

Hippocrate connoissoit les ventouses; mais on s'en servoit beaucoup plus du tems de Celse. Il n'est pas de Secte qui en ait fait un usage plus multiplié, que les Méthodiques. Comme ils ne saignoient qu'une seule fois, dans quelque maladie que ce fût, excepté dans la manie, ils appliquoient les ventouses très-frequemment. Qu'on ne croie cependant pas qu'ils pratiquassent cette méthode dans tous les périodes d'une maladie aiguë indistinctement. Ce n'étoit que vers le six ou le septième jour ; & comme ils ne s'attachoient pas à discerner la partie affectée, pourvu qu'ils fussent assurés du genre de la maladie, ils couvroient successivement presque

tout le corps, de ventouſes, dans la plûpart des maladies.

Les Egyptiens ont conſervé cette méthode, & ils en retirent de grands avantages (*x*).

S'il faut avouer que les Méthodiques donnoient dans un excès, on doit convenir en même tems que les Modernes ſont tombés dans l'excès contraire. Il eſt ſurprenant qu'un remède ſi héroïque ſoit ſi négligé parmi nous. La cauſe de cette négligence procéde, ſans doute, de la délicateſſe des malades que les douleurs & les taillades ont revoltés ; & les Médecins, par une complaiſance condamnable, ſe ſont accomodés à leurs deſirs. C'eſt ainſi qu'on a banni ſucceſſivement de la Pratique, ces médicamens violens, mais ſûrs dont les anciens ſe ſervoient avec tant de ſuccès.

Les ventouſes ont deux effets principaux bien connus ; de relâcher & d'évacuer. Elles ont un avantage au-deſſus de la ſaignée, en ce que l'évacuation qu'elles produiſent, quoique conſidérable, n'affoiblit pas ſenſiblement. Elles conviennent donc dans la Pleuréſie,

(*x*) Proſper. alp. de medic. Egypt.

lorsque la difficulté de respirer, la toux, la douleur, &c. exigeroient une saignée que la foiblesse du pouls & l'affaissement du malade contre-indiquent. Nous les avons vus employer plusieurs fois dans les cas que nous venons de déterminer, & toujours on s'est applaudi d'y avoir eu recours (z). Il est une remarque importante à faire, touchant leur application; c'est qu'il faut qu'elle soit voisine de la partie qu'on se propose de dégorger. Autrement, on risqueroit de n'en retirer aucun fruit, leur effet revulsif ne s'étendant pas bien loin.

Arétée conseille, lorsque les forces se soutiennent, de couvrir les scarifications de sel marin ou de nitre. Mais comme leur impression auroit pû être trop vive, il veut qu'on les enveloppe dans un linge trempé dans l'huile : ayant en vue par là de mitiget leur action. Le lendemain, il fait appliquer une seconde ventouse, qui, selon lui, est incomparablement plus efficace que la premiere. On pourroit tenter ce procédé :

(z) Cela est conforme aux paroles d'Arétée : *nam maximè perspicuum est quod in lateris morbo vexatis, à cucurbitulâ percipitur adjumentum.*

il ne préſente rien que de raiſonnable.

Triller s'éleve fortement contre les émétiques dans le traitement de la Pleuréſie. Sans doute que, dans celle qui eſt vraiment inflammatoire, il n'y aura aucun Médecin aſſez oſé pour les donner. Mais, n'exiſte-t-il point des engorgemens du poumon, ſymptômatiques produits par les mauvais ſucs que fourniſſent les premieres voies, ou par les vers? une telle prétention ſeroit ridicule & contraire à l'obſervation. Ces ſortes de Pleuréſies ſecondaires ſont les plus communes (&). C'eſt alors qu'il faut employer les émétiques, après avoir fait toutefois précéder une ſaignée ou même deux, ſi le ſujet eſt pléthorique : leur effet eſt déciſif. Le crachement de ſang ne les contre-indique point ; au contraire, ils le font ceſſer, comme par miracle ; ce fait n'eſt guères conforme à la théorie courante : mais, qu'importe? cela eſt, & cela ſuffit, pour confondre les raiſonneurs.

En général, les purgatifs ne convien-

(&) V. Baillon paſſim, Baglivi, Appendix de Pleurit. Quereetan. Pharmac. Rivier. cent. 1, obſ. 75. Bianchi, pag. 232. Sehenkim, lib. 2. Verna de Pleurit. Sauvages, Noſologia meth. tom. 1.

nent point dans la maladie que nous traitons. Ce n'eſt pas que notre intention ſoit de les proſcrire abſolument: il eſt des circonſtances où ils peuvent être donnés avantageuſement. Hippocrate croyoit qu'ils étoient utiles dans la Pleuréſie, lorſque la douleur eſt au-deſſous du diaphragme (*a*); & il donnoit, dans cette occaſion, de l'ellébore noir, ou du *peplium* mêlé avec du lazerpitium. Mais ici, comme dans toutes les maladies aiguës, il purgeoit moins en Hyver qu'en Eté; jamais dans la canicule; jamais les femmes enceintes. Galien craignoit encore plus les purgatifs, que le pere de la Médecine. Baillou, Fernel (*b*) Riviere, Baglivi, &c. purgeoient dans les maladies pectorales; mais ſeulement lorſque leur cauſe avoit ſon ſiège dans les inteſtins. Il eſt aiſé de voir que cela revient au ſentiment d'Hippocrate.

De ce qui vient d'être dit, il réſulte que les purgatifs ne ſont appropriés que dans le commencement ou à la fin des Pleuréſies. Qu'on juge après cela, ſi l'on doit adopter la pratique de ceux qui

(*a*) De victûs ration. in acutis.
(*b*) De Patholog.

purgent religieusement de deux jours l'un, comme c'est assez l'usage dans les Provinces Méridionales de la France. C'est encore un usage général de terminer le traitement des maladies aiguës, par les purgatifs. Si j'en demande la raison à cette classe de Médecins que Gédéon Harvée appelle Stercorarii (c), ils me répondront que *l'excrétion abondante qu'ils procurent, en démontre assez l'utilité*, comme si l'on devoit présumer que tout ce qui sort, étoit contenu dans les intestins. Ce seroit bien mal connoître la vertu fondante des purgatifs. Mais, sans nous arrêter davantage à cette question qui nous éloigneroit trop de notre sujet, nous nous contenterons de dire à ces Médecins, que les purgatifs ne doivent jamais être employés, tant que l'expectoration dure. Il est connu qu'ils la suppriment, & font périr les malades de suffocation. Nous en avons vu un exemple bien triste, l'année derniere. La femme qui en fait le sujet, étoit au quinzieme de sa maladie; elle rendoit des crachats abondans & bien cuits; on lui administre une potion cathartique

(c) Sthall. ars curand. per expect.

que

que qui les arrête. Dès ce moment, la poitrine se charge, la respiration s'embarrasse ; & elle meurt suffoquée, dans l'espace de trois jours.

Il ne manque pas de Praticiens qui ont vu la même chose. Zacutus Luzitanus rapporte une observation (*d*) où la purgation fut mortelle dans le jour même. Il y a quelque chose de plus surprenant ; un simple sédatif qu'on donne aujourd'hui avec tant de confiance, & dont l'action est incomparablement moins tumultueuse, que celle des cathartiques, un simple sédatif, dis-je, au rapport du même Auteur (*e*), donné à un Pleurétique, sur la fin de sa maladie, lui causa la mort, en supprimant les crachats. Nous répétons donc, avant de finir cet article (& l'on ne sauroit trop le répéter), qu'il ne faut purger dans la Pleurésie, qu'après que la crise par les crachats, est entierement finie. Ce précepte est général, & souffre trop peu d'exception.

Les lavemens sont fort recommandés par les Auteurs, & l'on ne peut dis-

(*d*) De Praxi med. admir. lib. 2.
(*e*) Id. lib. 1.

convenir qu'ils ne ſoient utiles, ſurtout dans le commencement de la Pleuréſie. Leur effet évident, eſt de vuider les inteſtins des matières excrémenteuſes qui les ſurchargent; on croit auſſi qu'en relâchant le ſyſtême méſenterique, ils y attirent une plus grande quantité de ſang, & procurent par-là une révulſion avantageuſe. Il eſt vraiſemblable encore qu'étant repompés en partie par les vaiſſeaux, abſorbans, ou les veines lactées, ils fourniſſent aux humeurs un véhicule qui les délaie. Mais, pour que cet effet fût moins équivoque, je voudrois qu'il entrât toujours dans leur compoſition, un corps ſavoneux, tel que le miel, le ſucre, les figues, &c. La raiſon de cela ſera expoſée un peu plus bas, lorſqu'il ſera queſtion des boiſſons.

Les lavemens ſont devenus d'un uſage, on ne peut pas plus étendu. Il n'eſt point de maladies aiguës dont ils ne faſſent une partie eſſentielle du traitement. Leur nombre n'eſt point limité. Je connois des Praticiens qui en font prendre une demi-douzaine par jour. La facilité de cette pratique; la perſuaſion où l'on eſt qu'ils ne ſauroient nuire,

peut-être même, l'espèce de volupté qu'éprouvent quelques personnes, en les prenant; toutes ces choses ont sans doute contribué à les rendre si familiers (*f*).

Mais, si de l'avis de tous les Praticiens, les lavemens peuvent avoir des suites fâcheuses, dans l'état de santé même; c'est bien pire dans la maladie dont il s'agit. On les a vus quelquefois troubler l'expectoration. Il est ordinaire qu'ils excitent des diarrhées : & l'on sait que, dans la Pleurésie, les diarrhées sont pernicieuses (*g*). Quelques exemples de diarrhées critiques n'infirment point cette assertion : celles-ci arrivent

---

(*f*) La fureur des lavemens est devenue aujourd'hui une affaire de mode. Il n'est pas de femme du *BON TON*, qui n'en prenne chaque jour. Cet abus s'est glissé jusques parmi les hommes. Une raison de propreté mal entendue, est toute la réponse qu'ils donnent pour justifier cette conduite; mais qu'ils apprennent que cet usage abusif les rend plus sujets aux hémorroïdes; aux chûtes du fondement & à des dévoyemens d'autant plus fâcheux, que la perte du ressort des intestins ne laisse aucun espoir de guerison. Que les femmes apprennent aussi qu'elles deviendront par le même usage plus sujettes aux fleurs blanches, & enfin stériles. Nous esperons que le Lecteur voudra bien nous pardonner cette remarque, quoique peu liée à notre objet, en faveur de son importance.

(*g*) Baglivi de Pleuritid.

toujours ſur la fin, & en même-tems que les crachats.

Il ne falloit qu'obſerver la nature, pour s'appercevoir de la néceſſité des boiſſons. La ſoif importune dont la plûpart des malades ſont tourmentés, y a fait recourir de tout tems : nous ne craignons pas de trop dire, en avançant qu'elles forment la branche principale de la curation. Combien de gens de la Campagne l'uſage ſeul de la tiſanne aqueuſe, n'a-t-il pas heureuſement délivrés de la Pleuréſie ?

Malgré ces heureux effets, nous ne ſommes point d'avis qu'on engorge les malades à tout propos; leur ſoif doit marquer la quantité de boiſſon qu'ils doivent prendre. Mais la manière dont on la leur préſente eſt vicieuſe, & il eſt étonnant que les Médecins ne daignent pas y faire la moindre attention. C'eſt pourtant à ces objets minutieux en apparence, que tend ſouvent la guériſon des maladies. C'eſt ainſi, qu'au lieu de donner les boiſſons par grandes verrées, il feroit beaucoup mieux de rapprocher les diſtances, en diminuant les doſes. Par ce moyen, ces boiſſons paſſeroient plus aiſément dans

les ſecondes voies, & ſe mêleroient plus exactement avec les humeurs; tandis que par une méthode contraire, leur propre poids les entraîne, & elles cauſent ſouvent des dévoyemens. D'autres fois, elles reſtent ſur l'eſtomac, le diſtendent & donnent lieu à des nauſées & à des vomiſſemens qui déroutent les Médecins, en empêchant l'effet des remèdes: il ſuffit de diminuer les boiſſons, pour faire diſparoître ces accidens.

Il ſeroit dégoûtant de faire ici l'énumération des recettes dont les ouvrages des Médecins ſont remplis. Nous ſommes bien éloignés de les toutes approuver: les boiſſons qui ne ſont qu'aqueuſes, ne conviennent point; elles ne font que gliſſer ſur le ſang, & ſortent rapidement par les urines: ce qui eſt un mauvais ſigne, comme l'a fort bien remarqué Hippocrate: *urinæ tenues, aquoſæ, malum.* Il eſt bon de charger les tiſannes d'un ſavon naturel qui, en les rendant plus agréables, les diſpoſe à ſe combiner avec le ſang, & prévient efficacement la tendance naturelle que celui-ci a vers la putréfaction. C'eſt pour cette même raiſon que nous avons dit, en parlant des lavemens, qu'il ſeroit à

souhaiter qu'on y fît dissoudre un savon végétal.

Les meilleures tisannes que l'on puisse donner, sont celles d'orge miellées; celle qui se fait avec les fruits doux, tels que les pommes, les poires, &c. l'hydromel simple; & sur-tout l'oximel qui réunit à un degré éminent plusieurs vertus que tout le monde connoît.

L'expectoration est peut-être la crise la plus générale des maladies; mais il n'en est aucune où il soit plus essentiel de l'exciter ou de l'entretenir, que dans celles du thorax. Les anciens tournoient toutes leurs vues de ce côté. Hippocrate (*h*) dit que la Pleurésie est d'autant plus courte, que les crachats paroissent plutôt: *& vice versâ, si in pleuritide, si statim initio sputum appareat, brevem fore denunciat; si verò posteriùs, longam.* Par une raison contraire, il porte un fâcheux prognostic des Pleurésies séches: *sicut pleuritides & sputi expertes, gravissimæ.* Arétée, Celse, Galien, Allexandre de Tralles, &c. ne pensent pas différemment. Sydenham s'est éloigné de l'avis

(*h*) Aphor. 12, lib. 1.

de ces grands Maîtres, d'après une théorie erronée. Il a regardé l'expectoration, comme une crise pleine de danger : *nimiùm periculosæ insuper res est aleæ.* La saignée lui paroissoit un secours bien plus sûr & plus efficace. Il croyoit, par ce moyen, se rendre maître de la matière morbifique. L'ouverture de la veine, dit-il, fait la fonction de la trachée-artère (*i*)

On ne reconnoît point ici l'Observateur judicieux. Si, après avoir employé les remèdes généraux, Sydenham avoit eu le courage d'être simple spectateur d'une Pleurésie, il auroit reconnu la fausseté des principes qu'il établit ; & l'évidence de ceux qu'il condamne. Cette erreur mérite d'autant plus d'être relevée, que Sydenham est plus connu, & est entre les mains de tout le monde. Les jeunes Médecins accoutumés à recevoir, sans défiance, & même avec une sorte de respect, ce qui vient de lui, auroient pû, sans cet avertissement, adopter une méthode qui leur auroit fait commettre une infinité de fautes dans la pratique.

(*i*) Sect. 6, cap. 3.

Les crachats de la meilleure qualité, sont ceux qui portent avec eux, les trois conditions qu'exige Hippocrate, *album, leve & æquale.* Cependant les Praticiens ont remarqué qu'il est bon qu'ils aient une légere teinte jaune, sur-tout dans les commencemens; quand on y appercevroit quelques filamens sanguins, pourvû qu'ils soient en petite quantité, on ne doit point s'en affliger: au contraire, c'est un signe favorable. Galien (*k*) a dit: *moderatissimas esse pleuritides in quibus cruentum sputum expuitur.* Les Observateurs ont eu occasion de vérifier cette remarque. Il est inutile d'ajouter que les crachats sanguinolens, écumeux, verts, mêlangés, noirs, &c. sont d'un mauvais augure. Ces derniers sur-tout annoncent la mortification du poumon.

Les Béchiques conviennnent-ils dans le commencement de la Pleurésie? A ne consulter que la pratique courante, cette question ne doit pas faire la matière d'un problème. On n'hésite pas ordinairement de les donner; cependant des observations exactes & réflé-

(*k*) Epidem. lib. 6.

chies ont appris à Triller & à Huxham, qu'ils étoient nuiſibles dans ce période. Ces deux Médecins ont vu que ces médicamens augmentoient l'inflammation, la toux, & fatiguoient le poumon, en pure perte. Pour en être convaincu, il ſuffit de faire attention à la marche de la Pleuréſie. Les crachats ne paroiſſent que vers le cinquième jour & même plus tard : il a fallu à la nature, ce tems, pour les préparer. Il eſt bien ſûr qu'ils ſont l'ouvrage d'une coction particulière peu dévèloppée, juſqu'à préſent ; il eſt donc clair qu'en donnant des béchiques, au commencement, on ſe propoſe de faire ſortir une matière qui n'exiſte point encore, & dont ils ne peuvent que troubler la ſéparation. Auſſi les deux Auteurs que nous venons de citer, ne conſeillent-ils les expectorans, que vers le cinquième jour. C'eſt le vœu de la nature : c'eſt aux Praticiens à s'y conformer.

La raiſon qui a fait rejetter à la plûpart des Auteurs, le ſentiment qui aſſigne la plêvre, pour ſiège de la Pleuréſie, c'eſt la difficulté d'expliquer le paſſage de cet infarctus dans les bronches ; quoique la ſimple connoiſſance

des faits, doive suffire au Médecin, il ne sera pas hors de propos de jetter un coup d'œil rapide sur les différentes hypothèses qui ont été enfantées à ce sujet.

La plus ancienne, & peut-être la plus raisonnable, est celle de Galien. Il croyoit que la matiere des crachats passoit à travers les membranes & le paranchime du poumon. Ce qui l'avoit autorisé à embrasser ce sentiment, c'est qu'il avoit observé dans une fracture simple, & sans lésion des tegumens, le sang transuder à travers le tissu de la peau qui a bien plus de densité que la plêvre. Il avoit vu aussi rendre par la bouche, des injections faites dans la poitrine. Ce dernier cas n'est pas rare.

Tout le monde sait qu'Ambroise Paré s'étant servi dans une blessure de poitrine, d'une décoction amère qu'il injectoit dans cette cavité, fut fort étonné de voir qu'elle avoit communiqué son amertume au malade, quoique le poumon ne fut pas blessé (*l*). Diemebrock, dans une circonstance à peu-près

(*l*) V. Œuvres d'Ambroise Paré, Trait. des Plaies de Poitrin.

ſemblable, a fait la même remarque : il dit même qu'indépendamment de l'amertume dont ſon malade ſe plaignoit, la plus grande partie de l'injection ſortoit par les crachats Enfin, tant de Chirurgiens ont vérifié ce fait, qu'il ſeroit inutile d'accroître davantage le nombre des autorités. Il ſuffira, pour achever de rendre cette opinion vraiſemblable, d'ajouter que l'on obſerve ſouvent une croute purulente, ſur la ſurface des viſcères qui ont été enflammés.

Cette hypothèſe de Galien a eu la faveur pendant long-tems. Verna réfléchiſſant ſans doute ſur la ténacité des crachats, à regardé la tranſudation, comme une chimère. En conſéquence, il leur a cherché une autre voie : celle de la circulation étoit plus aiſée. Il leur a donc fait enfiler les veines interſcoſtales qui les portent dans le tronc de la veine azigos, d'où étant pris par la veine cave, ils ſont conduits au cœur, & de-là, aux poumons (*m*).

La troiſieme hypothèſe appartient à Lanciſi. C'eſt à proprement parler, une

(*m*) Verna de Pleuritid.

correction de celle de Verna. Comme lui, Lancisi a fait repomper les crachats par les veines intercostales; mais lorsqu'ils sont parvenus à la veine azigos, il leur a découvert une autre route. Ce sont de petits vaisseaux qui, de cette veine, pénétrent dans la trachée-artère, immédiatement avant sa division. Une expérience bien ingénieuse lui a dévoilé l'existence de ces vaisseaux. Il lia la veine cave au-dessus & au-dessous de l'endroit où la veine azigos va s'ouvrir; & après avoir vuidé le sang qu'elle contenoit, il injecta par une ouverture faite à la même veine azigos, de l'eau tiéde teinte en jaune. Dans l'instant, il eut la satisfaction de la voir sortir par la bouche & les narrines du Cadavre dont la tête étoit pendente.

Pour être plus sûr de son expérience, le même Auteur fendit longitudinalement la trachée-artère, sous le cartilage tyroide: & ayant fait une nouvelle injection, il vit transuder cette liqueur qui, en sortant, formoit de petites bulles d'air. Cette expérience séduisante d'abord, ne soutient pas un examen réfléchi: en effet les crachats sont bien éloignés d'avoir la ténuité de

la liqueur qu'il a employée. En second lieu, ils doivent bien plutôt enfiler la veine cave, que des vaisseaux collatéraux dont la finesse échappe à la vue. Il n'est personne qui ne s'apperçoive que l'expérience de Lancisi auroit manqué, s'il n'eût pris la précaution de faire une ligature à la veine cave; mais une telle ligature, ou du moins une constriction de quelques fibres orbiculaires de la veine cave, qui en suppléeroit l'effet, peut-elle exister dans le vivant? Cette valvule semi-lunaire qui se trouve à l'embouchure de la veine azigos, peut-elle la fermer en entier? la présence d'un polipe, la stagnation du sang dans la veine cave, &c. doivent-elles être regardées comme des causes suffisantes? je le veux pour un moment; mais comment concevoir que ces vaisseaux puissent fournir une quantité aussi considérable de crachats, que celle qu'on voit rendre aux Pleurétiques? de tout ceci, concluons qu'on abuse quelquefois des expériences, pour les faire servir à étayer une idée heureuse dont on ne veut pas faire le sacrifice (*n*).

(*n*) Lancisi, Dissert. de Venâ sine pari.

Le tissu cellulaire nous paroît l'organe le plus propre au transport de la matière des crachats. On sçait que c'est par lui, que se font toutes les métastases. Pourquoi celle-ci ne seroit-elle pas son ouvrage ? il est étonnant qu'on ne l'ait pas plutôt imaginé. On se seroit épargné les tortures d'esprit qu'entraîne infailliblement la combinaison d'un systême nouveau. La conjecture que nous proposons ici, se change jusqu'en évidence, à la lecture de l'ouvrage que M. de Bordeu a publié sur cette matière (*o*).

Le camphre n'est guères employé que dans la Pleurésie épidémique & maligne. Baglivi s'en servoit dans cette circonstance, avec un tel succès, qu'il le regarde presque comme un spécifique. Une heure après qu'il avoit fait prendre ce remède, il ordonnoit une tasse de décoction pectorale, faite avec la racine d'impératoire, d'angélique, de tussilage, &c. Les vapeurs de vinaigre camphré, sont aussi très-avantageuses. Huxham (*p*) s'est bien trouvé de leur usage.

(*o*) Recherches sur le tissu muqueux.
(*p*) Dissert. déja citée.

On marie ordinairement le camphre avec le nitre. Cette combinaiſon eſt préférable au camphre ſeul ; elle aſſure ſon effet. Nous ſommes perſuadés que, dans la Pleuréſie ordinaire, on pourroit tirer un bon parti du camphre. Les obſervations de M. Pouteau, Chirurgien de Lion (*q*), ſemblent ne laiſſer aucun doute à cet égard. Cependant ce remède ne convient point à toutes ſortes de ſujets, comme quelques Auteurs ſe le ſont fauſſement perſuadé (*r*). Nous l'avons vu, dans un jeune homme, de 20 ans allumer une fièvre aſſez vive, & exciter un délire obſcur que la ceſſation de ſon uſage fit diſparoître.

Nous avons dit, en traitant des cauſes de la Pleuréſie, que nous parlerions du ſpécifique employé par les Américains contre cette maladie, lorſqu'elle eſt cauſée par la morſure du ſerpent à ſonnettes. Ce ſpécifique eſt le *ſeneka* ou *poligala* de Virginie. M. Tennent qui s'en eſt ſervi le premier dans la Pleuréſie ordinaire, rapporte qu'il guérit avec une ou deux ſaignées tout au plus ;

(*q*) Mélanges de Chirurg.
(*r*) Tralles, de Vict. camph. refre.

souvent même, sans aucune, les Pleurésies & les Péripneumonies les mieux caractérisées (*s*).

Les essais qu'on a faits en France, du poligala, ont paru confirmer le rapport de M. Tennent. Nous ne connoissons aucun Médecin qui en ait observé les effets avec plus d'exactitude, que M. Bouvart (*t*). Il résulte de ses observations, que le poligala donné dans le commencement des Pleurésies, après une ou deux saignées, est avantageux. Il provoque plusieurs excrétions à la fois. La première prise fait ordinairement vomir. Il purge très-bien, & rend l'expectoration abondante & facile. Sa qualité diurétique est telle, que les malades urinent copieusement huit ou dix heures après l'avoir pris; & fort souvent, la nuit suivante.

M. Bouvart ne seroit pas éloigné, comme Tennent, qu'indépendemment de ses effets sensibles, le *poligala* agit encore par une propriété spécifique. La Pleurésie séche, est celle où il convient le mieux. Nous l'avons vu plusieurs

(*s*) Essais sur la Pleurés. en Anglois.

(*t*) Mém. de l'Acad. des Sciences, 1744.

fois

fois employé dans ce cas avec succès: La vivacité de la douleur & lintensité de la fièvre, ne sont point des signes qui le contre-indiquent. Il les fait bientôt cesser l'une & l'autre, par le moyen des crachats qu'il excite. La meilleure façon de faire prendre le poligala, c'est en décoction. On met une once de cette racine sur une pinte d'eau que l'on fait réduire à moitié. On en donne deux ou trois cuillerées d'heure en heure. Si la décoction étoit plus chargée, on s'exposeroit à causer aux malades, une chaleur brûlante, & une grande altération.

Il ne vaut rien pris en bol, sa force se trouvant par-là trop concentrée, ne peut manquer de faire sur la partie de l'estomac où elle s'applique, une très-vive impression.

Au défaut du poligala de Virginie, on peut employer celui de France: il possède les mêmes vertus, mais à un degré bien plus foible (*u*). Nous n'ignorons pas que ce remède n'a pas réussi entre les mains de tous les Médecins qui l'ont éprouvé; mais quelques mal-

(*u*) Mém. de l'Acad. des Sciences, an. 1739.

heurs dûs souvent à l'inconduite des malades, ou à des circonstances étrangères, doivent-ils faire abandonner un secours dont on peut tirer un parti si avantageux ?

Les flux d'urine sont assez fréquents dans la Pleurésie ; mais on sçait qu'il ne faut y compter, que lorsque la couleur des urines est rougeâtre *subrubra*, & qu'elles commencent à déposer un sédiment léger. Il nous seroit impossible de donner aucun précepte général sur l'application des diurétiques. On doit sur cela consulter la nature. Si elle paroît tendre vers les reins, ce qu'on connoît par le pouls (*x*). C'est l'instant de les administrer. Dans toute autre occasion, ils peuvent nuire.

Les sudorifiques sont dans le même cas. Ils ne conviennent jamais au commencement des maladies si on excepte quelquefois celles qui sont épidémiques. La moiteur de la peau est le signe auquel on juge qu'on peut les donner. A ce signe, nous en joindrons un second non moins certain, c'est le caractère du pouls propre à cette excrétion,

---

x) V. les Recherches & l'Essai sur le Pouls.

sur quoi nous conseillons de lire Solano, Nihel, MM. Bordeu & Fouquet.

Les médicamens externes sont de la plus haute antiquité. La Médecine ne fut d'abord qu'une collection de divers topiques. Ce ne fut vraisemblablement qu'après avoir éprouvé l'effet des remèdes sur l'habitude du corps, que les hommes oserent les prendre intérieurement: quoi qu'il en soit de cette opinion, il est toujours certain que les anciens en faisoient un grand usage. Leur théorie sur les fluxions & les congestions devoit les conduire naturellement à cela.

Hippocrate employoit très-souvent les topiques, & de plusieurs manières. C'étoit par eux qu'il débutoit dans le traitement des Pleurésies. Il n'avoit recours à la saignée, que lorsque le point de côté avoit résisté à leur action. Parmi les topiques, il choisissoit de préférence les fomentations humides; tantôt il mettoit de l'eau chaude, dans un outre, dans une vessie, ou même dans un vaisseau de cuivre ou de terre, & l'appliquoit sur la partie malade; tantôt il se servoit d'une grosse épon-

ge qu'il trempoit dans l'eau. D'autres fois, il employoit de l'orge, de la ſemence d'orobe, ou du ſon qu'il faiſoit cuire avec quelque liqueur appropriée, ou macérer dans le vinaigre, & qu'il enfermoit enſuite dans un ſac de toile.

Arétée conſeille d'appliquer ſur le côté, de la laine imprégnée de la vapeur du ſouffre. Il propoſe auſſi d'autres topiques, mais dont il ne faudroit pas s'imaginer qu'il ſe ſervît ſans choix, comme on le fait aujourd'hui.

Les Auteurs fourmillent de recettes touchant la compoſition des topiques. Il en eſt peu qui n'en aient de particulières qui, par leur excellence, doivent être préférées. Le plus ſimple & le meilleur, c'eſt l'huile d'amande douce. L'obſervation nous en a ſouvent démontré l'utilité & l'efficacité. Les cendres chaudes, délayées dans le vin, ſont beaucoup recommandées.

Boërrhave faiſoit un grand uſage du liniment ſuivant.

℞. Sucre de Saturne ℥
Vinaigre ſimple ou de Rhue ℥
Huile de Roſes ou de Lys ℥

Le tout appliqué le plus chaud poſſible. Son Diſciple, M. Wanſwieten,

nous apprend qu'il a ſouvent employé le ſavon de Veniſe, diſſout dans parties égales de lait & d'eau, ou dans une décoction émolliente. La proportion des ingrédiens, eſt d'une demie-once de ſavon ſur chaque livre de liquide ; il trempoit dans cette diſſolution des flanelles qu'il appliquoit ſur l'endroit de la douleur, ayant mis par-deſſus, des briques chaudes, pour empêcher le reffroidiſſement. Cette précaution généralement négligée, eſt d'une néceſſité indiſpenſable, ſi l'on veut obtenir des fomentations l'effet qu'on en attend. La principale vue dans laquelle on les emploie, c'eſt ſans doute, de relâcher : & perſonne n'ignore qu'elles deviennent toniques, en ſe refroidiſſant. La difficulté de les entretenir dans le même degré de chaleur, a fait que quelques perſonnes ont propoſé de le bannir de la Pratique Médecinale.

Nous ne croyons pas aujourdh'ui qu'on puiſſe abuſer des fomentations : & moins encore, que leur abus puiſſe avoir des ſuites fâcheuſes. Hippocrate ne penſoit pas ainſi. Si la douleur ne céde pas aux premières applications, il recom-

mande de s'en désister, de peur de sécher le poumon, & de hâter la suppuration (z).

La dissipation subite du point de côté, est un signe mortel, lorsqu'elle se trouve jointe avec l'affaissement du malade, la pâleur de son visage, la noirceur de sa langue, la foiblesse & l'intermittence du pouls: c'est une preuve qu'il y a gangrène. On ne doit même pas toujours se rassurer, lorsque le point de côté disparoît, quoique les autres signes soient bons. Il est à craindre que la Pleurésie ne dégénère pour lors en Péripneumonie (&). Les vésicatoires sont alors le meilleur remède qu'on puisse employer. C'est le plus efficace dans les maladies inflammatoires. Baglivi, dans sa Dissertation (a), attribue la découverte des cantharides aux Arabes. Il est surprenan qu'un homme si versé dans la lecture des anciens, ait commis cette erreur. Hippocrate a dit quel-

(z) *Verùm si fomentis dolor non solvatur, non multo tempore calefacito: id enim pulmones exsiccat ac suppuratum creat. De morb. acut.* Vict. tex 9

(&) Ballon, Epid. 1551.

(a) De usu & abus. vesic.

que chose de leur usage intérieur. Archigène est le premier qui les ait employées en topiques. *Nous nous servons*, dit il (*b*) *du cataplâme où entrent les cantharides, qui fait de grands effets. pourvû que les petits ulcères qu'il excite, restent long-tems ouverts. Mais il faut en même tems garantir la vessie par l'usage du lait, tant intérieurement, qu'extérieurement.*

Galien qui a vécu après Archigène, détaille les cas où les cantharides conviennent, avec la manière de s'en servir, & ne les exclud pas de l'usage interne. *On s'en sert*, dit-il, *intérieurement, pour faire uriner, en prenant les précautions nécessaires, soit à l'égard de la quantité, soit à l'égard de la manière de les préparer, pour empêcher qu'elles ne nuisent ailleurs.*

Cependant nous ne dissimulerons pas que de tout tems on ne les ait regardées comme une sorte de poison (*c*). Mais ce n'est pas de quoi il s'agit : notre objet se borne à parler de leur application extérieure. Rien n'est plus commun au-

(*b*) Ætii Tetrabibl.
(*c*) V. Meander. Dioscor. Scribon. larg. &c.

jourd'hui, que de les voir appliquer aux jambes dans les maladies aiguës; il ſemble qu'il n'y avoit plus qu'un pas à faire, pour les appliquer au côté, dans la Pleuréſie: les anciens nous en donnoient l'exemple (*d*).

Cependant ce ne fut que vers le milieu du ſiècle paſſé, qu'un Médecin oſa tenter le véſicatoire, dans une Pleuréſie qui avoit épuiſé toutes ſes reſſources, & qui fut guérie par ce ſeul moyen (*e*). Guidé, ſans doute, par cette obſervation. M. Pringle eut le courage d'imiter le Médecin dont nous venons de parler, & ſon ouvrage nous fait voir le ſuccès qu'il en a obtenu, & ceux que l'on doit s'en promettre: il emploie l'emplâtre véſicatoire, d'abord après la première ſaignée, & même avant, ſi le Chirurgien n'eſt pas préſent, pour la faire: & il a obſervé qu'il appaiſe bientôt la douleur, & les autres ſymptômes, qu'il excite l'expectoration, & diſpenſe de verſer du ſang.

M. Raimon, Médecin de Marſeille, publia en 1761, des obſervations qui confirment celles de M. Pringle. Ces

(*d*) Celſ. lib. 4, cap. 6.
(*e*) Manget. Biblioth. pract. art. de Pleurit

deux

deux Médecins n'ont pas cru que le tempérament des malades, quelque chaud qu'il pût être, contre-indiquât les véficatoires. Les raifonnemens fubtils de Baglivi ne les ont pas effrayés. Sans nier que ce remède irrite, & que, par cette action, il femble nuifible, nous penfons avec M. Raimond (*f*), que fa vertu fondante eft infiniment plus confidérable; ainfi, fon effet nuifible étant retranché de l'heureux effet qu'il produit, la différence eft en bien. Nous remarquerons que fi l'on applique le véficatoire après une feule faignée, ou même fans l'avoir fait précéder, & qu'il diffipe fubitement les fymptômes, il eft prudent de r'ouvrir la veine, à moins qu'une fueur abondante ne furvienne, après la ceffation de la douleur; par la raifon qu'il faut fe défier de ces changemens brufques qui arrivent dans les maladies, fi ce n'eft lorfqu'une excrétion les fuit de près. Quand la douleur fe porte d'un côté du thorax à l'autre, il faut la pourfuivre avec les véficatoires : elle ne réfifte pas à une feconde application.

(*f*) Obf. fur l'efficacit. des Véf.

M. Pringle penſe que le véſicatoire réuſſit mieux dans la Pleuréſie, que dans la Péripneumonie. Il paroît que cette opinion eſt une ſuite de celle que cet Auteur a adoptée ſur le ſiège reſpectif de ces deux maladies. Les Praticiens n'ont pas remarqué cette différence. Nous avons ſouvent vu employer le véſicatoire dans l'une & l'autre maladie : l'effet a toujours ſemblé le même, quand les autres circonſtances étoient à-peu-près égales. Un Médecin m'écrivoit dernièrement, que s'étant trouvé pris d'une Péripneumonie grave, tous ſes Confrères avoient déſepéré de ſon ſalut, & qu'il ne le dût qu'à un large véſicatoire ſur la poitrine, qu'il s'opiniâtra à demander, contre l'avis de la plûpart.

Si les craintes des Théoriciens touchant le *ſtimulus* des cantharides, ſont peu fondées, celles que M. de Bordeu a fait naître, doivent toujours être préſentes à l'eſprit du Praticien.

Cet Obſervateur qui a ſi bien mérité de l'art de guérir, s'eſt apperçu que le véſicatoire avoit quelquefois attiré entre le poumon & la plèvre, une quantité conſidérable d'une mucoſité couenneuſe qui avoit cauſé vraiſemblablement la mort.

Comme le ſujet de ſon obſervation eſt un vieillard, on pourroit préſumer que ſes forces avoient été trop affoiblies, pour achever l'expulſion de cette matière; mais il parle d'un autre ſujet à qui le véſicatoire appliqué le troiſième jour, augmenta beaucoup la douleur, & n'empêcha pas la mort d'arriver le ſixième. *Il reſte donc à décider*, continue M. de Bordeu, *s'il n'y a point de circonſtances dans leſquelles l'action du véſicatoire qui porte au dehors, n'entraîne point ſur la ſurface extérieure du poumon, une mucoſité qui auroit dû pénétrer dans l'intérieur de ce viſcère; & tomber dans la trachée-artère* (*g*). Il eſt auſſi vraiſemblable que ces deux malades ne ſont morts, que parce que l'action du véſicatoire a été imparfaite: & que ce malheur ne feroit point arrivé, ſi la matière, trouvée entre la plèvre & les poumons, eût été attirée au dehors. Peut-être, afin de prévenir cet accident, ſuffiroit-il de charger l'emplâtre un peu plus qu'on ne fait; mais il faut eſpérer que M. de Bordeu qui nous a éclairé ſur ce danger, nous en donnera quel-

(*g*) Recherch. ſur le Tiſſ. muq. pag. 210.

que jour le préservatif. Au reste, on peut, en attendant, user de sa méthode. Il a coutume d'essayer d'abord le vésicatoire derrière l'oreille.

Tous les Auteurs de matière Médicinale, en traitant des cantharides, ne manquent pas d'avertir qu'elles portent singulièrement sur les voies urinaires. Il semble, à les entendre, que cet effet est commun. Nous ne l'avons observé qu'une seule fois. Mais, quand il le seroit autant que ces MM. le prétendent, il ne faut pas s'en embarrasser. Une pinte d'émulsion, ou *d'hydrogala*, le fait disparoître sans retour. On conseille encore de mêler le camphre avec les cantharides. S'il arrivoit que la douleur de côté résistât au vésicatoire, le cas seroit très-fâcheux; je pourrois presque dire, mortel. Mais il y a un moyen méchanique de la diminuer. Il consiste à serrer le bas de la poitrine avec une serviette. La plèvre, pour lors, n'est point distendue, parce que les côtes restent immobiles; & la respiration ne s'opère plus que par l'abaissement & l'élevation alternatives du diaphragme. De cette manière, on allége, à la vérité, la douleur; mais la cause continue d'agir;

les poumons ne pouvant plus prendre le degré de dilatation néceſſaire, s'engorgent promptement, & le malade périt bientôt.

Le régime eſt une choſe des plus importantes, dans les maladies : & il eſt fort ſingulier, que dans les Hôpitaux, on s'en repoſe entièrement ſur les lumières des Frères ou des Sœurs. Le nombre des rechûtes qu'on y voit arriver, devroit bien faire ouvrir les yeux ſur cet objet. Dans la Pleuréſie, la diète doit être ſtricte. De ſimples bouillons de veau, de poulet, auſquels on a ajouté quelques gouttes d'acide, du vinaigre ou de limon, &c. ſuffiſent; en Été, ils doivent être proſcrits, à cauſe de leur propenſion à l'alkaleſcence. Les crêmes de ris, d'orge, d'avoine, de gruau, &c. ſont préférables.

Il n'en eſt pas de même dans les Pleuréſies malignes. La privation des alimens eſt auſſi dangereuſe que la maladie. On doit ſoutenir les malades. La nature a beſoin de forces. Il faut pour lors donner des analeptiques légers, tels que les bouillons à la viande, mais plus forts; les crêmes des corps farineux ci-deſſus, avec le ſucre & la canelle,

ou l'eau de fleur d'orange; les gelées. Le vin est excellent, sur-tout, pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. On sent bien qu'il ne faut rien outrer, & qu'on doit être plus modéré dans le commencement de la maladie, que vers l'état ou le déclin; tems auquel les forces du malade sont plus abattues. Il est essentiel de consulter la façon de vivre habituelle & l'âge du malade; on sait qu'il est dangereux dans quelque maladie que ce puisse être, de sévrer de vin un yvrogne, de tenir à la diète un gros mangeur, & que les enfans & les vieillards sont plûtôt épuisés que les adultes.

L'appartement des Pleurétiques doit être vaste & spacieux: c'est un précepte de Celse, tres-bien entendu; l'air un peu humide, lorsqu'il y a une vraie inflammation. C'est pour cela que quelques Médecins ont conseillé de faire tremper des branches de saule, dans des baquets pleins d'eau: il est important de n'allumer que peu de bougies; la vapeur qui s'en échappe, détruit le ressort de l'air, & le rend impropre à être respiré (*h*). On devroit ne laisser en-

(*h*) Hales Hemastatiiq.

trer dans l'appartement du malade, que les perſonnes néceſſaires ou intéreſſées à ſon ſervice.

Rien de plus révoltant & de plus mal ſain, que le concours de gens qui, ſous le voile de l'humanité, viennent ſe repaître du plaiſir affreux de voir ſouffrir ou expirer leur ſemblable.

Tout ce que nous venons de dire de la Pleuréſie, doit être appliqué à la fluxion de poitrine. Ces deux maladies, comme il a été expoſé ci-deſſus, ont entr'elles un tel rapport, & ſont ſi fréquemment compliquées, que le traitement qui leur convient, eſt exactement le même, à quelques nuances près.

DE LA PERIPNEUMONIE.

LA Péripneumonie eſt, ſelon Paul Eginette (*a*), Allexandre de Tralles (*b*) & Arétée (*c*), *une inflammation du poumon avec fièvre aiguë.*

Les Médecins modernes, & quelques anciens ont reconnu deux eſpèces

---

(*a*) De Morb. lib. III, cap. 7, Chart. tom. 7.
(*b*) Lib. 5, cap. 2.
(*c*) De Cauſ. & ſig. morb. acut. lib. 2.

de Péripneumonie. L'une, qu'ils ont appellée *vraie* ; & l'autre, *fausse*. Ces deux maladies sont très-souvent compliquées; & l'on peut assurer que, sur vingt Péripneumonies, il y en a au moins les deux tiers qu'on pourroit appeller mixtes. Cependant, pour nous conformer à l'usage reçu, nous traiterons séparément de ces deux espèces de Péripneumonie.

DE LA PERIPNEUMONIE VRAIE.

LA Péripneumonie vraie est une inflammation du poumon, accompagnée de plus ou moins de difficulté de respirer, de beaucoup de chaleur, le plus souvent de crachement de sang; quelquefois aussi sans crachats. Le malade a le visage rouge, enflammé, la tête douloureuse, le pouls plein, élevé, assez mol.

Cette maladie a cela de particulier, que les malades souffrent peu, & ne ressentent de douleur, que lorsqu'elle est compliquée avec la Pleurésie : ce qui est très-commun, comme nous l'avons dit, en traitant de la Pleurésie (*d*).

(*d*) Celse a fait la même remarque, lorsqu'il dit :

Le siège de la Péripneumonie est dans les vaisseaux artèriels du poumon, soit de l'artère pulmonaire, soit de l'artère bronchiale (*e*). Il seroit bien inutile, & peut-être puérile, de s'attacher à vouloir reconnoître lequel de ces deux vaisseaux est engorgé. Il est certain que l'embarras des uns entraîne bientôt l'engorgement des autres (même des lymphatiques), soit par la pression, soit par leurs anastomoses, qui ont été si bien démontrées par Ruisch (*f*).

Toutes les maladies ont plusieurs degrés d'intensité, qu'il est très-important de reconnoître, si l'on ne veut être exposé à commettre dans le traitement,

---

plùs inest periculi quàm doloris in peripneumoniâ, lib. 4, cap 7.

(*e*) Boërrhave admet deux espèces de *vraie* Péripneumonie; l'une dépendante de l'engorgement de l'artère pulmonaire; l'autre, de l'artère bronchiale. N'est il pas étonnant qu'un homme si célèbre ait pû adhérer à une opinion si ridicule? La manie de raisonner séduit quelquefois les plus grands hommes. On veut & l'on croit tout expliquer, quand même cette distinction auroit de la réalité, le traitement seroit toujours le même. Il est facile de s'appercevoir que le systême de Boërrhave a été enfanté dans son cabinet. M. Wanswieten l'a adopté. Nous respectons les lumières de cet homme sçavant; mais on nous permettra de dire qu'en bien des cas, il a trop servilement suivi les idées de son maître.

(*f*) Thesaur. Anat.

des fautes qui deviendroient funestes aux malades. La Péripneumonie est peut-être une des maladies qui offrent le plus de variétés, soit dans la violence, soit dans le caractère.

Il y a des Péripneumonies qui ont un fonds de malignité qui se manifeste par la foiblesse du malade dont le teint est plombé, l'haleine puante & fœtide, les crachats noirâtres, le pouls petit & affaissé par la plus petite saignée. Les soubresauts, le délire obscur, l'assoupissement, les diarrhées de mauvaise qualité, l'aridité & la couleur noire de la langue, sont le plus souvent les symptômes des Péripneumonies épidémiques. Il n'est pas rare de voir survenir des dépôts critiques, en différentes parties du corps, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Le sang qu'on tire alors, est fleuri, dissous; il ne s'y forme point de couenne. Il est sans sérosité : ce qui est d'un mauvais présage, comme l'ont très-bien remarqué Baglivi, Lancisi; & d'après eux, Huxham (*g*) & Roupe (*h*).

Les Soldats & les Marins sont les plus

(*g*) De Pleuritid.
(*h*) De morbis navigantium.

ſujets à ces Péripneumonies malignes par les fatigues, les intempéries de l'air, l'inclémence des ſaiſons & la mauvaiſe qualité des alimens.

Mais il faut avouer que les cauſes de ces maladies nous ſont preſque toujours inconnues. On ſçait ſeulement qu'elles ſont plus communes dans les années de diſette, après des ſaiſons trop pluvieuſes ou trop chaudes. Sydenham, d'après Vanhelmont ſans doute (*i*), penſoit que cette malignité dépendoit de certaines *particules acres*. Mais, d'où provenoient ces particules acres? c'eſt ce qu'il ne dit pas; il eût été auſſi embarraſſé de prouver leur exiſtence, que leur nature. De pareils ſyſtêmes ne contentent guères un Médecin qui veut étudier, obſerver & guérir les maladies.

Revenons aux cauſes de la Péripneumonie vraie. Les changemens de ſaiſon, le grand froid, ſur-tout, lui donnent le plus ſouvent naiſſance. La ſuppreſſion de la tranſpiration, qui en eſt la ſuite, donnent lieu à la pléthore; le ſang n'étant point dépouillé de ſes parties hétérogènes, devient viſqueux, ou quel-

(*i*) De Tuſſi & Peripneumon. epidem. 1675.

quefois trop fluide, suivant la nature des principes surabondans. Malheur à l'organe qui, dans ces cas, est le plus foible, & dont les fonctions sont les plus compliquées. Le poumon est de ce nombre; c'est aussi sur lui que les variations de l'air se font le plus sentir. Qui est-ce qui n'a pas remarqué les dangers d'un passage subit du chaud au froid; & des boissons à la glace, après s'être échauffé par un travail forcé ou par la course? nous n'insisterons pas davantage sur cette cause de la Péripneumonie vraie; il en a déja été fait mention à l'article de la Pleurésie.

La trop grande chaleur, raréfiant nos humeurs, & accélerant leur mouvement, peut être mise aussi au rang des causes de la maladie dont nous parlons. Les différentes exhalaisons & les brouillards portant dans le poumon des parties acres & caustiques, pourront produire le même effet. Les Chymistes qui, dans leurs travaux sont souvent exposés aux impressions dangereuses qui s'élevent de divers mêlanges, les Chymistes, dis-je, n'ont que trop souvent à gémir sur les suites de ces exhalaisons. On doit en dire autant de

tous les Ouvriers exposés aux émanations métalliques.

Les courses forcées, soit à pied, soit à cheval, en hyver sur-tout, accélerant la circulation & donnant trop d'action au poumon, ont fait périr un grand nombre de personnes, de Péripneumonie.

Les violentes passions de l'ame, l'abstinence forcée, & toutes les tristes suites de la misère, l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, la pléthore, la suppression des hémorroïdes qui avoient coutume de fluer, ou d'un écoulement habituel quel qu'il soit, sont autant de causes de la Péripneumonie.

La répercussion de quelque maladie cutanée, l'application imprudente des résolutifs, dans des cas de rhumatisme ou de goutte, peuvent aussi occasionner des métastases dangereuses sur le poumon.

Qu'on se rappelle enfin toutes les causes de la Pleurésie que nous croyons avoir suffisamment détaillées, & qu'on les applique au cas présent. Ces deux maladies qui sont de la même nature, partent souvent des mêmes causes, & ne diffèrent peut-être que par leur siège.

La Péripneumonie eſt une maladie très-dangereuſe. On doit en rapprocher tous les ſymptômes, pour reconnoître ſon degré d'intenſité, aſſurer ſon diagnoſtic, porter un jugement ſain, & marcher d'un pas aſſûré, & de concert avec la nature.

Hippocrate (*k*) penſoit que lorſque la langue étoit blanche & ſèche, c'étoit un ſigne, que les deux lobes du poumon étoient enflammés, & que lorſque la langue n'étoit blanche que du côté droit, par exemple, le ſeul poumon droit étoit affecté.

C'eſt un bon ſigne, quand, dans les commencemens de la Péripneumonie, les crachats ſont de couleur jaunâtre, un peu teints de ſang; l'obſervation vérifie tous les jours ce fait. A meſure que la maladie parcourt ſes tems, l'expectoration doit devenir plus libre & plus abondante; les crachats doivent être plus épais, blanchâtres, reſſemblant à du bon pus. C'eſt une comparaiſon d'Hippocrate: & c'eſt ce qui annonce, pour parler le langage des anciens, que la coction ſe fait.

(*k*) Coac. Prænot.

Il n'en eſt pas de même, lorſque les malades ne crachent point ou qu'ils rendent abondament un ſang pûr, écumeux & fleuri : cela annonce que l'engorgement du poumon eſt extrême, & la rupture de quelque vaiſſeau conſidérable.

Les crachats de ſang noir & coagulé, dénotent un épanchement dans le poumon. Si ce ſang n'eſt promptement évacué par l'expectoration, il s'y corrompra, deviendra ſanieux, corroſif, & altèrera la ſubſtance de ce viſcère. En général, ces ſortes de crachats ſont de mauvais augure. Baglivi a remarqué qu'ils annonçoient la gangrène. Le même Auteur a auſſi obſervé que lorſque les Péripneumoniques & les Pleurétiques ne pouvoient ſe tenir couchés, c'étoit un ſigne mortel (*l*).

Huxham, Obſervateur exact, aſſûre (*m*) que les crachats clairs, & ceux qui ſont ſimplement jaunes, ſont auſſi dangereux. *Ils ſont accompagnés*, dit cet Auteur, *de beaucoup de difficulté d'expectorer, d'une toux sèche, violente ; ils*

(*l*) Prax. Med. lib. 1, cap. 9, de Pleuritid.
(*m*) De la Pleuvro-PériPneumonie.

sont suivis d'hémophthisie, sur-tout si la langue est sèche, rouge, luisante & couverte de vessies livides.

Baglivi (*n*) nous apprend que, si la fièvre, la toux & les autres symptômes redoublent au cinquième jour, les malades périssent immanquablement.

Les déjections par les selles & le flux d'urine, soulagent: mais il ne faut pas que les premières soient trop abondantes & trop prématurées. Galien (*o*) dit qu'une diarrhée modérée qui survient dans les commencemens, peut être avantageuse; mais qu'elle est bien plus salutaire, lorsqu'elle ne paroît qu'après la coction.

On doit en général peu compter sur les diarrhées & le flux d'urine, ainsi que sur les sueurs qui arrivent dans les premiers jours des maladies aiguës. Ces évacuations ne sont souvent que symptômatiques & nuisibles: elles s'opposent aux efforts de la nature, en l'accablant (*p*).

Hippocrate nous avertit que les urines épaisses & cuites dans les commen-

(*n*) Prax. Med. lib. 1, cap. 13.
(*o*) In Comment.
(*p*) Passim in operib.

cemens, & qui deviennent ensuite limpides & crues, sont des signes de mort.

Les remèdes les mieux administrés, sont très-souvent insuffisans, & n'empêchent pas que la Péripneumonie ne se termine par suppuration. La toux sèche, l'insomnie, un délire léger, la difficulté de respirer, le manque d'appetit, la maigreur, la foiblesse, l'œdématie des extrêmités, les urines claires, limpides, les frissons irréguliers, la fièvre lente avec des redoublemens vers le soir, les sueurs nocturnes & partielles, la rougeur des jouës, l'excavation des yeux, la soif assez pressante, la chaleur & l'aridité de la peau & de la langue, une douleur fixe dans la poitrine; enfin, le manque de crachats, sont les signes qui annoncent la suppuration du poumon.

On lit dans Galien (*q*), que dans les malades qui ne crachent point avant le quatorzième jour, le poumon tombe en suppuration. Hippocrate paroît étendre ce terme plus loin (*r*): il dit qu'on doit demander aux malades, si

(*q*) Comment. in Aphor. sect. 5.
(*r*) De Morb. lib. 2; cap. 16.

les crachats sont douceâtres ; que si cela est, c'est une marque de suppuration. La Péripneumonie est sujette à récidive. Les poumons de ceux qui en ont eu plusieurs, deviennent rougeâtres, & prennent la consistance du foye, comme l'a observé Lælius *à fonte*; Valsalva & Morgagni ont vérifié cette observation (*s*).

Assigner pour cause de la Péripneumonie vraie, l'inflammation du poumon, c'est assez dire que la saignée est le premier & le principal remède auquel on doit recourir : mais combien un Médecin ne doit-il pas être sur ses gardes, pour ne pas donner dans un excès qui n'est malheureusement que trop commun : nous en avons fait sentir tout le danger, en traitant de la Pleurésie.

En général, on doit moins saigner les vieillards, les enfans & les femmes, que les adultes ; & parmi ces derniers, ceux qui sont d'un tempérament sec, supportent beaucoup mieux cette évacuation.

Le temps de placer les saignées, est le même que dans la Pleurésie. C'est

(*s*) De sedib. & caus. morb.

dans les trois ou quatre premiers jours ; on doit rarement passer le cinquième : c'est une loi que l'expérience nous impose. Nous ne dirons cependant pas qu'il ne puisse y avoir eu des occasions où la saignée a été suivie d'un heureux succès au septième, & même au huitième jour de la maladie : on en voit quelques exemples dans les fastes de la Médecine d'Hippocrate. Mais ces cas sont trop rares pour faire loi ; on ne peut que les citer en passant.

On débute, dans le traitement de la Péripneumonie, par une ou deux fortes saignées, dans l'espace de dix à douze heures ; on est quelquefois obligé de les rapprocher davantage. Arétée, & après lui, Huxham (*t*) ont conseillé de saigner des deux bras en même-tems, dans ces cas extrêmes où le malade est menacé de suffocation. La petitesse, qu'on observe alors dans le pouls, ne doit point en imposer aux jeunes Praticiens ; elle ne vient que de l'engorgement porté à un haut point ; on sent assez combien il est important de faire une large ouverture à la veine, sans qu'il soit

(*t*) De la Pleuvroéperipneum.

néceſſaire de répéter ce que nous avons dit à ce ſujet, à l'article de la Pleuréſie.

Après la première ſaignée, ſi la reſpiration n'eſt pas plus libre, ſi le pouls eſt toujours plein & élevé, ſi l'expectoration ne ſe fait pas, & que les crachats ſoient mêlés d'un ſang pûr, écumeux, on fait une troiſième & une quatrième ſaignée, dans le même intervalle de tems, enſorte que le malade ſoit ſaigné quatre fois dans les vingt-quatre heures (*u*). L'inſpection de la qualité du ſang eſt ici d'une grande conſéquence, pour guider le Médecin. L'expèrience a ſuffiſamment démontré que lorſque le ſang eſt couenneux, on doit en tirer davantage; que c'eſt un ſigne d'épaiſſiſſement & d'inflammation. On doit au contraire tirer du ſang *en petite quantité*, lorſque cette couenne eſt légére, peu épaiſſe, & qu'elle a peu de conſiſtence: cet état annonce la

(*u*) Nous ne prétendons point dire ici qu'on doive abſolument borner le nombre des Saignées à quatre; on ne peut donner ſur ce point, que des regles générales, le plus ſouvent cependant ce nombre ſuffire.

diſſolution du ſang, & que la maladie eſt d'un mauvais caractère.

Lorſqu'après les premières ſaignées, la reſpiration eſt moins laborieuſe; que le pouls commence à ſe développer, à être plus mol, & que les crachats paroiſſent, il eſt tems de s'arrêter: l'expectoration étant la principale voie par laquelle la maladie doit ſe terminer, il faut tourner ſes vues de ce côté-là. Les boiſſons d'abord adouciſſantes, délayantes & légéres données tiédes, le petit lait, une ſimple tiſanne de chiendent ou d'eau d'orge: voilà ce qu'on peut donner de mieux.

On paſſe enſuite à des boiſſons un peu déterſives, ſavonneuſes, légerement diurétiques, l'hydromel, l'oxicrat auquel on ajoute un peu de miel; l'infuſion des plantes nitreuſes, d'hyſſope ou de lierre terreſtre.

On doit donner peu à boire à chaque fois, pour ne point ſurcharger l'eſtomac; on y revient plus ſouvent; c'eſt une attention qu'on néglige trop. Les juleps rafraîchiſſans, acidules, tempérans, peuvent auſſi trouver leur place.

Ce n'eſt qu'après que la grande inflammation eſt appaiſée, qu'on doit

faire usage des looch. Nous n'employons ordinairement que l'oximel scillitique, le kermès, le sirop de vinaigre, le sirop d'érésimum. Nous bannissons les huileux le blanc de Baleine, &c. *tanquàm cane pejùs & angue* : nous n'en avons jamais vu de bons effets. Les lavemens font aussi des merveilles dans ces cas. On les donne dès le commencement de la maladie. Nous renvoyons nos Lecteurs à ce que nous avons dit à l'article de la Pleurésie.

Les Émétiques ne trouvent aucune place dans cette espèce de Péripneumonie purement inflammatoire. Il n'est qu'un cas où ils peuvent être employés; si vers le neuvième ou le dixième jour, même plus tard, les crachats se suppriment par une cause quelconque, plusieurs Praticiens en ont alors reconnu de bons effets, ainsi que des vésicatoires.

Les purgatifs ne doivent être donnés que sur la fin de la maladie, & lorsque l'expectoration commence à se tarir. Il en a couté la vie à beaucoup de malades, pour avoir été purgés plutôt.

Les Auteurs ont apperçu une espèce de Péripneumonie qu'ils ont nommée Erésipelateuse, & qu'Huxham a ap-

pellée Catharrale (x). Nous avons eu occasion de l'obſerver pluſieurs fois. Les crachats ſéreux, clairs, acres, la rougeur paſſagère des jouës, la toux fréquente, la langue ſèche la feront aiſément diſtinguer.

Dans celle-ci, les ſaignées ſont néceſſaires, pour prévenir l'engorgement & la rupture de quelques vaiſſeaux des poumons: une ou deux ſuffiſent ordinairement; les boiſſons adouciſſantes, mucilagineuſes, pectorales, doivent être préférées.

Après les ſaignées, les émétiques peuvent être donnés, ſi la toux le permet, ſi le pouls s'amollit; mais les véſicatoires ſont plus ſûrs. On paſſe enſuite aux légers diaphorétiques, tels que le poligala de Virginie, une légère teinture de ſerpentaire de Virginie; l'infuſion de coquelicot, le lait coupé avec les deux tiers d'une infuſion de ſcorſonère, oude capillaire, & bien d'autres qu'on peut leur ſubſtituer. On ſe trouve bien de donner ſur le ſoir dix à douze grains de thériaque, pour calmer

(x) De la Pleuvro-Péripneum.

la toux, ou un léger calmant avec le ſirop de diacode de karabé.

Les Péripneumonies malignes en impoſent ſouvent par la violence de leurs ſymptômes. Il ſeroit bien dangereux de multiplier les ſaignées; la plus légère ſuffit quelquefois, pour affaiſſer le malade, le pouls devient extraordinairement petit, tandis que les ſymptômes de la maladie augmentent. On peut y ſuppléer par des ventouſes ſcarifiées.

Les émétiques doivent être donnés du premier abord; l'hypecacuanha eſt auſſi efficace que dans la diſſenterie; on peut y ſubſtituer l'oximel ſcillitique & le tartre ſtibié, auſquels on revient pluſieurs fois, ſi le cas le requiert.

Les purgatifs ont eu de bons effets; mais en général, on doit peu les employer, quoique l'état des premières voies & les diarrhées paroiſſent l'exiger: nous en avons dit la raiſon en traitant de la Pleuréſie.

Les boiſſons qui conviennent ici, ſont les acidules, les légers diaphorétiques, l'oxicrat, l'hydromel, un tiers de vin ſur deux tiers d'eau: dans cette mixture, on écraſe une orange.

Si le pouls eſt foible & petit, que l'expectoration

l'expectoration ne ſoit point louable & abondante, les véſicatoires aux épaules, aux cuiſſes ou aux jambes ſont de vrais ſpécifiques, même dans les premiers tems. L'oximel ſcillitique, les ſirops de vinaigre, de tabac adoucis avec celui d'althéa, les ſirops aigrelets, le kermès, une légère infuſion de canelle ſont les ſeules choſes qu'on doit donner.

Si la maladie a un caractère de putridité très-marqué, on emploie avec ſuccès le quinquina, la ſerpentaire de Virginie, le camphre; le vin eſt peut-être ce qu'on peut donner de mieux.

Les dépôts critiques qui arrivent aſſez ſouvent dans les Péripneumonies malignes, ſont des efforts de la nature qu'on doit favoriſer, pourvû toutefois qu'ils ne ſe forment pas dans un organe eſſentiel à la vie. Dans tout autre cas, on doit ſeconder la nature, ouvrir ces dépôts de bonne heure par l'application de la pierre à cautère, ſans attendre la parfaite maturité.

Les lavemens ne doivent point être oubliés, mais il ne faut pas en abuſer; ils pourroient cauſer une diarrhée qui, en ſupprimant les crachats, deviendroit très-funeſte; c'eſt pour cette même raiſon,

qu'on ne doit purger les malades, que lorsqu'on ne craint plus d'arrêter cette excrétion.

Lorsque, par une cause quelconque, le malade a une rechûte, ce qui n'est pas rare dans la Péripneumonie, quoique la difficulté de respirer, & les autres accidens paroissent, on ne doit pas pour cela prescrire toujours la saignée : il est peu de cas au contraire où elle puisse convenir. Si le malade a été épuisé par la maladie précédente, les émétiques, les expectorans, & surtout les vésicatoires sont les remèdes que tout bon Praticien préférera.

Nous avons dit que le rhumatisme, la goutte & les maladies cutanées causoient la Péripneumonie; dans ces circonstances, on doit toujours chercher à rappeller l'humeur morbifique à son ancien siège.

Les vésicatoires, les synapismes, les cataplâmes, les frictions sèches rempliront cette indication. Les émétiques ne doivent pas être ménagés alors : ils évacuent, & poussent du centre à la circonférence. Les diaphorétiques, les sudorifiques & les diurétiques doivent être donnés dès les commencemens.

Mais si, malgré ces remèdes, il n'é-

toit pas possible de détourner cette humeur; qu'elle se fût fixée sur le poumon, & qu'elle y excitât des accidens graves, nous n'hésiterons pas de faire plusieurs applications de *moxa* entre les deux épaules. Les Partisans de la Médecine lubréfiante & adoucissante, crieront sans doute après nous; mais nous osons rire de leurs clameurs: l'expérience est favorable à cette méthode; c'est à son tribunal que nous les citons (*a*).

On doit consulter l'article de la Pleurésie, pour ce qui concerne le régime; il doit être le même dans ces deux maladies. Nous rappellerons seulement en passant, combien il est dangereux de tenir les malades à la diette dans les Péripneumonies malignes; on doit au contraire leur donner des analeptiques, des crêmes avec un peu de canelle, ou mieux encore, du vin.

DE LA FAUSSE PERIPNEUMONIE.

LA fausse Péripneumonie dépend d'une humeur pituiteuse & ténace qui s'est fixée sur le poumon.

(*a*) Je tiens cette méthode de M. Chevillon, Médecin & Chirurgien Major à la Guiane. Il m'a assu-

L'oppression est très-grande, la respiration se fait avec bruit, comme si les malades avoient le râlement. La toux est fréquente, les crachats visqueux, les frissons & les envies de vomir se succédent; le pouls est mol, lent & petit, en sorte que les malades paroissent sans fièvre: ce qui a quelquefois donné lieu à des méprises funestes.

C'est au commencement & sur la fin de l'Hyver, après les saisons pluvieuses, les brouillards, & dans les tems de dégel, que la fausse Péripneumonie est la plus commune.

Les vieillards, les tempéramens mols & phlegmatiques, ceux qui habitent des païs humides & marécageux, comme la Hollande, &c. sont le plus exposés aux Péripneumonies.

Cette maladie n'est pas moins fâcheuse que la vraie: elle exige de prompts remèdes. Il est question de diviser l'humeur qui embarrasse le poumon, & de l'évacuer. C'est ici où les émétiques ont le plus grand succès. Mais, comme nous l'avons déja dit, puisqu'elle se

---

ré avoit guéri par ce moyen deux malades qui paroissoient désespérés.

trouve toujours plus ou moins compliquée de la vraie Péripneumonie, il est à propos de faire une ou deux saignées. Nous sommes bien persuadés cependant, qu'il est nombre de cas où les saignées sont tout au moins inutiles; c'est à la sagacité du Médecin à les discerner.

Après la saignée, on passe promptement aux émétiques qu'on réitére plusieurs fois, selon le besoin.

Les bouillons doivent être très-légers, incisifs, un peu diaphorétiques & diurétiques.

L'oximel scillitique, le kermès, les vésicatoires, seront employés, selon la qualité & la quantité des crachats; s'ils sont trop visqueux & peu abondans, on ne peut rien employer de mieux. Les adoucissans & les huileux sont alors très-pernicieux.

Nous avons vu des Péripneumonies fausses survenir après des diarrhées supprimées; les torchartico-émétiques donnés plusieurs fois en lavement, ont toujours conduit ces maladies à une heureuse terminaison.

Les nouvelles accouchées, par une suppression des lochies, sont quelque-

fois prifes d'une Péripneumonie laiteufe, très fâcheufe. Le traitement rafraîchiffant que l'on n'emploie alors que trop fouvent, eft auffi funefte que les faignées.

On joint au traitement que nous avons prefcrit ci deffus, les fomentations émollientes fur le ventre, les lavemens de même nature; mais rien n'eft plus efficace dans ce cas, que deux larges véficatoires fur les cuiffes, ou à la poitrine; nous en avons vu des effets fi prompts & fi décififs, que nous ne faurions affez les recommander.

En lifant Sydenham & Wanfwieten fur les maladies de Poitrine, nous n'avons pas été peu furpris de n'y pas trouver un feul mot fur les émétiques. Nous ofons nous récrier à ce fujet. L'autorité de ces hommes célèbres pourroit féduire les jeunes Praticiens. On doit les raffurer fur les *crifpations*, les *irritations* & les prétendues *ruptures des vaiffeaux*. Les bons effets que les émétiques opérent, juftifient notre conduite. Nous ne prétendons cependant pas qu'ils doivent être employés dans tous les cas indiftinctement; mais nous ne craignons point d'affurer, après les meil-

leurs Praticiens de nos jours, qu'il en eſt peu où ils ne puiſſent être convenables : nous avons preſque dit, néceſſaires.

Le peu d'uſage que nous faiſons des purgatifs, trouvera ſans doute auſſi des Cenſeurs. Nous les renvoyons à l'expérience. Qu'ils ſuivent les Hôpitaux où l'on en fait un ſi grand uſage ; ils y ſeront ſûrement témoins des accidens fâcheux que les purgatifs entraînent à leur ſuite. Les plus communs de ces accidens, ſont la ſuppreſſion des crachats & les diarrhées qui dérangent la nature & auſquels on ne remédie que difficilement. Ce n'eſt que ſur la fin de la maladie, qu'on doit uſer des purgatifs, comme nous l'avons déja dit : rarement peuvent-ils être utiles dans un autre tems.

DE LA PARAPHRÊNÉSIE.

LES anciens ne connoiſſoient point cette maladie, ſous le nom qu'elle porte aujourd'hui. Ils ne la diſtinguoient pas de la Phrénéſie. En liſant la deſcription qu'Hippocrate nous a laiſſée de celle-ci, on voit clairement qu'il a vou-

lu parler de l'inflammation du diaphragme (*a*). Paul d'Egine (*b*) & Alexandre de Tralles (*c*) admettoient deux espèces de Phrénésie : la *vraie* ou essentielle qui a son siège dans le cerveau, & la *fausse* ou symptômatique, causée par l'affection du diaphragme : cette dernière ne diffère pas de notre Paraphrénésie.

Les symptômes qui l'accompagnent, sont une fièvre des plus fortes, un pouls dur & concentré, une douleur insupportable qui s'étend depuis les fausses côtes jusqu'aux dernières vertèbres du dos. Les malades se plaignent d'une espèce de ceinture qui leur resserre le bas de la poitrine. Leur respiration est courte, convulsive, sanglotante. Ils éprouvent beaucoup de mal-aise & d'anxiété. Ils sont tourmentés par une toux sèche, par des hoquets & le délire. A chaque inspiration, la douleur augmente considérablement; les efforts que font les malades, pour tousser ou pour vomir, pour aller à la selle, ou rendre leurs

(*a*) Lib. 3, cap. 9.
(*b*) Lib 3, cap. 6.
(*c*) Lib. 1, cap. 8.

urines, leur font jetter les hauts cris. Quelquefois la sensibilité est si exquise, qu'ils ne peuvent supporter le contact des couvertures. Les hypocondres sont applatis, & semblent rentrer en dedans, sur-tout celui qui répond au côté malade. Celse avoit remarqué ce fait : *si septum transversum percussum est, præcordia sursùm trahuntur* (*d*).

On apperçoit sur le visage de ces malheureux attaqués de Paraphrénésie, un air de contentement qui pourroit en imposer d'abord. Ils rient, & c'est ce qu'on appelle *ris sardonique.* Il diffère du ris ordinaire, en ce qu'il ne dépend pas de la volonté. On croit qu'il est produit par la convulsion du nerf diaphragmatique. Il n'est pas rare de rencontrer ce signe dans la Paraphrénésie. Hippocrate ne l'a point omis (*e*).

Les Traités de Chirurgie nous apprennent que ceux qui ont le diaphragme blessé d'un coup d'épée, ou par un autre instrument, éprouvent assez

(*d*) Lib. 5, cap. 26.
(*e*) Epidem. lib. 5, text. 50.

ſouvent le ris ſardonique (*f*). On lit dans Pline (*g*) que les Gladiateurs à qui ce muſcle étoit offenſé, mouroient en riant. D'après ces faits, on ſeroit tenté de croire que le ris ſardonique eſt le caractère eſſentiel & inſéparable de la Paraphénéſie : quelques Médecins l'ont penſé; mais nous ne ſaurions admettre leur ſentiment, parce que ce ris n'eſt pas conſtant, & que d'ailleurs il eſt connu que certains poiſons très-cauſtiques ont la vertu, peu de temps après avoir été avalés, de mettre les muſcles de la face en convulſion, & d'imiter ainſi le ris ſardonique : telle eſt la plante que les Botaniſtes connoiſſent ſous le nom de *ranunculus paluſtris apii folio* (*h*).

La Paraphrénéſie, telle que nous venons d'en préſenter le tableau, eſt aſſez rare, malgré l'aſſertion de Boërrhave (*i*); & quoique Huxham (*k*) & de Haën (*l*) aient eu occaſion de l'ob-

(*f*) Wanſviet. Heiſter de Vuln. Thoracis, &c.
(*g*) Hiſt. Nat. lib. 2, cap. 37.
(*h*) Vepſer de Cicut. aquat. Geoffroi, Mat. Med.
(*i*) Aphor. de Cognoſ. & Cur. Morb. §. 908.
(*k*) De aëre, lib. 2.
(*l*) Rat. med., tom. 1, cap. 7.

ſerver. Il eſt bien plus ordinaire de la voir ſuccéder ou ſe compliquer avec la Pleuréſie ou la fluxion de Poitrine. On trouve dans le Journal de Médecine (*m*), la rélation d'une fièvre maligne putride qui regna à l'Iſle en Flandre, laquelle s'annonçoit par les ſymptômes de la Plevro-Péripneumonie & de la Paraphrénéſie. M. de Sauvages a vu à diverſes repriſes des Paraphrénéſies dans leſquelles le point de côté étoit le premier ſymptôme qui ſe montroit; ceux que les Auteurs aſſignent, ne paroiſſoient qu'aux approches de la mort (*n*). Ce Profeſſeur ne fait aucune mention du ris ſardonique, ce qui prouve pour nous.

Il ne faut pas chercher ailleurs le ſiège de la Paraphrénéſie, que dans cette partie de la plèvre qui recouvre le diaphragme; ou bien dans la ſubſtance même de ce muſcle. Le raiſonnement l'avoit fait conjecturer: & des diſſections multipliées, l'ont mis en évidence.

Il eſt connu que le diaphragme a

(*m*) Mois de Mai 1758.
(*n*) Noſolog. method. tom. 1. in-4°.

une influence marquée sur les autres organes du corps : placé entre deux cavités principales, il participe de leur mouvement, comme il leur communique le sien. Doit-on être surpris, après cela, que son département soit si étendu. Hippocrate en avoit quelque idée. La division des maladies en supérieures & en inférieures, suivant qu'elles sont au-dessus ou au-dessous du diaphragme, sembleroit l'indiquer. Platon avoit placé le domicile de l'ame dans le diaphragme. Cela ne suffiroit-il pas, pour porter à croire que la lésion de ce muscle peut seule entraîner les accidens graves que nous avons dit accompagner la Paraphrénésie ?

Malgré ces considérations, quelques Auteurs, embarrassés sans doute, pour expliquer le délire, ont cru qu'il falloit supposer un engorgement inflammatoire, ou bien une métastase au cerveau. Cette supposition est gratuite, & nullement conforme aux ouvertures de Cadavres. On lit dans le *sepulchretum* de Bonet (*a*), une observation où le cerveau ni ses membranes n'étoient point viciés.

(*a*) Sect. 7, obs. 15

Le siège qui vient d'être assigné à la Paraphrénésie, n'est pas si constant, qu'il ne puisse bien varier. C'est ainsi que Blasius l'a observé (*b*) à la partie convexe du foye qui étoit enflammée. Le diaphragme ne souffroit dans ce cas, que sympatiquement.

Boërrhave & M. Wanswieten disent que la respiration s'opère dans la Paraphrénésie, par la seule élévation des côtes: que le diaphragme n'y concourt point: ce qu'on connoît par l'immobilité du bas ventre. Ce signe, s'il étoit invariable, seroit le moins équivoque; mais heureusement, on ne le rencontre, que dans le dernier période du mal: & l'on peut dire qu'il annonce toujours une mort prochaine. En effet, suivant le calcul de M. de Sauvages (*c*), il est évident que l'élévation des côtes ne donne presque aucune amplitude au thorax, & qu'elle lui est fournie par l'abaissement du diaphragme. Si donc ce muscle demeure immobile, les poumons ne s'épanouissant pas, la

(*b*) Obs. Med. 2.
(*c*) Loc. cit. Theor. class. 5.

circulation s'interrompt, & les malades meurent très-vîte.

Hippocrate (*d*) & Galien (*e*) croyoient qu'il y avoit un délire continu dans la Paraphrénésie. Ce dernier a même avancé que le diaphragme étoit le seul organe capable de le produire.

L'observation de Fernel détruit bien victorieusement cette opinion. Cet Auteur a vu des inflammations au diaphragme, sans que le délire fût survenu (*f*). Willis a observé la même chose (*g*). Comme dans l'observation de Fernel & de Willis, il n'y avoit que la partie charnuë du diaphragme qui fût enflammée, on objectera peut-être que cela n'est pas surprenant, & qu'on auroit vu le sentiment des anciens se vérifier, si l'inflammation eût attaqué le centre tendineux. Ce raisonnement est bien imaginé; mais malheureusement il n'est pas vrai. Morgagni (*h*) a vu une inflammation très-caractérisée de ce même centre tendineux, qui ne fut suivie

---

(*d*) De morb. lib. 3, cap. 9.
(*e*) De locis affect. lib. 5, cap. 4.
(*f*) Patholog. lib. 5, cap. 11.
(*g*) Sepulchret. sect. 7.
(*h*) Loco totiès citat. de Paraphrenes.

que d'un délire obſcur, à peine ſenſible, lequel ne ſe manifeſta même que quelques inſtans avant la mort du malade.

L'inflammation du diaphragme ne marche guères ſans celle du péricarde. L'adhérence de celui-ci au premier, en eſt vraiſemblablement la cauſe. Comme il eſt eſſentiel de la connoître, pour établir un prognoſtic juſte : nous allons rapporter les ſignes que les Auteurs propoſent.

Les uns (*i*) prétendent qu'il n'y a point de douleur ; d'autres ſoutiennent au contraire, qu'à la vérité cette douleur n'eſt point forte, mais qu'elle exiſte & eſt ſituée à la partie inférieure du ſternum. Les malades ſe plaignent d'une grande chaleur, d'une anxiété extrême ; les ſyncopes ne ſont pas rares : les palpitations encore moins. Il leur ſemble, diſent-ils, éprouver des tremblottemens du cœur. Le pouls eſt dur, inégal, intermittent.

Nous avons décrit la Paraphrénéſie ;

(*i*) Zacutus. Luſit. Praxi admir. obſ. 138. Verna Freind. Hiſt. Med. Le Cat. Mercure de Novembre 1753. Wanſwieten, tom. 3, pag. 79.

en suivant le sentiment le plus général ; mais nous ne devons pas passer sous silence qu'il a plu à quelques Auteurs, de s'en former une idée particulière. Suivant eux, la Paraphrénésie n'est point une maladie si grave. Ils n'ont entendu par ce mot, qu'un simple délire secondaire ou symptômatique. De ce nombre, est Sennert (*k*). Morgagni semble adhérer à cette opinion. Au reste, cette question a été traitée avec beaucoup d'étendue & d'érudition dans le Commerce littéraire de Nuremberg (*l*). Notre dessein n'est pas d'entrer dans le détail des raisonnemens apportés pour & contre : c'est une affaire de pure curiosité : ceux qui désireront en prendre une plus ample connoissance, peuvent consulter l'ouvrage que nous venons d'indiquer.

Dans la maladie dont il s'agit, le prognostic doit être plus fâcheux, que dans la Pleurésie ; sur-tout, si l'inflammation du péricarde s'y joint. Comme elle parcourt rapidement ses tems, la suppuration se forme avec la même

(*k*) Medec. pract. lib.
(*l*) An. 1736 & 1737.

promptitude,

promptitude, & l'on voit aſſez ordinairement ſurvenir un empième ou une hydropiſie purulente, ſuivant que le pus s'eſt fait jour dans l'une ou l'autre cavité. L'ulcère qui reſte, eſt très-difficile à cicatriſer, à cauſe du mouvement continuel du diaphragme. D'après cet expoſé, on doit voir combien il ſeroit dangereux ici de ſe repoſer ſur les reſſources de la nature. Il faut promptement avoir recours à l'Art. Les ſecours qu'il offre, ſont les mêmes que ceux de la Pleuréſie. Les ſaignées doivent être plus abondantes & plus rapprochées. Peut-être-même ſeroit-ce ici le cas de ſaigner juſqu'à la défaillance. Le tranſport de la matière morbifique ſur le poumon n'eſt point une révolution qu'on doive redouter: la Péripneumonie étant moins dangereuſe que la Paraphrénéſie, il eſt clair que cette métaſtaſe ne pourroit qu'être avantageuſe au malade.

On a ouvert avec un ſuccès marqué dans la Pleuréſie, une veine ſur le côté affecté. Ne pourroit-on pas préſumer avec quelque fondement, que cette méthode ſeroit très-utile dans ce cas? Les ſaignées locales diſſipent les inflamma-

ions, avec une promptitude surprenante; aussi étoient-elles très-usitées parmi les anciens. Pourquoi les a-t'on abandonnées? Ce n'est sûrement pas par défaut de succès, puisqu'on a vu, de nos jours, l'ouverture de la veine honteuse, réussir dans la chaude-pisse, au delà de toute espérance, entre les mains de ceux qui ont osé la tenter.

Les sangsues appliquées au scrobicule du cœur, ou autour des attaches du diaphragme, paroissent devoir faire du bien. Les ventouses peuvent leur être substituées avec avantage. J'ai oui dire qu'un pain tout chaud coupé par le milieu, & imbibé d'eau-de-vie, avoit beaucoup soulagé. Ce fait que je ne garantis pourtant pas, n'a rien qui répugne: les remèdes *des bonnes femmes*, tel que paroît celui-là, ne sont pas toujours à rejetter.

Après les évacuations sanguines, les lavemens sont les remèdes sur lesquels on doit le plus compter dans la Paraphrénésie : on sait qu'ils parviennent jusqu'à la grande courbure du colon qui est voisine du diaphragme. On peut donc les regarder en quelque sorte comme des topiques ; mais ils produisent un

autre effet & plus connu & plus nécessaire. Nous avons dit que les douleurs des Paraphrénétiques redoubloient dans les efforts qu'ils font en allant à la selle; les lavemens, en délayant les matières excrémenteuses, facilitent la liberté du ventre, & préviennent par conséquent ces efforts.

Les fomentations, les linimens & les emplâtres sont ici d'un usage très-limité: leur action ne peut guères parvenir à l'organe affecté.

On doit bien se garder de provoquer le vomissement dans la maladie dont nous parlons: la mort du malade pourroit être l'effet d'une pareille imprudence: ainsi, les émétiques doivent être absolument proscrits.

La boisson sera donnée, *parcâ manu*. Il faut éviter de distendre l'estomac. Le diaphragme ne manqueroit pas de se ressentir de cette distention. D'ailleurs, nous avons dit, en parlant de la Pleurésie, que la trop grande quantité de tisanne causoit quelquefois des vomissemens, & très-fréquemment des nausées. Il y a encore une autre raison, pour se conduire de la sorte; c'est que, donnée à grandes verrées, elle

paſſe plus vîte & en plus grande quantité par les urines : & il eſt de la dernière importance, dans cette maladie, d'éviter qu'elles s'amaſſent : les malades éprouvant des douleurs auſſi vives pour uriner, que lorſqu'ils ſe préſentent à la garderobe.

Ce qui vient d'être dit, ne doit s'entendre que de la Paraphrénéſie vraie, ou purement inflammatoire, lorſqu'elle ſe trouve compliquée avec quelque maladie dont elle eſt le ſymptôme : il ne faut avoir égard qu'à la maladie principale.

C'eſt ainſi que dans la fièvre putride maligne paraphrénétique qui regna à l'Iſle, & dont nous avons déja parlé, M. Boucher, après les ſaignées néceſſaires, ſe ſervit avec ſuccès, d'un apozème fait avec la caſſe, la manne & le nitre aiguiſé de quelques grains de tartre ſtibié. Les évacuations que ce purgatif doux produiſoit, ſoulageoient beaucoup les malades.

Ce Médecin leur donnoit enſuite une potion abſorbante avec la confection hyacinte, & les gouttes minérales anodynes d'Hoffman.

Le traitement étoit terminé par une

infuſion aqueuſe de Kinkina ; de Serpentaire de Virginie, de Rue, de Scordium, & par un looch où il faiſoit entrer du kermès minéral & de l'oximel ſcillitique. M. de Sauvages entremêloit les ſaignées avec les purgatifs : comme cette maladie étoit d'un très-mauvais caractère, il lui périt beaucoup de monde.

DE LA DOULEUR DE POITRINE.

ON ne doit point être ſurpris que nous ayons fait un article ſéparé de la douleur de Poitrine. Les meilleurs Auteurs l'ont diſtinguée de la Pleuréſie : & elle en diffère réellement, parce que dans celle-ci il n'y a point de fièvre, & rarement de toux : ſymptômes qui ſont eſſentiels à la Pleuréſie.

Il eſt très-peu de maladies qui reconnoiſſent autant de cauſes, que celle dont nous parlons. Il ſeroit eſſentiel pour le traitement, d'avoir des ſignes qui fuſſent particuliers à chacune de ces cauſes ; mais l'Art n'eſt point encore aſſez avancé. Heureuſement celles qui nous ſont inconnues, ſont les plus rares : &

l'ouverture des Cadavres, a démontré que le plus souvent elles étoient au-dessus des efforts de la Médecine.

La ressemblance de la douleur de Poitrine avec la Pleurésie, aura, sans doute, fait penser que les causes qui les produisent, étoient les mêmes dans leur essence, & ne varioient que par leur degré d'intensité. Cela est vrai; il est de fait qu'il faut très-peu de chose pour faire dégénérer la simple douleur de Poitrine en Pleurésie.

La pléthore y donne lieu assez souvent. On peut la soupçonner, en faisant attention au genre de vie du malade que l'on traite; s'il est sédentaire,& toujours collé dans un fauteuil; s'il a bon appetit, & ne se sent point incommodé des alimens qu'il prend; si à cela se joint la suppression d'une évacuation sanguine, il ne reste aucun doute. Un seul excès dans le boire & le manger suffit pour causer la douleur de Poitrine. J'ai connu un jeune homme robuste & laborieux qui, s'étant trouvé à un repas de cérémonie, où il se remplit vraisemblablement plus qu'à son ordinaire, fut pris le lendemain d'un point de côté qui allarma sa famille. Comme il

n'y avoit point de fièvre, ni de toux, je crus pouvoir la rassurer. En effet, une saignée copieuse le guérit complettement.

La matière du rhumatisme, lorsqu'elle vient se fixer sur la Poitrine, y produit la maladie que nous traitons (*a*). L'Histoire de ce qui a précédé, éclaire bientôt le Médecin sur la nature du mal : & la couenne qui se forme sur le sang, acheve de le confirmer. D'ailleurs, il ne seroit pas bien dangereux de confondre cette espèce avec la précédente : la méthode curative est la même. La saignée même répétée est ici convenable.

Ce n'est pas que nous soyons Partisans de la Méthode de M. *Uffroi* Médecin, qui, dans le rhumatisme, faisoit saigner quinze ou dix-huit fois dans un jour. Les boissons sont beaucoup de bien dans les douleurs de Poitrine; il importe peu quelles plantes on fasse infuser dedans, pourvu qu'elles soient chaudes. L'on sçait qu'elles n'agissent que par leur chaleur. Les embrocations

(*a*) Baillou. Epidem. lib. 1.

avec l'huile, les cataplâmes émolliens sont très-bons. Les frictions sèches doivent tenir un rang distingué. Elles désobstruent & resolvent efficacement l'embarras. Mais tous ces remèdes ont un effet trop lent dans quelques cas: je veux dire, lorsque la douleur est vive, & la respiration gênée jusqu'à un certain point. Une jeune fille ayant fait une demi-lieue dans un jour d'Automne, assez froid, fut attaquée en arrivant, d'une douleur de côté très-aiguë. Sa respiration étoit très-fréquente. Elle étoit accroupie & ne pouvoit prendre aucune autre situation. Son pouls petit & concentré n'avoit point augmenté en fréquence. Je lui fis appliquer sur le champ un large vésicatoire qui, dans trois heures, dissipa le point de côté. Les cantharides sont un remède salutaire en pareil cas. On les applique journellement à l'Hôpital de la Charité de Paris: & toujours avec un succès merveilleux.

L'usage des fruits & des légumes qui, dans la digestion, fournissent une grande quantité d'air, donnent une douleur de côté que les Auteurs ont appellée *venteuse*

teuse (b). Cette espèce n'est pas en général mauvaise. Elle prend subitement & avec vigueur; mais heureusement, elle s'en retourne avec la même promptitude, qu'elle est venue. M. de Sauvages la nomme crampe du thorax (c). Cette comparaison est d'autant plus juste, que les anciens regardoient les vents comme la cause de la crampe. Le vulgaire a coutume d'atttribuer cette douleur à un air ramassé entre les muscles de la Poitrine. Cela peut être, mais rien jusqu'à présent ne nous a démontré l'existence de cette cause. Indépendemment du régime, ceux qui ont le plus de disposition à cette maladie, sont les mélancholiques, les hypocondriaques, les Gens de lettres, les Ecrivains, &c.

Baillou a remarqué que ceux qui font un grand usage d'eau froide, sont aussi très-exposés aux douleurs de Poitrine; il ne faut cependant pas croire que l'eau, en passant dans l'œsophage, congéle le sang des artères intercostales : ce seroit avoir une très-fausse idée de la manière dont ce fluide agit. Son ac-

(b) Bianchi, Hist. Hepat. Baillou, Epidem.
(c)

tion se borne à produire dans les intestins, des spasmes dont l'effet est d'isoler une certaine quantité d'air qui, venant à se dilater, amêne la maladie dont il s'agit.

Tout ce qui relâche est approprié dans cette occasion. Les linges appliqués chaudement sur le bas ventre, les bains tiédes, ou mieux encore ceux de vapeur.

Les lavemens sont ce qu'on peut donner de mieux. L'opium ne doit pas être oublié. S'il est un cas où il convienne, c'est principalement dans celui-ci; mais il faut le donner à plus forte doze, qu'on ne fait ordinairement. Nous ne craindrions pas d'en faire prendre deux & même trois grains d'emblée. Il réunit le double avantage de combattre en même-tems & la cause & l'effet; en ôtant la sensibilité aux fibres nerveuses, il fait cesser la douleur; en emportant la crispation ou le spasme, il enleve la cause. Personne, je pense, ne lui contestera cette double faculté: l'expérience de tous les siècles, l'a trop bien établie.

Le séjour de la bile dans l'estomac peut être rangé avec raison parmi les causes de cette maladie; on ne ressent

pas ſeulement la douleur dans la région épigaſtrique : elle attaque indiſtinctement toutes les parties du thorax ; elle ceſſe par intervalles, mais c'eſt pour revenir bientôt après. Hippocrate a très-bien décrit cette eſpèce (*d*). Les malades ont perdu l'appetit ; la bouche eſt mauvaiſe ; ils éprouvent un mal-aiſe à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac. Quelques-uns ont l'hypocondre droit enflé ; & ſans douleur manifeſte.

Il faut bien ſe garder d'ouvrir la veine. On a remarqué que la ſaignée nuiſoit alors conſtamment. Un purgatif aſſez fort ſuffit pour l'ordinaire & opère la guériſon ; mais il faut avoir attention de le faire précéder & ſuivre d'une boiſſon acidulée, comme la limonade, l'eau de tamarin, &c.

La préſence des vers dans les enfans ſe couvre ſouvent des apparences du point de côté ; il eſt vrai qu'il n'eſt pas rare de les trouver attaqués de toux & de fièvre ; mais celle-ci n'eſt point inflammatoire, & n'exige pas la ſaignée. L'âge du ſujet, la démangeaiſon des narines, le goût aigre de la

(*d*) Coaſt. prænot. ſect. 3, verſ. 79.

bouche, les rougeurs passagères qui montent au visage, les convulsions qui sont familières aux enfans, la couleur grise des excrémens qu'ils rendent : voilà quels sont les signes qui annoncent les vers. Les cathartiques légers, les amers, le semen-contra, la coralline, le mercure doux, l'huile d'amandes douces, &c. sont les seuls médicamens auxquels il faille avoir recours en pareil cas.

On a vu des véroles invétérées se fixer sur le côté, & y causer des douleurs cruelles qui ne cédoient qu'aux frictions ou aux autres préparations mercurielles. On sent bien qu'avant de donner ce remède, il faut être assuré qu'on ne s'est pas trompé sur le principe du mal : la connoissance de la conduite que le malade a tenue par le passé, est très-utile, mais ne suffit pas. S'il y a d'autres signes évidens du vice vénérien, ou que l'on ait l'aveu du malade, il ne faut pas balancer à administer le mercure.

On a dit que ce qui caractérisoit les douleurs vénériennes, étoit leur augmentation, pendant la nuit. Cela est faux. Outre que cette particularité est commune aux douleurs scorbutiques, il

y en a qui ont cédé à des remèdes inutiles contre la vérole. Riviére (*e*) parle d'une douleur vague du thorax, laquelle, après le premier ſommeil, redoubloit avec tant de furie, que le malade ne pouvant trouver aucune ſituation commode dans le lit, étoit obligé de ſe lever. Ce Praticien conjectura qu'elle étoit produite par la ſaburre, & la guérit dans quinze jours par l'uſage des purgatifs & de la décoction de ſquine.

Les mercuriaux ne ſuffiſent pas toujours, pour emporter la douleur, quand elle dépendroit d'un vice vénérien. Il faut pour cela qu'il n'y ait aucun vice local. Si une côte eſt caſſée, par exemple, il faut promptement recourir aux ſecours que fournit la Chirurgie : il eſt dangereux de temporiſer. La carie fait des progrès rapides dans ces os qui ſont preſque tous ſpongieux ; on lui a vu ronger les côtes & leurs muſcles, les vertèbres & la plèvre (*f*).

Ceux qui ſont des efforts violens auſquels ils ne ſont pas accoutmés, comme les Lutteurs & les Portefaix qui

(*e*) Obſ. 8, cent. 2.
(*f*) Veziani de Paraplevrit. cap. 3.

commencent leur carrière, ſont ſujets le lendemain à une douleur de Poitrine qui ne vient que de la diſtraction des muſcles. Cette douleur augmente beaucoup par la preſſion extérieure. Les Auteurs propoſent ici les remèdes généraux. Le mieux, à notre avis, eſt de n'en faire aucun: le repos ſeul guérira la maladie.

Les ſcorbutiques ſont expoſés à un point de côté, ſans fièvre, accompagné d'une expectoration viſqueuſe (*g*). Le point n'eſt pas fixe; il change de place, & augmente par la toux; à méſure que le ſcorbut fait des progrès, ce point croît en intenſité, & ſe porte plus particulièrement vers le ſternum. La reſpiration eſt embarraſſée, & la vie en danger. Bartholin (*h*) a obſervé que les véſicatoires ne conviennent pas dans cette eſpèce. Il conſeille les ſudorifiques, avec le vinaigre thériacal, la thériaque, l'eſprit de mindererus; mais ſurtout, le vinaigre ſcillitique à la doſe de deux drachmes répétées trois fois par jour: tous les ſoirs, il faiſoit prendre un bol

(*g*) L'Ind. du Scorbut.
(*h*) De Medecin. Danorum.

fait avec six grains de camphre, & autant de nitre.

Les anévrismes de l'aorte, de l'artère pulmonaire, ou des oreillettes, produisent souvent des douleurs de Poitrine qu'il est important de ne pas confondre. Voici les signes qui peuvent faire soupçonner cette cause : un coup, une chûte, un effort qui auront précédé; une difficulté de respirer au moindre mouvement, un battement insolite dans le thorax, des palpitations fréquentes, &c.

La palliation du mal est tout ce qu'on peut se proposer alors : il n'y a point de cure radicale à attendre. Il faut ordonner au malade un grand repos de corps & d'esprit, ne lui permettre que peu d'alimens, lui interdire l'usage du vin & des liqueurs. On trouve dans les Auteurs, & sur-tout dans Bonet, beaucoup d'autres causes de la douleur de Poitrine, que nous nous abstenons de rapporter, parce qu'on ne les a reconues qu'à l'ouverture du Cadavre.

DE L'HYDROPISIE DE POITRINE.

On entend par Hydropisie de Poitrine, un amas d'eau dans un côté, ou dans l'autre séparement ; ou dans tous les deux ensemble: Galien qui n'avoit vu cette maladie, qu'une seule fois, la regardoit comme très-rare: elle est cependant plus commune qu'on ne le croit communément.

L'Hydropisie de Poitrine vient rarement, sans avoir été précédée par quelque maladie chronique ou aiguë. Son diagnostic est très-incertain ; ses symptômes sont communs, à quelques nuances près, à l'Hydropisie du péricarde, de la plèvre, du médiastin & à l'œdéme du poumon.

La toux sèche, la difficulté de respirer qui augmente (*i*), la suppression des

(*i*) Rivier. Praxi Med. lib. 7, cap. 5, & Charles de Pois, de morb. aserof. colluv. art. de Hyd. pect. donnent pour signe pathognomonique : que la difficulté de respirer augmente dans la nuit ; que les malades s'éveillent en sursaut, au moment qu'ils veulent se livrer au someil, & que ce n'est qu'au retour du jour, qu'ils peuvent reposer : nous avons eu occasion de vérifier ce fait, sur un jeune homme qui avoit tous les symptômes de l'Hydropisie de Poitrine.

urines, la ſoif, la fièvre lente, l'œdématie des extrémités inférieures ; la gêne de la reſpiration, lorſque cette œdématie diſparoît ; ſon rétabliſſement ; lorſque les extrémités s'engorgent de nouveau ; la foibleſſe de la voix, la gêne, la petiteſſe & la fréquence du pouls, les palpitations, un ſentiment de péſanteur au bas de la Poitrine : voilà les ſignes ſur leſquels on peut conjecturer qu'il y a du fluide épanché dans la Poitrine.

Willis (*k*), Fontanus (*l*), Buchenevus (*m*) & Morgagni (*n*) ont remarqué qu'il y avoit quelquefois œdématie & tumeur du côté affecté. Riviere (*o*) ajoute que dans l'Hydropiſie de Poitrine, le ſcrotum s'enfle & ſe remplit avant l'abdomen & les jambes. Hoffman en rapporte une obſervation (*p*). L'engourdiſſement & l'œdématie de l'épaule & du bras, du côté affecté, eſt

---

(k) Pharmac. ration. cap. 17, pag. 2.
(*l*) Obſerv. Anatom. Medic. 30 & 38.
(*m*) Act. n. c. tom. 6, obſerv. 30.
(*n*) De ſedibus & cauſis morb. lib 2, de morb. Thorac.
(*o*) Hiſt. morb. Uratiſlac. 1699, 1700. de Hydrop. pect. cap. 1. ſect. 8.
(*p*) De Hydrop. obſerv. 7.

un ſymptôme aſſez commun. Il a été obſervé très-ſouvent par Morgagni (*q*) & Charles de Poix (*r*).

La toux eſt plus ou moins vive, ſelon la qualité & la quantité du liquide épanché. Morgagni fait cependant mention (*s*) d'Hydropiques qui n'avoient pas eu la moindre toux.

Les malades ſe tiennent ordinairement ſur leur ſéant, la tête panchée en avant; leur viſage eſt pâle, quelquefois bouffi; ils cherchent l'air frais, & ſe plaignent d'avoir les mains & les pieds brûlans. Quelques Médecins ont prétendu pouvoir reconnoître la fluctuation, en faiſant beaucoup agiter le malade; ils ont même voulu faire croire qu'ils entendoient le gargouillement des eaux, mais il n'eſt rien de plus incertain que ces aſſertions. Si les accidens que nous venons de détailler, n'ont point été précédés par une maladie inflammatoire, & que le malade n'éprouve point de friſſons irréguliers, il eſt à préſumer que l'épanchement eſt de ſéroſité.

(*q*) De ſed. & cauſ. morb. lib. 2. de morb pect.

(*r*) De Morb. à colluv-ſeroſ. cap. de Hydrop. Thorac.

(*s*) Loc. cit.

Ce n'eſt pas néanmoins que les inflammations de Poitrine ne ſoient quelquefois ſuivies d'Hydropiſie : on en trouve pluſieurs obſervations dans les Auteurs.

Si l'épanchement n'eſt que d'un côté de la Poitrine, c'eſt ſur le même côté que les malades ſe couchent, dit-on, communément. Mais ce ſigne n'eſt pas toujours pathogmonique ; Morgagni rapporte pluſieurs exemples contraires à cette prétendue regle (*t*).

Lorſque les Hydropiques de Poitrine ſe couchent ſur le côté malade, les humeurs par leur propre poids ſe portent à l'extérieur, & forment une tumeur conſidérable, en avant, vers les mammelles ; & en arrière, vers l'épine. Mais cette tumeur ne paſſe ni le ſternum, ni l'épine, qu'à la longue. Cette remarque eſt de l'Obſervateur auſſi judicieux qu'exact que nous avons déja cité pluſieurs fois (M. de Bordeu).

Les Hydropiques ſe plaignent le plus ſouvent d'une douleur à la partie moyenne de l'épine.

Le Méchaniſme de l'Hydropiſie n'eſt pas encore bien connu. Les uns préten-

(*t*) De ſed. & cauſ. morb. lib. 2, de morb. pect.

dent qu'elle vient de la rupture des vaiſſeaux lymphatiques; d'autres, par la tranſudation. Louver, dans ſon Traité du cœur, rapporte qu'il a diſſéqué pluſieurs Brebis mortes d'Hydropiſie de poitrine & de bas ventre, qui avoient des veines lymphatiques aſſez pleines & aſſez groſſes, pour qu'il pût les ſuivre. Ceci ne favoriſe pas le ſentiment de ceux qui croient à la rupture des vaiſſeaux lymphatiques.

Les cauſes générales de l'Hydropiſie de poitrine, ſont 1°. les mêmes que celles des autres Hydropiſies. Le tempérament mol, humide, les ſaiſons pluvieuſes, les froids vifs, les fièvres intermittentes, les hémorragies, les diſſenteries, l'épuiſement, la vie ſédentaire (*u*), les mauvaiſes nourritures, les boiſſons trop abondantes, l'yvrognerie.

2°. La ſuppreſſion des fleurs blanches, des ſueurs habituelles, les maladies cutanées (*x*). Morgagni rapporte une obſervation d'une fille qui mourut d'hy-

---

(*u*) Bonnet rapporte une obſervation d'nne Hydropiſie de Poitrine occaſionnée par le défaut d'exereice. Sepulchret. Anatom. lib. 2, ſect. 1, obſ. 76,

(*x*) Eod. loco cit. pag. 34.

dropisie de poitrine, pour avoir fait rentrer une galle.

3°. Tout ce qui peut rallentir le cours du sang. Louver (*y*) l'a démontré par ses expériences sur des animaux ausquels il faisoit lier des vaisseaux sanguins.

4°. Le scorbut cause aussi l'hydropisie par la désunion des principes du sang.

5°. Ceux dont les urines coulent peu, les vieillards, les hommes de haute stature, toutes choses égales d'ailleurs, sont, selon Frideric Hoffman, plus sujets à l'hydropisie (*a*).

Les causes particulières de l'Hydropisie, sont les maladies inflammatoires de la poitrine, les obstructions du poumon, les vices de conformation.

Hippocrate (*b*) a rangé parmi les causes les plus communes de l'Hydropisie de poitrine, les boissons froides prises quand on a bien chaud. Morgagni en rapporte plusieurs exemples (*c*).

(*y*) De Corde. cap. 2, pag. 123.
(*a*) Med. rat. system. tom. 4, part. 4, cap. 14, pag. 141.
(*b*) De morb. Vulgar.
(*c*) De sedib. & caus. morb. lib. 2, de morbis pect.

On trouve dans les Ephémérides d'Allemagne (*d*), une observation d'une Hydropisie de Poitrine causée par des polypes dans les ventricules du cœur.

Lamotte (*e*) fait mention d'une jeune fille morte d'hydropisie de poitrine. Les poumons étoient sains : mais on trouva deux tumeurs grosses comme des œufs de Pigeon, qui comprimoient la veine cave descendante.

Ruisch (*f*) parle d'une hydropisie de poitrine avec astme, difficulté de respirer, & défaillance, suivie d'un amaigrissement insensible, & d'une cessation totale du pouls deux jours avant la mort du malade. Cette maladie avoit été occasionnée par l'ossification des valvules semi-lunaires du cœur, lesquelles formoient un obstacle au passage du sang.

On a trouvé (*g*) dans un homme mort d'hydropisie de poitrine & du péricarde, le cœur flasque & très-gros.

(*d*) Décemb. 2. an. 6, obs. 232.

(*e*) Traité Complet. de Chirurg. tom. 2, pag. 186.

(*f*) Observ. 67.

(*g*) Miscellan. Acad. Nat. C. Decemb. 3, an. 9, & 10, obs. 89.

Les valvules des deux artères étoient offifiées; il y avoit un polype confidérable dans le ventricule gauche.

Hoffman rapporte (*h*) une obfervation d'hydropifie de poitrine caufée par le froid & l'abus des liqueurs fortes. Lifter a parlé d'une autre dans laquelle il y eut deux rechûtes, & qui reconnoiffoit les mêmes caufes (*i*).

Les tumeurs du méfentère ont auffi quelquefois caufé l'hydropifie de poitrine (*k*).

La rupture du canal thorachique a donné lieu à une hydropifie chileufe qui, toute dangereufe qu'elle paroît, n'eft cependant pas toujours mortelle. Willis (*l*) nous en a laiffé une obfervation que fa fingularité nous a engagé à rapporter.

Un jeune homme, livré à des exercices violens, s'apperçut que fa poitrine fe rempliffoit, en forte que le poumon gauche lui fembloit plus gros & gêné; que fon cœur paroiffoit avoir changé de place & battre plus violemment.

(*h*) Tom. 3, de Hydrop. obf. 7.
(*i*) Exercit. med. de Hydrop.
(*k*) Bord. Recherch. fur le Tiffu muqueux.
(*l*) Tom. 2, cap. 17, de Hydrop. pect. pag. 113.

Quelque tems après, il crut entendre un bruit qui imitoit assez celui d'un liquide qui découle, il le fit remarquer aux assistans qui furent étonnés comme lui d'un phénomène pareil. L'inquiétude qu'en eut le malade, ne fut pas de longue durée; comme il se portoit bien d'ailleurs, & qu'il avoit bon appetit, il n'y fit pas beaucoup d'attention.

La maladie fit cependant des progrès, de sorte qu'au moindre mouvement, le jeune homme sentoit la fluctuation. Willis & Louver conseillèrent la paracenthèse de la poitrine, par le moyen d'un cautère placé entre la sixième & la septième côte. Le surlendemain après la chûte de l'escharre, il sortit par l'ouverture, cinq à six onces de matière blanche chileuse assez épaisse; il en découla autant deux jours après. Cette humeur devint séreuse dans la suite. Le malade porta long-tems cette incommodité fistuleuse. Il se portoit bien, avoit bon visage, montoit à cheval, & ne faisoit usage d'autre remède, que d'une décoction vulnéraire.

Dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1700, M. Vernage parle d'une jeune fille, qui, à la suite d'un violent

lent effort, pour soulever un gros fardeau, étoit devenue hydropique : on lui fit plusieurs fois la ponction ; il en sortit une matière chileuse qui ressembloit par sa couleur, par le goût & la consistance qu'elle avoit, à du lait un peu salé. On voit un autre cas semblable, dans les mêmes Mémoires, année 1710. M. Mouro rapporte un exemple de cette nature (*m*). Celui qui en est le sujet, mourut. On lui avoit tiré une grande quantité de matière chileuse. A l'ouverture de son cadavre, on trouva le canal thorachique ouvert vers la troisième & la quatrième vertèbre du dos.

Les remèdes qu'on emploie pour la cure de l'hydropisie de poitrine, sont les mêmes que pour les autres. Il faut procurer les évacuations des eaux épanchées, & empêcher qu'il ne s'en amasse de nouvelles.

Les diurétiques & les apéritifs sont ceux qui réussissent le mieux (*n*); les

(*m*) Essais sur l'Hydrop. pag. 36.

(*n*) Musgrave a fait voir par ses expériences, qu'il y a un rapport singulier entre la Poitrine & les Reins. Il a injecté de l'eau tiéde dans la Poitrine de plusieurs Animaux ; ils éprouvoient tous les accidens de l'Hydropisie qui se dissipoient ensuite par un flux

nitreux, les préparations de scille, le savon, la terre foliée de tartre, le benjoin, le camphre, le sel ammoniac, l'arum, l'iris, les cendres de gênet, l'infusion de genièvre, d'écorce de sureau dans du vin blanc; les sucs des plantes, telles que le cerfeuil, l'ozeille, &c., l'esprit de nître, le mars, les eaux minérales ferrugineuses, & quantité d'autres qu'il est inutile de citer, & qui tous sont également bons.

On doit varier l'usage de ces remèdes. Les uns réussissent dans des cas; tandis que dans d'autres, ils n'ont pas le moindre effet. C'est au Médecin, imbu de la matière médicale, à les employer à propos. On peut les ordonner d'une infinité de manières, mais on remarque que les formules les plus simples, sont celles qui ont le plus d'efficacité.

Lorsque dans l'hydropisie il y a un relâchement marqué, & qu'elle est la suite de la cachexie & de l'épaississement: on met en usage les corroborans, les stomachiques mariés aux remèdes ci-

---

d'urine. Transact. Philosoph. abridq., tom. 5, pag. 78.

dessus ; la rhubarbe, le quinquina, la gentiane, le cachou, l'écorce d'orange, le vin amer, &c.

Les émétiques (*o*) sont d'un grand usage dans la maladie dont nous traitons; ils réussissent toujours bien ; ils augmentent l'oscillation des vaisseaux, & le mouvement des fluides qui en sont plus attenués, & deviennent par-là plus capables d'être absorbés.

Les purgatifs sont aussi nécessaires : mais leur effet n'est pas aussi marqué, que celui des émétiques. Leur usage demande aussi à être varié. On sent bien que plus il y aura de relâchement, plus les purgatifs doivent être forts ; qu'au contraire, s'il y a de la roideur dans les fibres, on doit en choisir de plus doux, & les employer de tems à autre, comme les émétiques.

Les minoratifs nuiroient plutôt dans ce cas, qu'ils ne feroient utiles, comme l'a fort bien remarqué Sydenham (*p*);

(*o*) On trouve un exemple d'une Hydropique guérie par l'usage continué des émétiques, dans les Mem. de l'Académie des Sciences, ann. 1703, par M. Duverney.

(*p*) Sydenh. Op. cap. de Hyd.

cathartica quæ ſegniùs operantur, magis officiunt quàm proſunt.

Les ſudorifiques ont auſſi des ſuccès; mais on ne doit pas trop y compter. On ne doit les continuer, que lorſque la nature paroît ſe prêter à leur action.

Celſe (*q*) conſeille de mettre les malades dans du ſable chaud.

(*r*) Riviere a guéri un malade qui avoit en même tems une hydropiſie de poitrine & du bas ventre, en lui procurant des ſueurs abondantes, par le moyen d'une étuve préparée avec l'eſprit de vin, qu'il continua pendant vingt jours de ſuite. Il lui faiſoit prendre en même-tems une décoction de guayac & de ſalſepareille; il le purgeoit auſſi tous les quatre jours avec les hydragogues.

Il y a en Italie, près de Rome, une Grotte, appellée *la Grotte des Serpens*, d'où il s'exhale des vapeurs très-chaudes

(*q*) *Evocandus eſt ſudor, non per exercitium tantùm, ſed etiàm in arenâ calidâ, vel laconico vel clibano, ſimilibusque aliis. Maximè enim ſunt utiles, naturales vel ſiccæ ſudationes.* Celſ. lib. cap. 21, de Hydrop.

(*r*) Rivier. Obſ. cent. 4, obſ. 71.

qui ont guéri plusieurs Hydropiques qui s'y étoient exposés (*s*).

Les frictions séches, soit avec des brosses ou des étoffes rudes, & l'exercice, sont des moyens qu'il ne faut pas négliger, & qui contribueront beaucoup à l'action des remèdes.

M. Mouro (*t*) rapporte plusieurs observations d'hydropisies guéries par le vin d'antimoine qui procuroit des sueurs abondantes.

Les vésicatoires appliqués aux épaules & aux cuisses, sont très-recommandables dans l'hydropisie de poitrine. Ils n'ont point le même inconvenient, que dans l'ascite, qui est d'attirer très-souvent la gangrène.

Les sétons entre les côtes, nous paroissent devoir être suivis de bons effets: (*u*) l'application d'un cautère au bras ou à la jambe réussit aussi très-bien.

Quand on a envain employé les remèdes que nous avons prescrits (ce qui

(*s*) Miscell. nat curios. Décembr. 3, an. 4.

(*t*) Essai sur l'Hydrop.

(*u*) L'écorce de garou peut être substituée au cautère avec avantage. Il est des Chirurgiens qui la proscrivent, parce que, disent-ils, son application est trop douloureuse: c'est précisement par cette raison-là, que nous croyons devoir l'adopter.

n'arrive malheureusement que trop souvent), on a recours à la paracenthèse.

Nous ignorons pourquoi cette opération a trouvé des adversaires (x). Le peu de succès qu'elle a eu quelquefois, ne doit point lui être attribuée : & si elle ne réussit pas, c'est qu'on l'a fait trop tard. Ne pourroit-on pas en dire autant de plusieurs opérations de Chirurgie dont les succès ne sont pas constans, parce qu'on n'y a recours, que lorsque c'en est fait du malade ; & comme l'on dit, *ad extrema.*

Hippocrate & Galien parlent de cette opération. Ils avoient coutume, ainsi que beaucoup d'autres anciens Médecins, de ne tirer qu'une partie des eaux. Ils y revenoient le lendemain, quelquefois plus tard. Cette méthode n'a plus guères de Partisans parmi nous : on fait y suppléer par des compressions.

Nous pensons cependant que si l'hydropisie avoit gagné les deux côtés de la poitrine, il faudroit mettre un intervalle entre les deux paracenthèses : sans

(x) Lamotte est un de ceux qui s'élevent le plus contre la paracenthèse de la poitrine. Trait. Compl. de Chirurg. tom. 2.

quoi, le poumon qui se trouvoit comprimé par les eaux, étant livré tout-à-coup à lui-même, & ayant été macéré, ne pourroit résister au sang qui y aborderoit : d'où il résulteroit des accidens fâcheux, peut-être même une mort très-prompte.

M. Morand (*y*) a donné une très-belle observation qui fait voir que, par cette opération, on peut conserver la vie à nombre de sujets, lorsqu'elle sera faite à tems. Ce Praticien conseille avec raison d'entretenir l'ouverture pendant un certain tems. Hippocrate (*z*) a remarqué que c'étoit un bon signe, si au cinquième jour, il s'établit à la place, une légère suppuration.

M. Duverney (*&*) rapporte un exemple de cette nature, non moins frappant. La femme qui fait le sujet de l'observation, avoit en même-tems une *ascite.* C'est par cette dernière que l'on commença : & quelques jours après, on évacua l'eau de la Poitrine. La malade fut parfaitement guérie.

(*y*) Mém. du l'Acad. de Chirurgie, tom. 2, *in*-4°.
(*z*) De Morb. lib. II, cap. 24, Chart. tom. 7, pag. 576.
(*&*) Acad. Scienc. an. 1703.

Bianchi a aussi pratiqué la même opération sur un jeune homme (*a*).

M. de Senac plus connu encore par ses Ouvrages, que par le Poste éminent qu'il occupe, a fait pratiquer la paracenthèse à la Poitrine, sur plusieurs malades, avec le succès le plus complet, (*b*).

Les sentimens sont également partagés sur la manière de faire cette opération. Les uns préférent le trois-cart; d'autres, le bistouri. Celui-ci nous paroît préférable, parce qu'il peut se faire que le poumon soit adhérent à la plèvre en quelque point: sur-tout, si l'hydropisie a été précédée d'une maladie inflammatoire de la Poitrine. Dans ce cas, on ne manqueroit pas, en se servant du trois-cart, de pénétrer dans la substance du poumon: & cet accident entraîneroit problablement la perte du malade.

On évitera de faire l'opération sur l'endroit où le malade ressentira de la douleur, parce que cette douleur annonce que l'inflammation a causé l'adhérence du poumon avec la plèvre, en ce point.

(*a*) Histor. Hepat. tom. I.
(*b*) Trait. de la Struct. du cœur.

Quant au lieu où il faut pratiquer la paracenthèse, les sentimens ne sont pas réunis. En Angleterre, on l'a fait à la partie latérale & antérieure de la Poitrine (*c*). En France, nous la faisons le plus postérieurement qu'il est possible. Chacun des deux partis préconise sa méthode : nous devons cependant avouer que celle de Sharp a cet avantage, qu'on risque moins de trouver le poumon adhérent à la partie antérieure de la poitrine, qu'à la partie postérieure. C'est une observation que les ouvertures des Cadavres ont presque toujours confirmée. Au reste, comme notre objet n'est point ici d'entrer dans le détail des opérations Chirurgicales, nous laissons aux Praticiens instruits & prudens à prendre des deux partis, celui qu'ils jugeront le plus avantageux pour les malades confiés à leurs soins.

Après avoir évacué les eaux, on ne doit pas abandonner pour cela le malade, mais continuer l'usage des remèdes propres à l'hydropisie. Les stomachiques & les légers toniques, sont ceux sur lesquels on doit le plus insister, tels

(*c*) V. Sharp. Trait. des opérat. pag. 254.

que le mars, les eaux minérales ferrugineuses, les purgatifs amers. On entretiendra le cours des urines, & la liberté du ventre ; on établira un cautère, c'est un excellent prophylactique. Les frictions seront continuées, & l'exercice sera augmenté, afin de ramener les humeurs du centre à la circonférence. Le régime est aussi une partie très-essentielle du traitement. Il doit être approprié aux indications qu'on a à remplir. En général, les malades doivent boire peu. Le vin doit être donné en petite quantité d'abord ; on en augmentera la quantité, lorsqu'il s'agira de donner du ton aux solides après la paracenthèse. Avant ce tems, on conseille par préférence le vin blanc coupé avec une infusion de baïes de genièvre ou des eaux minérales.

Hippocrate ordonnoit aux malades de cette espèce, un régime desséchant assaisonné de choses un peu âcres, pour faire couler les urines. On trouve dans l'Essai sur l'Hydropisie de Mouro, plusieurs observations de personnes guéries par l'abstinence de tout liquide. Il y a bien peu de malades qui veuillent se soumettre à ce régime. Il ne promet pas

autant de succès, & n'est pas si indispensablement nécessaire dans l'hydropisie de poitrine, que dans l'ascite.

DE L'HYDROPISIE DE POITRINE ENKISTÉE.

NOUS comprendrons dans la classe des Hydropisies enkistées, les amas d'eau qui se font entre la plèvre & les côtes (*d*); dans le médiastin & dans le péricarde: Toutes ces maladies sont très-difficiles à distinguer les unes des autres. Elles accompagnent souvent l'hydropisie de poitrine, particulièrement celle du péricarde. Elles reconnoissent les mêmes causes; leurs symptômes, quand elles en ont, sont à peu de chose près les mêmes.

La Pleurésie est la maladie qui le plus souvent est suivie d'épanchement entre les côtes & la plèvre. Cet amas est quelquefois assez considérable, pour gêner l'action du poumon. M. de Haller rapporte un exemple (*e*) où, à l'ouvertu-

(*d*) Il est bien rare que cette collection d'eau, soit dans un vrai Kiste particulier. C'est donc assez improprement qu'on l'a appellée *Hydropisie enkistée.*

(*e*) Opuscula Patholog. obs. 12.

re du Cadavre, l'on trouva une quantité d'eau verdâtre épanchée entre les muscles & la plèvre, laquelle formoit un sac qui remplissoit une grande partie de la cavité de la poitrine.

Les liquides ont quelquefois assez d'acreté, pour corroder les parties dans lesquelles ils sont renfermés, & s'épancher dans la cavité de la poitrine, quelquefois même dans le bas ventre. Le diaphragme fut trouvé percé par une humeur acre, renfermée dans un kiste, entre la plèvre & les muscles (*f*).

Il faut se rappeller la plûpart des signes de l'hydropisie de poitrine, & les appliquer à l'hydropisie enkistée. Mais ici, le sentiment de douleur & de pésanteur qu'éprouve le malade, est plus fixe, & permanent; les tégumens sont œdématiés, & cette œdématie gagne quelquefois tout le côté affecté. Si on appuye sur ce même côté, le malade en souffre. En général les accidens sont moins pressans, à moins que la collection d'eau ne soit très-considérable; dans ce cas, il y a saillie très-apparente à l'extérieur.

(*f*) Act. Hafn. fol. 2, obs. 16.

On doit essayer les remèdes internes prescrits pour l'hydropisie de poitrine; les vésicatoires, & sur-tout les cautères à l'endroit de la douleur. Tous ces moyens ne réussissent cependant pas toujours, à beaucoup près; on est souvent obligé d'en venir à la paracenthèse, dont on entretient l'ouverture, pendant quelque tems. Nous préférons encore, dans ce cas, le bistouri à tout autre instrument; parce que, comme nous l'avons dit, le sentiment de douleur qu'éprouve le malade, peut être l'effet d'une adhérence du poumon à la plèvre.

Quelques Auteurs conseillent les injections un peu astringentes, pour faire contracter le kiste, ou afin d'y exciter une légère inflammation, pour en coller les parois. Nous adoptons cette méthode, lorsque nous avons des signes non équivoques, que les eaux ne sont point épanchées dans la cavité de la poitrine, mais qu'elles sont dans une poche particulière: hors ce cas, nous ne pensons pas qu'on doive la mettre en pratique.

❧

DE L'HYDROPISIE DU MEDIASTIN.

Tout le monde sçait que le Médiastin est formé de deux portions de la plèvre, qui s'étant réunies assez étroitement entre les deux lobes du poumon, s'écartent ensuite, & vont s'attacher au sternum & à l'épine, laissant postérieurement & antérieurement, un espace appellé *triangulaire*, dans lequel est une grande quantité de tissu cellulaire qui se détruit facilement par l'effort d'un liquide quelconque qui s'y épanche.

Nous n'avons pas pardevers nous, aucune hydropisie du médiastin. Les exemples en sont rares (*g*) : & ceux qui en ont parlé, ne nous en ont laissé aucun signe caractéristique.

Nous rapporterons simplement ce qu'en a dit M. Mouro (*h*) : » *l'eau* » *épanchée dans le tissu cellulaire du médiastin*, dit cet Auteur, cause un sentiment de mal-aise & de pésanteur » dans le milieu de la poitrine ; mais

(*g*) Mead. en rapporte un exemple. Monit. Med. cap. 8, Riviere. un autre, obs. cent. 1.

(*h*) Essais sur l'Hydrop.

» sans aucune sensation qu'on puisse ap-
» peller du nom de douleur. Ce poids,
» la plûpart du tems, change de place,
» suivant la situation du corps. On le
» sent près du diaphragme, quand on est
» debout; il est vers l'épine, quand on est
» couché sur le dos. Il presse le devant
» de la poitrine, lorsqu'on est couché
» sur le ventre; enfin, si l'on se couche
» sur le côté, il se fait sentir sur le cô-
» té sur lequel on est couché. La tra-
» chée-artère, l'œsophage & le péricar-
» de, continue cet Auteur, à cause de
» leur situation près du médiastin, doi-
» vent être gênés dans leurs fonctions ».

M. Mouro ne pense pas, à ce qu'il paroît, qu'il puisse se faire un épanchement dans l'un des espaces formés par le médiastin, sans que l'autre soit affecté: ce qui est cependant très-possible, attendu que l'on voit des dépôts purulens qui n'occupent que l'espace triangulaire antérieur. Nous ne concevons pas comment ici tous les signes que M. Mouro rapporte, pourroient avoir lieu: le signe caractéristique doit être une douleur fixe sous le sternum. Il a voulu sans doute parler de ces cas où la grande quantité d'eau épanchée, a

désuni les deux lames de la plèvre, & des deux espaces n'en a fait qu'un.

M. Mouro ne dit point si c'est sur les malades qu'il a observé les symptômes que nous venons d'exposer d'après lui ; il ne donne point l'histoire des ouvertures des Cadavres. Au reste, on peut dire que si ces symptômes ne sont pas vrais, ils sont au moins vraisemblables, dans le sens toutefois que nous l'avons expliqué.

On emploie ici les mêmes remèdes, que dans l'hydropisie de poitrine. S'ils ne sont pas efficaces, on s'assure si le liquide épanché est dans l'espace triangulaire antérieur. Dans ce cas, on a recours à la Chirurgie ; c'est alors qu'on ne doit point hésiter de trépaner le sternum.

Ce moyen est le seul qu'on puisse employer pour tirer les eaux. M. de Lamartinière (*i*) a donné un Mémoire précieux, & qui ne laisse rien à désirer sur cette matière. Il fait voir, non par des raisonnemens, spécieux enfans de l'enthousiasme, mais par des faits, que cette opération faite à tems, a très-

(*i*) Mém. de l'Acad. Roy. de Chir. tom. 4.

heureusement réussi, dans des abscès au médiastin; pourquoi n'en feroit-on pas usage, pour donner issue à des dépôts lymphatiques ?

DE L'HYDROPISIE DU PÉRICARDE.

CETTE maladie est plus commune que celle dont nous venons de parler; mais rien de plus rare, que de la voir seule. Elle a été connue de tous les tems. Freind (*k*) prétend qu'Avenzoar est le premier qui l'ait observée; mais Galien (*l*) qui vivoit long-tems avant Avenzoar, en a parlé. Il explique la maniere dont elle se forme. Elle vient, selon lui, des hydatides qui s'élevent à la surface du cœur. Fabricius Hildanus (*m*) étoit si persuadé que c'étoit là la seule cause de l'hydropisie du péricarde, qu'il a donné à cette maladie le nom d'*hydrocardia*: voulant faire entendre par là, qu'elle dépend plus du cœur que du péricarde.

Nous serions fort embarrassés de don-

(*k*) Hist. Med.
(*l*) De loco affect. lib. 5, cap. 2, n°. 33.
(*m*) Cent. 1, obs. 43.

ner des ſignes pathognomoniques & particuliers à l'hydropiſie du péricarde ; parce qu'elle ne marche preſque jamais ſeule. Valſalva eſt un de ceux qui l'ont obſervée, ſans qu'elle fût accompagnée d'aucune autre maladie : voici ce qu'il en dit : Le malade avoit, depuis quelques tems les pieds enflés ; il fut pris d'une fièvre aſſez légere ; ſa reſpiration cependant s'embarraſſa au point qu'il fut obligé de ſe tenir ſur ſon ſéant ; il touſſoit & rendoit des crachats pituiteux ; il étoit tourmenté d'une grande ſoif, & il mourut peu de tems après. On trouva le ſeul péricarde plein d'eau (*n*).

Graetzius (*o*) a donné ſur cette maladie une diſſertation dans laquelle il dit, qu'il n'eſt preſque pas poſſible de la diſtinguer de l'hydropiſie de poitrine. Il l'avoit cependant trouvée ſeule. Le péricarde contenoit une ſi grande quantité d'eau, qu'il rempliſſoit toute la cavité de la poitrine, *ut totum thoracis cavum repleret*. Telles ſont ſes expreſſions ; & pour tout ſigne particulier, il dit que

(*n*) Morgag. de ſedib. & cauſ. morb. ep. 16, art. 21.

(*o*) Diſſert. de Hydrop. Peric. Magdeburg.

le malade reſſentoit un poids au bas de la poitrine : tous les autres ſymptômes étoient communs à l'hydropiſie de cette cavité ; ſi bien que tous les Médecins y furent trompés. Il eſt vraiſemblable que le malade de Graetzius n'auroit pas reſſenti ce poids dont il ſe plaignoit, ſi la quantité d'eau n'eût pas été ſi conſidérable, attendu que ce ſigne ne ſe montre pas toujours.

A ces deux obſervations nous en joindrons une dont nous venons tout récemment d'être témoins à l'Hôpital de la Charité de Paris. Celui qui en fait le ſujet étoit un jeune homme, qui à la ſuite d'une fièvre intermittente, fut attaqué d'une Hydropiſie aſcite, peu conſidérable. Il *végétoit* depuis quelque tems dans cet Hôpital, ſans que la maladie parût faire aucun progrès. Les extrémités inférieures étoient œdématiées, & toujours très-froides ; le malade étoit pâle, ſans ſoif, ſes urines ne couloient point ; la reſpiration étoit un peu gênée, & il avoit une petite toux qui lui faiſoit rendre quelques crachats. Il en étoit à ce point, lorſque les vents qui étoient au Sud paſſerent bruſquement au Nord-eſt. Ce changement ne ſe fit point impuné-

ment pour notre malade : la difficulté de respirer devint alors très-grande, le ventre augmenta en grosseur, le corps devint bouffi : malgré tous ces accidens, il ne se passoit rien de particulier du côté de la Poitrine, à la difficulté de respirer près, que l'on pouvoit attribuer à l'ascite. Il n'y avoit ni sentiment de pésanteur, ni palpitation : le malade restoit continuellement sur le dos.

Le pouls avoit toujours été si petit, qu'à peine pouvions-nous le sentir ; mais il devint tout-à-coup imperceptible, lorsque l'atmosphere changea ; ce que nous croyons être la cause de sa mort qui arriva quelques jours après.

A l'ouverture du cadavre, on trouva de l'eau dans le ventre en assez grande quantité : la Poitrine en contenoit peu ; mais le péricarde en renfermoit au moins deux pintes de Paris.

Nous rapporterons encore les signes que le commun des Médecins dit annoncer l'Hydropisie du péricarde.

On ressent un poids, un resserrement particulier à la région du cœur : c'est même le symptôme le moins équivoque. La respiration est un peu gênée, le malade est, le plus souvent tourmenté d'une

toux sèche, acre, & des palpitations; le mouvement du cœur devient irrégulier, le pouls inégal: outre cela le malade éprouve des ſyncopes précédées d'un ſentiment de ſuffocation: tous ces ſymptômes augmentent à meſure que le malade ſe meut. Barriere (*p*) qui a ouvert le cadavre de cinq perſonnes mortes d'Hydropiſie du péricarde, avoit obſervé la plûpart des ſignes que nous venons de détailler, mais il ne parle pas de la palpitation.

Les ſymptômes que Albertini décrit (*q*) n'ont rien de particulier.

Dramerbroek (*r*) aſſure qu'il n'a point remarqué de palpitation dans un Anglois dont le péricarde contenoit deux livres d'eau.

Charles Lepoix (*ſ*) donne pour ſigne de l'Hydropiſie du péricarde, la petiteſſe du pouls, la fièvre lente, les palpitations avec un ſentiment de ſuffocation du cœur dans un liquide, (*cum ſenſu cordis ſuffocationis in multo humido*) & la difficulté de reſpirer qui augmente au moindre mouvement. Le même Auteur rapporte

(*p*) Obſ. Anat.
(*q*) Coram Acad. Bonon, volum. 1, pag. 386.
(*r*) Anat. lib. 2, cap. 5.
(*ſ*) De morb. à ſeroſ. colluv. p. 170 & 171, obſ. 54.

à ce sujet, qu'il fit l'ouverture du cadavre du nommé Jacques Loret dans le péricarde duquel il avoit trouvé plusieurs livres d'eau.

A tous ces symptômes, M. de Senac (*t*) en a joint un qui paroît être le plus fréquent. On sent, dit cet Auteur, dans le tems de la palpitation, un mouvement ondulatoire entre la troisième, quatrième & cinquième côte. Ne seroit-ce pas ce que Galien auroit voulu exprimer, lorsqu'il dit que le cœur paroît se mouvoir dans un liquide, (*cum in humore cor ipsum moveatur* (*u*).

On trouve dans le sepulchretum de Bonet, & dans les actes de l'Académie des curieux de la nature (*x*) des observations qui confirment la remarque de Galien & de M. de Senac.

Malgré tous ces faits, on voit combien il est difficile de reconnoître l'Hydropisie du péricarde. La plus grande partie des symptômes rapportés plus haut, sont communs à d'autres maladies; & ceux qui paroissent caractériser plus

(*t*) Trait. de la struct. du cœur, liv. 4, chap. 2.
(*u*) De loc. affect.
(*x*) Tom. 1, obs. 170.

particuliérement celle que nous traitons ne sont point constans.

L'Hydropisie du péricarde est la plus fâcheuse de toutes celles de la Poitrine : les remèdes internes n'y font rien, du moins nous n'avons jusqu'à présent aucune observation qui en constate la guérison.

On a bien senti que la ponction au péricarde, étoit le seul moyen curatif; mais peu de Chirurgiens ont eu le courage de la tenter. Quelqu'effrayante que soit cette opération, elle n'est cependant pas à rejetter.

Nous avons quelques observations d'ouvertures faites au péricarde, sans que les malades en soient morts. On en trouve dans le Commerce littéraire de Nuremberg (*y*).

Galien en rapporte une : (*z*) le malade étoit jeune, il fut très-bien guéri.

Harvey nous en a conservé une autre. C'étoit un jeune seigneur, qui après une chute, eut un dépôt près du sternum : la plaie resta fistuleuse, le cœur resta à découvert; Harvey le toucha & il en

(*y*) Ann. 1734, hebd. 35, sect. 4.

(*z*) Administrat. Anat. lib. 7, cap. 13, Chater. tom. 4, pag. 161.

voyoit distinctement tous les battemens. Ce jeune Seigneur vécut très-long-tems malgré cela : on faisoit tous les jours dans la plaie une injection pour enlever la matiere purulente, on la recouvroit ensuite avec une lame d'argent.

Boïle parle d'un Officier qui eut le péricarde percé d'un coup d'épée. La plaie resta fistuleuse ; cet Officier vécut très-long-tems, & parvint aux premiers grades militaires.

Les deux premières observations que nous avons rapportées, se trouvent consignées & très-bien détaillées dans le quatrième volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie. Au reste, l'Auteur n'en fait usage que pour prouver qu'on peut faire le trepan au sternum, & enlever, sans danger, une partie de cet os, quand la nécessité le demande.

Après ces faits, pourquoi ne tenterions-nous pas l'ouverture du Péricarde, lorsque nous aurons des signes assurés de l'existence de son hydropisie ? n'a-t'on pas autrefois regardé comme mortelles, deux opérations que (a) nous pratiquons aujourd'hui avec succès ?

(a) L'Opération Césarienne & la Taille.

DE

DE L'ŒDÉME DU POUMON.

Les Auteurs en général ont confondu l'œdème du poumon avec l'hydropisie de poitrine ; ou, pour mieux dire, ils ont négligé de reconnoître les signes distinctifs de ces deux maladies. Peut-être ont-ils cru que l'Art n'ayant point encore de caractère univoque de l'hydropisie de poitrine, c'étoit peine perdue d'en chercher pour celle du poumon qui est bien moins connue. Une telle réponse ne les excuse point à nos yeux : ils doivent savoir que la Médecine est la fille du tems, & que les observations ont seules le pouvoir d'étendre son domaine.

Albertini (*b*) & Barrere (*c*) ont très-bien parlé de l'œdème du poumon. C'est après eux, que nous allons le décrire. Il s'annonce, comme l'hydropisie de poitrine, par l'enflure des extremités, tant supérieures, qu'inférieures, & par

(*b*) Institut. Bonon. tom. 1.
(*c*) Observ. Anat.

la difficulté de respirer. Mais ce qui la distingue de celle-ci : c'est que dans le commencement, & tandis que les pieds sont à peine œdématiés, la difficulté de respirer est plus grande.

Ce fait s'explique facilement. On conçoit sans peine que l'eau étant epanchée dans la poitrine, ne peut gêner la respiration, que lorsqu'elle y est en assez grande quantité ; au lieu qu'il en faut très-peu pour produire le même effet, lorsqu'elle est épanchée dans le poumon.

Dans l'hydropisie de poitrine, les malades se couchent, du moins dans le premier tems, du côté de l'épanchement. Ce léger avantage leur est refusé dans l'œdème du poumon. Ils sont obligés de se mettre sur leur séant, afin de pouvoir dormir (*d*). Ici, on n'entend jamais la fluctuation des liquides qui, selon quelques Auteurs, se fait appercevoir dans celle-là.

L'empâtement de la peau qui recouvre la cavité affectée, & qui a été regardée par quelques Auteurs, comme

(*d*) Mém. Acad. des Scienc. an. 1732.

le ſigne pathognomonique de l'épanchement (*e*), ne ſe rencontre jamais dans l'hydropiſie du poumon.

Si les reveils ſoudains qu'éprouvent ordinairement les hydropiques de poitrine, annonçoient invariablement cette maladie, comme l'avoit cru mal-à-propos, Charles Lepoix (*f*), on auroit là un nouveau moyen de diſtinguer cette hydropiſie de celle que nous traitons: ce ſymptôme n'accompagne point l'œdème du poumon. Les Auteurs n'en font aucune mention; & il n'en eſt pas parlé dans l'obſervation intéreſſante que Mr. Malvet nous a laiſſée touchant l'œdème du poumon (*g*).

Simſon ſoupçonnoit que l'hydropiſie du poumon exiſtoit, d'après l'enflure du viſage & des malléoles; mais ſurtout, lorſqu'avec ces ſignes, le pouls ſe trouvoit petit & déprimé, au point qu'on pouvoit à peine le ſentir (*h*).

A tous les ſignes déja tracés, nous en joindrons un autre indiqué par Jean-

(*e*) River. Opera.
(*f*) De morb. à ſeroſâ colluv.
(*g*) Acad. des Scienc. ann. 1732.
(*h*) Eſſais & Obſ. de Méd. d'Edeimbourg, tom. 6.

Maurice Hofman (*i*). Cet Auteur dit que les malades se plaignent alors d'un sentiment de pésanteur, qui se prolonge depuis le côté jusqu'au bas de la poitrine, postérieurement, en passant par le milieu du thorax.

On pourroit établir deux espèces d'œdème du poumon. Celui dans lequel toute la surface extrême de ce viscère est bouffie uniformément, & qu'on peut comparer à *l'anasarque*; & celui où le liquide est renfermé dans des cavités particulières, qu'on appelle *hydatides*. Hippocrate a connu cette dernière espèce (*k*). Ce n'est pas qu'il l'eût trouvée sur des cadavres humains, puisqu'il n'en avoit point disséqué; mais l'ayant apperçue fréquemment sur divers animaux, il avoit conclu, par une analogie judicieuse, que les hommes y devoient être plus sujets encore que les animaux, puisque leur manière de vivre, est plus irrégulière. Au reste, c'est là tout ce qu'Hippocrate dit de cette maladie: il ne parle ni du diagnostic, ni de la méthode curative.

(*i*) Act. nat. cur tom. 1, obs. 213.
(*k*) De intern. affect. cap. 24.

Rien n'est plus ordinaire que de trouver des hydatides dans les poumons des animaux, sur-tout des Bœufs & du Cochon (*l*). On en a aussi trouvé quelquefois dans celui des Moutons & des Brebis. Mais il est plus commun d'en rencontrer sur le poumon des Cochons. Il semble que ces animaux y soient plus sujets que les autres ; quelle en est la cause? nous l'ignorons absolument. Ces hydatides deviennent quelquefois fort grosses. Morgagni en a vu sur un Cochon, une qui contenoit plusieurs onces de liquide (*m*). Ceci infirme bien, pour le dire en passant, le sentiment de ceux qui placent le siège des hydatides, dans les vaisseaux lymphatiques (*n*). En effet, il n'est guères possible de se persuader que des vaisseaux aussi délicats puissent souffrir une telle distension, sans se crever.

L'œdème du poumon est souvent compliqué avec l'hydropisie de poitrine. Il y a même bien des Auteurs qui pensent

---

(*l*) Sepulchret. Bonet. lib. 2, sect. 1.
(*m*) Loc. cit. epistol. 26, art. 33.
(*n*) Nukius. Adenograph. Cur. Morand. Acad. des Scienc. ann. 1723.

que celle-ci ne vient que de la rupture des hydatides (*o*). Cette opinion ne sauroit se soutenir. Il y a tant des causes qui peuvent déterminer l'hydropisie de poitrine, qu'il y auroit de la folie à prétendre que les hydatides l'ont toujours précédée.

Quelquefois l'hydropisie du poumon est accompagnée de vessies venteuses. Barrère en a observé plusieurs (*p*), une entr'autres de la grosseur d'un œuf de poule. Ruisch (*q*) a trouvé un groupe de vésicules pleines d'air, dans les poumons de trois personnes différentes qui avoient été, pendant leur vie, sujettes à l'asthme. D'où il conclut que les hydatides sont une des causes de l'asthme, plus fréquente qu'on ne le croit communément.

Cette co-existence de vessies venteuses & aqueuses n'est pas rare dans les Chevaux. Elle leur donne, ce qu'on appelle *la pousse*.

On avoit conjecturé que ces vessies venteuses avoient leur siège dans l'extrê-

(*o*) Hild. Fabric. cent. 1, obs. 43.
(*p*) Observ. Anat.
(*q*) Obs. Anat.

mité des tuyaux bronchiques, dilatés outre mésure ; mais l'expérience a fait voir qu'on s'est trompé, & que ces vésicules n'avoient aucune communication avec la trachée-artère. Reste à savoir, comment elles se forment. Est-ce un air en masse que le torrent de la circulation apporte au poumon ; ou bien, est-ce un air fixe d'abord, développé ensuite, & rendu élastique par une putréfaction naissante? Ce méchanisme est couvert d'un voile que toutes nos recherches n'ont pu percer jusqu'à présent.

Les causes de l'hydropisie du poumon ne lui sont pas particulières. Elle reconnoît toutes celles qui peuvent la former dans les autres cavités. On doit seulement admettre ici, comme ailleurs, une idiosincrasie du poumon, spécifique & naturelle, quoiqu'inconnue, qui fait que la matière morbifique se porte plutôt sur cet organe, que sur tout autre également propre à la recevoir.

Nous avons dit, en parlant de la Pleurésie, que le danger d'une maladie quelconque étoit proportionné à la gravité des symptômes, & à l'importance de la partie affectée. L'œdème du poumon est le seul peut-être qui déroge au principe

général. Ici, quoique la difficulté de respirer soit plus considérable que dans l'hydropisie de poitrine, le prognostic néanmoins doit être plus favorable, & il y a plus d'espoir de guérison. Albertini (*r*) a observé ce fait. Il a vu plusieurs personnes qui, étant tombées dans des bouffissures générales, avec une difficulté de respirer très-pressante, avoient été pourtant guéries dans peu de jours, & à l'aide d'un petit nombre de remèdes. Ceux que cet Auteur conseille, sont les légers hydragogues, les diurétiques doux, les toniques. Les sudorifiques peuvent être employés, mais seulement lorsque la transpiration supprimée est la cause du mal, ou qu'il dépend de la rentrée de quelqu'humeur qui se portoit auparavant à la peau. Albertini s'est servi avec succès, d'une décoction de vipère, dans un œdème du poumon qui étoit la suite de la répercussion de plusieurs dartres.

Nous avons été témoins, il n'y a pas long-tems, d'un fait qui a beaucoup de ressemblance avec ceux d'Albertini. On

(*r*) Loc. supr. cit.

reçut

reçut à l'Hôpital de la Charité de Paris, un Postillon, qui, après une course forcée, étoit tombé dans une difficulté de respirer qui alloit jusqu'à la suffocation. Il étoit obligé de se tenir assis, & avoit les deux signes observés par Simson; le visage un peu enflé, ainsi que les extrémités inférieures; le pouls à peine sensible; on eût dit qu'il alloit expirer. Le Médecin éclairé qui est chargé du soin des malades de cet Hôpital, ne désespéra pas de ce Postillon. Il ordonna une potion cordiale diurétique faite avec de l'oximel scillitique, la gomme ammoniac & l'esprit volatil aromatique huileux. Cette potion soulagea singuliérement le malade, dans les premieres vingt-quatre heures, en lui faisant rendre une grande quantité d'urine. Elle fut continuée pendant quatre jours avec un succès complet; & le Postillon sortit bien guéri au bout d'une semaine.

On a proposé, dans la maladie dont nous parlons, les émétiques & les pectoraux, afin que dans les succussions que le poumon éprouve alors, les différens kistes dans lesquels l'eau est soutenue, pussent s'ouvrir dans la trachée-artère, & sortir par la voie des crachats. On ne

ſauroit diſſimuler qu'il n'y ait un peu de témérité dans cette conduite : 1°. Parce que les kiſtes peuvent crever en dehors, auſſi bien qu'en dedans, & alors tout l'effet des remèdes propoſés ſeroit de faire changer l'œdème du poumon en hydropiſie de poitrine. 2°. Parce que ſi l'ouverture eſt trop grande, & qu'elle verſe dans les bronches une quantité trop conſidérable de liquide, les malades courent riſque d'être ſuffoqués.

Malgré ces inconvéniens, nous ne croyons pas qu'il faille tout-à-fait proſcrire ces remèdes ; donnés avec précaution, ils peuvent être utiles ; & l'art ne manque pas d'obſervations qui prouvent qu'ils ont réuſſi dans un cas ſemblable à celui-ci, je veux dire dans la vomique.

Le kermès minéral eſt excellent ; ſon action, ſans être tumultueuſe, eſt aſſez forte pour opérer l'effet qu'on ſe propoſe ; c'eſt-à-dire, d'atténuer les humeurs, & de les rendre propres à être repompées par les pores abſorbans, ou à ſortir par l'expectoration : il faut le donner à la doſe d'un grain de quatre en quatre heures ; c'eſt la meilleure façon dans le cas préſent.

On a beaucoup recommandé les vé-

ficatoires aux jambes. Il ne faut pas craindre qu'ils y attirent la gangrène ; quand on les applique à bonne heure, les parties conservent encore toute leur action tonique.

Le mercure doux a très-bien réussi entre les mains du docteur Simson. C'est avec ce remède, qu'il a guéri une femme dont la respiration étoit si embarassée, qu'on eût dit qu'elle alloit expirer à chaque instant (*s*).

On sent bien que ce n'est pas ici le cas de la paracenthèse. Cette opération ne pourroit devenir avantageuse, qu'autant qu'on feroit à la membrane externe du poumon une incision, par le moyen de laquelle le liquide pût se verser dans la cavité de la poitrine : encore même ne feroit-on guères avancé si l'œdème du poumon étoit hydatideux ; car on sait que ces hydatides n'ont aucune communication entr'elles.

(*s*) Essais de Méd. d'Edimb. tom. 6.



DE LA VOMIQUE DU POUMON.

ON entend par *vomique*, un amas de pus qui se fait dans le poumon. On pourroit en établir de deux sortes. L'une enkistée, & l'autre qui ne l'est pas : la premiere se forme sans cause manifeste, & le plus souvent, sans que la santé du sujet en soit altérée. (*a*) Le pus étant contenu dans un kiste, il ne peut s'en faire aucune résorption : voilà pourquoi cette vomique est sans fièvre.

Il y a cependant des vomiques vraies qui sont accompagnées de quelques symptômes, comme la toux, une légere difficulté de respirer, l'haleine puante, le crachement de sang, quelquefois même il y a fièvre. Fernel (*b*) a observé plusieurs fois ces symptômes. Nous y joindrons les

(*a*) Nous en rapporterons un exemple assez singulier. Le fait s'est passé il y a quelques années, dans un des principaux Hôpitaux du Royaume. Le Médecin avoit prescrit un émétique à un soldat : la Religieuse qui avoit été chargée du soin de le lui faire prendre, se trompa & le donna à son voisin. Le remède faisoit déja son effet, lorsque celui-ci rendit une très-grande quantité de pus dont il faillit à être suffoqué. Cet homme ne s'étoit jamais plaint de la poitrine : il guérit parfaitement.

(*b*) Patholog.

ſignes que Baglivi (*c*) nous donne de cette maladie : il les a tirés de Foreſtus. *Si quis tuſſiendo, alba quædam veluti granula excreaverit, & grana illa compreſſa digitis ſommoperè fœteant, vomicam pectoris latentem certò denunciant, præſertim ſi alia quæque aderint ſigna. Hi ruptâ vomicâ ut plurimùm de repentè moriuntur.* Tulpius (*d*) dit que les Hollandois ſont aſſez ſujets à la vomique ; il attribue cela à leur façon de vivre & à l'air épais qu'ils reſpirent. Le plus ſouvent, ajoute cet auteur, il n'y a aucun ſigne ; quelquefois les malades ont une toux d'abord sèche, enſuite humide, accompagnée de difficulté de reſpirer & d'amaigriſſement, juſqu'à ce que la vomique venant à crever, la plûpart ſont ſuffoqués. Il rapporte à ce ſujet l'hiſtoire d'un Sénateur qui avoit depuis quelques jours une fièvre continue : il rendit inopinément une grande quantité de pus, & mourut deux jours après.

Nous joindrons ici une obſervation qui confirme aſſez bien celles de Fernel : elle nous a été communiquée par M. Chevillon qui a déja été cité.

(*c*) Bagliv. opera.
(*d*) Tulp. lib. 11, cap. 10 pag. 114.

M. De... avoit une ozéne qui le rendoit insupportable à lui-même, & à tous ceux qui l'approchoient. Il voulut, à quelque prix que ce fût, qu'on le débarassât de cette *vilaine* maladie. Vainement lui représenta-t-on le danger qu'il y avoit de faire disparoître ces sortes d'ulceres, toutes les représentations furent inutiles. On se rendit enfin à ses instances. Les remèdes internes furent d'abord employés ; on passa ensuite aux topiques. (*e*) On parvint après bien du tems à le guérir. Je ne sai, ajoute M. Chevillon, par quelle raison on négligea les cautères, pour suppléer, en quelque sorte à l'évacuation que l'ulcère procuroit. Le malade, [c'est toujours M. Chevillon qui parle] parut jouir assez long-tems de la meilleure santé ; mais ce calme n'eut que peu de durée. Il commença à cracher un peu de sang fleuri, & à avoir une petite toux, avec une légere pésanteur sur la poitrine. Les Médecins furent appellés de nouveau ; ils soupçonnerent que c'étoit une suite de l'ozéne : on eut recours successivement

(*e*) Nous entendons par topiques, les injections, les lotions, les fumigations, &c.

aux ſaignées, aux cautères, aux fondans, & à beaucoup d'autres remèdes qu'il eſt inutile de rapporter, & qui tous furent ſans effet, du moins bien marqué : les crachats étoient toujours teints de ſang.

Au reſte, à ces accidens près, le malade jouiſſoit d'une aſſez bonne ſanté, lorſque ſon état l'obligea à faire une route de cent lieues qui n'apporta aucun changement à ſa maladie. Deux mois après, il fut attaqué d'une péripneumonie plus fauſſe que vraie; le crachement de ſang augmenta un peu. Malgré cela, on oſa tenter l'émétique qui réuſſit à ſouhait. On fit pluſieurs ſaignées auparavant, la maladie fut très-bien jugée, & le malade revint en l'état où il étoit avant qu'il ſe mît en route.

Cependant la quantité de remèdes qu'il avoit pris l'avoit dégoûté : & comme ſon Médecin n'en étoit guères partiſan, il ſe contenta de lui ordonner un régime léger, peu nourriſſant, l'exercice du cheval ; il fit entretenir le cautère, & recommanda d'appliquer des ſangſues à l'anus de tems en tems, parce qu'il étoit aſſez ſanguin.

Un jour que le malade rentroit chez lui, il rendit bruſquement une très-

grande quantité de matière grisâtre & fœtide. Son Médecin ayant été mandé sur le champ reconnut que c'étoit une vomique. Il excita des vomissemens, par le moyen de l'eau chaude & d'une plume que le malade s'introduisoit dans le pharinx, dans les vues de favoriser la sortie du kiste & du pus qui pouvoit être resté dans les bronches : malgré ces secours, il ne parut aucune portion du sac ; le malade cracha assez abondamment pendant huit jours, & recouvra la santé dont il jouissoit, lors de la rupture de la vomique.

Il fallut de nouveau se mettre en route. Notre malade voyageoit à cheval, il étoit accompagné de son Médecin : à peine eut-il fait cinquante à soixante lieues, qu'il rendit une seconde vomique plus considérable que la première, avec beaucoup de membranes d'un tissu assez serré. Il continua sa route, sans accident & ne prit pas même de repos : il cracha plusieurs portions du kiste quelques jours après.

Le Médecin lui ordonna alors un hydromel vulnéraire dont il fit usage. Ce Monsieur jouit depuis deux ans d'une santé parfaite, quoiqu'il n'ait pas voulu

porter plus long-tems son cautère, & qu'il se livre souvent à tous les excès si communs dans son état.

La seconde espece de vomique qu'on pourroit encore appeller vomique fausse, n'est autre chose que l'abscès du poumon, à la suite des inflammations violentes de ce viscère, des coups d'épée, des chûtes, &c.

Elle se manifeste par la fièvre lente avec des frissons, des redoublemens, la toux, la difficulté de respirer, les crachats le plus souvent purulens, les sueurs nocturnes, la rougeur des joues, la sécheresse de la peau, la soif, enfin par tous les signes de la suppuration.

Les frissons & la fièvre sont occasionnés par le pus qui passe dans le sang, parce qu'il n'est point renfermé dans un kiste.

Les progrès de la *vraie* vomique sont lents; ceux de la fausse au contraire sont très-rapides. L'une & l'autre peuvent suffoquer le malade en s'ouvrant dans le poumon, ou le conduit à la phtisie. Elles peuvent aussi donner lieu à l'empyème; en se faisant une issue dans la poitrine; on en a vu causer l'hémophtisie.

Lorsque dans la *vraie* vomique, le

malade rend le ſac qui contenoit la matière, on doit eſpérer la guériſon; on en a même vu guérir ſans que cela eût lieu.

Si le pus eſt de bonne qualité, qu'il n'y ait pas beaucoup de fièvre, que le malade ne ſoit pas encore épuiſé,& qu'il ait de l'appétit, on peut ſe promettre un heureux ſuccès.

Hyppocrate (*f*) a remarqué que les abſcès derriere les oreilles étoient d'un préſage favorable dans la vomique: il a ſans doute voulu parler de la fauſſe.

La vomique *vraie* ne donnant des ſignes certains de ſon exiſtence, que lorſqu'elle ſe creve, ce n'eſt que depuis cette époque qu'on peut travailler à ſa guériſon. On doit favoriſer la ſortie du kiſte & du pus, par les moyens connus; les vomiſſemens légers, les bécchiques, les boiſſons vulnéraires, l'hydromel, les eaux minérales, les balſamiques, les pillules de Morton, les fondans, les inciſifs, l'exercice, la pureté de l'air, & un régime peu nourriſſant doivent de toute néceſſité entrer dans le plan du traitement. Voilà ce qui regarde le Médecin:

(*f*) prænot. coac.

la nature ſoulagée par ces ſecours acheve ordinairement la cure.

Mais ſi quelque tems après la rupture de la vomique, il ſe manifeſte quelques ſymptômes qui annoncent une nouvelle collection de pus, ne pourroit-on pas tenter les émétiques, avant que la matiere ſoit en aſſez grande quantité pour ſuffoquer le malade, ou cauſer d'autres accidens graves ? nous ne propoſons ceci que comme des vues que nous ſoumettons au jugement des Praticiens : l'obſervation ſuivante paroît cependant les autoriſer.

M. de Ste M... fut attaqué l'année dernière d'une péripneumonie bien décidée. Son Médecin, après avoir ordonné ſucceſſivement trois ſaignées qui ne produiſirent aucun effet, eut recours aux émétiques, aux bains, aux vapeurs de l'eau chaude : la maladie paroiſſoit indomptable.

On en vint à émétiſer toutes les potions ; le malade prenoit juſqu'à neuf grains par jour d'émétique, & les ſymptômes ne faiſoient qu'aller en augmentant ; le ventre devint pareſſeux, & les urines ne couloient qu'en petite quantité. Il n'alloit à la ſelle que par le moyen des lavemens, tant la conſtipation étoit grande.

M. De... fut bientôt dans l'état le plus triste, & il sembloit toucher à son dernier instant, lorsqu'une heureuse témérité lui sauva la vie.

Un jour que le Médecin devoit s'absenter de Paris, il vint voir son malade plus matin qu'à l'ordinaire. Il le trouva haletant auprès de son feu, & dans une oppression qui annonçoit une fin prochaine. Ce fut alors que désespérant tout-à-fait, il dit à M. De .... qu'il ne feroit point mal de mettre ordre à ses affaires, & ordonna encore quatre grains d'émétique.

A peine fut-il parti que le malade envoya chercher neuf grains au lieu de quatre; & après avoir prévu ce dont il auroit besoin pendant l'effet du remède, & l'avoir fait mettre à sa portée, il avala dans un seul verre d'eau tiède ces neuf grains, résolu de mourir, ou de débarasser sa poitrine du fardeau qui l'accabloit.

L'espérance de M. De... ne fut point vaine. Le remède produisit un effet terrible : & les efforts redoublés firent sortir une vomique grosse comme les deux poings, divisée en deux poches qui se communiquoient par une espèce de

trompe. Un Médecin du Roi qui devoit voir le malade en l'absence du Médecin ordinaire, arriva assez à tems pour en être témoin & calmer l'effet tumultueux de l'émétique, avec le lait, &c. Le malade vomit beaucoup de sang dans la journée, mais le danger de suffocation ayant disparu avec la vomique, on n'eut plus à craindre que de la foiblesse.

Le Médecin arriva le soir même. Il vint chez le malade, & apprit l'événement avec la plus grande surprise. On l'avoit attendu pour ouvrir la vomique; il en sortit un pus si fétide que M. de S... m'a assuré avoir prodigieusement souffert de cette odeur. Comme on ne pesa pas la poche, M. de S... n'a pu me déterminer son poids & son volume que par des à peu près: sa figure, m'a-t-il dit, ressembloit à deux vessies de carpe adossées.

Un régime bien ordonné remit insensiblement M De... mais sa convalescence fut longue.

Nous conseillons aux malades qui ont eu des vomiques, & qui en craignent la récidive, de ne dormir que la tête fort élevée, pour prévenir la suffocation, en cas que l'abscès vint à s'ouvrir.

Le traitement de le fausse vomique

differe un peu du précédent : la violence de la fièvre oblige de s'en tenir aux béchiques dans les premiers tems, aux expectorans; on doit faire usage de l'oximel scillitique, du sirop de quinquina, de l'hydromel vulnéraire très-léger.

On doit bien se donner de garde d'employer les purgatifs, ils suppriment les crachats & donnent des diarrhées mortelles.

On se trouvera mieux de prescrire les diurétiques. On a plusieurs exemples de dépôts au poumons guéris par les urines. Par quelle voie, & par quel méchanisme cela se fait-il ? c'est ce qu'on ne sait pas. Quelques Physiologistes prétendent que c'est par la voie de la circulation ; d'autres disent que le tissu cellulaire est l'organe le plus propre à ces métastases. De quelque façon que cela s'opere, peu importe : le fait est certain.

Lorsque la violence de la fièvre commence à diminuer, on joint les balsamiques aux béchiques, tels que les pillules de Morton, &c. mais on ne doit pas trop se presser : il faut donner ces remèdes à petite dose, parce qu'ils sont incendiaires, entretiennent la fièvre & augmentent la violence des accidens.

Le régime doit être aſſez ſtrict; il faut cependant entretenir les forces du malade par des analeptiques; ſans quoi la ſuppuration trop abondante le conduiroit au tombeau.

Les Médecins ne ſe ſont point encore attachés à tirer parti des différens corps qui émanent des plantes; nous penſons qu'on pourroit avec ſuccès en charger l'air que les malades reſpirent.

DE L'EMPYÈME.

Les Anciens comprenoient ſous ce nom tout amas de pus dans une cavité quelconque: les Modernes l'ont reſtraint à celui qui ſe fait dans la poitrine.

Cette maladie a des ſymptômes généraux: elle en a qui lui ſont particuliers. Les ſymptômes généraux ſont ceux de la fauſſe vomique: les ſymptômes particuliers ſont, la difficulté de ſe coucher égalemenr ſur les deux côtés, un ſentiment de peſanteur ſur le diaphragme, la néceſſité d'être toujours ſur ſon ſéant, ſurtout ſi le pus eſt épanché des deux côtés, la bouffiſſure & la chaleur de tout le côté où s'eſt faite l'effuſion. Quelques

Praticiens ont eu aſſez de délicateſſe dans le tact pour ſentir la fluctuation.

Les cauſes de l'empyème ſervent beaucoup à le faire diſtinguer des maladies qui par la reſſemblance de quelques ſymptômes, pourroient faire prendre le change à ſon ſujet.

On ſait qu'il eſt la ſuite des inflammations du poumon, de la pleuréſie, de la paraphrénéſie, de la vomique, des plaies, &c. Fridéric Hofman (a) dit qu'il peut venir par des ſaignées trop ménagées, ou trop ſouvent répétées. On ſent en effet que lorſque l'inflammation eſt violente, la ſaignée eſt le meilleur moyen pour retarder & diminuer la formation du pus & prévenir l'engorgement ; mais on ſait auſſi que les ſaignées trop fortes ou trop ſouvent répétées affoibliſſant l'action organique des vaiſſeaux, les met hors d'état de ſe débarraſſer de la matière purulente que produit l'inflammation. *Idem tamen evenit*, dit Hofman, *& empyema gignitur, quando viciſſim nimium ſanguinis per iteratas ſectiones evocatur, eo quod his repetitis puris rejectus ſupprimitur.*

(a) Hofman cap. de generat. morb. ex morb. §. XV.

Lorſque le pus eſt formé, qu'il s'eſt épanché dans la poitrine ; les accidens paroiſſent diminuer, le malade ſe trouve mieux; mais ce calme eſt trompeur, & ne dure pas long-tems, Hypocrate nous en avertit. (*b*)

Auſſitôt que l'on aura des ſignes aſſez certains de l'exiſtence de l'empyème, il faut, ſans perdre de tems employer les moyens curatifs.

Si les accidens ne ſont pas bien preſſans, on peut tenter les remèdes internes, les vulnéraires, les légers diaphorétiques, les diurétiques ſurtout. Nous avons dit, en traitant de la vomique, que l'on voyoit quelquefois les dépôts de la poitrine ſe diſſiper & paſſer par les voies urinaires. C'eſt donc ſur ces derniers qu'on doit le plus inſiſter. Si le pouls (*c*) indique que la nature ſe décide à faire une criſe par les ſelles, on doit la favoriſer. Hors ce cas, il eſt dangereux d'employer les purgatifs : nous en avons déja dit la raiſon à l'article de la vomique.

Les remèdes externes ſont les plus sûrs : & parmi ceux ci, l'opération de l'em-

---

(*b*) De morb. lib. III. cap. XV. Charter. tom. VI. pag. 552.

(*c*) Les Recherches ſur le pouls par M. Bordeu.

pyème doit être préférée : nous ne nous arrêterons pas aux autres, & nous recommanderons ſeulement de ne point attendre trop long-tems pour opérer.

Quelques praticiens conſeillent de ne point tirer tout le pus dans une ſeule fois. C'étoit la méthode d'Hyppocrate : nous penſons qu'il y a des cas où il ſeroit très-dangereux de la ſuivre ; par exemple, lorſque le pus eſt de mauvaiſe qualité, ſon ſéjour entretiendroit la fièvre, la chaleur, & corroderoit les parties environnantes. On ſent bien qu'il eſt néceſſaire alors d'en tirer le plus que l'on peut, & de faire des injections pour le delayer & émouſſer ſon action. Hyppocrate ſe ſervoit dans ces circonſtances d'un mélange de vin & d'huile, appellé *Baume Samaritain.* On peut auſſi faire des injections avec les décoctions adouciſſantes, auxquelles on ajoute un peu de miel.

Mais ſi le pus étoit de bonne qualité, les injections ne ſont point auſſi néceſſaires ; on ne doit alors travailler, qu'à entretenir une ouverture aſſez grande pour que le fluide puiſſe avoir une libre iſſue, & l'on aura une attention ſcrupuleuſe à n'en point interrompre le cours par des tentes, des bourdonnets, & des

autres pièces d'appareil qu'il n'eſt que trop ordinaire de voir employer. Les ſoins que nous venons de preſcrire ſeront ſecondés par la bonne ſituation du malade, auquel on ordonnera de faire ſouvent de fortes inſpirations. C'eſt au Chirurgien verſé dans ſon art, à mettre en uſage tous les autres moyens qu'il lui fournira dans ces circonſtances.

La qualité du pus décide encore de la fréquence des panſemens : s'il eſt doux & bien conditionné, on ne doit panſer que toutes les vingt-quatre heures ; l'intervalle ſera moindre dans le cas contraire.

On ne preſſera point de cicatriſer la plaie ; mais on entretiendra la ſuppuration auſſi long-tems que la nature paroîtra l'exiger.

Les remèdes internes dont nous avons parlé ci-deſſus, doivent être continués : l'hydromel vulnéraire eſt la boiſſon la meilleure que l'on puiſſe donner : on ne donnera les balſamiques, que lorſque le malade n'aura que peu ou point du tout de fièvre ; ils ſeroient nuiſibles dans tout autre tems.

Le pus peut auſſi s'amaſſer entre la plèvre & les muſcles, dans le médiaſtin, ou dans le péricarde.

Les ſymptômes ſont les mêmes que dans les Hydropiſies de ces parties joints à ceux de la ſuppuration : le traitement eſt le même que celui de l'hydropiſie enkiſtée. Voyez ces articles ſéparément.

DE L'HÉMOPTHISIE.

C'EST ici un des cas où l'art offre bien peu de reſſources, pour peu que la maladie ait d'intenſité. Ceux qui en ſont une fois attaqués, en périſſent preſque toujours, ſoit par les rechûtes fort communes dans ce cas; ſoit par la phtiſie à laquelle l'hémophtiſie conduit le plus ſouvent.

Elle ſe manifeſte par un crachement de ſang plus ou moins conſidérable, une petite toux fréquente & vive : le ſang eſt vermeil, écumeux, quelques fois noir ou caillé, (*a*) lorſqu'il a ſéjourné dans le poumon.

(*a*) Stalh l'a vu de cette couleur: d'après cela qu'on juge du peu de foi que méritent les Leçons des Ecoles, où l'on débite gravement que le ſang qui vient du poumon eſt toujours écumeux & vermeil, & que c'eſt à ce caractère qu'on le diſtingue de celui qui vient de l'eſtomac, lequel paroît ſous la forme de grumeaux noirâtres.

Les accidens qui précédent les crachemens de ſang, ſont les friſſons aux pieds, qui gagnent inſenſiblement tout le corps; ce qui vient ſans doute du ralentiſſement de la circulation : le malade eſt tourmenté d'anxiétés, de douleurs dans le dos, parce que le poumon eſt ſurchargé de ſang: le mal-être ſe communique à la région épigaſtrique, au diaphragme qui entre en contraction. C'eſt un accident familier aux hémoptriques: ils l'expriment bien en diſant, qu'ils ſentent une tenſion, une eſpece de barre qui les empêche de reſpirer.

Le viſage eſt rouge, le pouls petit, concentré, fréquent; le malade ſe plaint de chaleur & de démangeaiſon au fond de la gorge; cette chaleur ſe communique à la poitrine, la toux qui paroît, provoque un crachement de ſang plus ou moins abondant, ſelon qu'elle eſt plus fréquente, plus vive, & que les vaiſſeaux rompus ſont plus ou moins conſidérables. On voit des malades rendre des pleines jattes de ſang: la reſpiration eſt très-gênée, le malade étouffe, s'il n'eſt ſur ſon ſéant; la fièvre s'allume, les urines coulent peu; quelques fois l'abondance du ſang qu'il rend eſt telle qu'elle l'étouffe tout-à coup.

Quand le crachement de ſang a été abondant, le malade eſt épuiſé & abbatu : la terreur s'empare de lui ; il eſt pâle & décoloré, ſes yeux ſe cavent, ſon pouls eſt miſérable ; les extrémités s'œdématient, quelquefois l'enflure gagne tout le corps, & le malade périt quelque tems après, ayant la poitrine & l'abdomen pleins d'eau.

Si la fièvre lente s'empare du malade, s'il a une petite toux, des friſſons & des redoublemens vers le ſoir, une légere oppreſſion, des ſueurs nocturnes, une douleur ſourde, fixe, la voix rauque, point d'appétit, les joues rouges, la peau sèche ; on peut s'aſſurer qu'il périra empiique.

Les jeunes gens ſont plus expoſés à l'hémophtiſie que les adultes : & ceux-ci plus que les viellards. Les premiers, par les violens exercices auxquels ils ſe livrent ; par la délicateſſe de leurs fibres, ils ſont auſſi plus ſujets aux hémorragies par le nez. La foibleſſe & la délicate texture du poumon, la pléthore, les vices de conformation & le jeu forcé des organes, diſpoſent à l'hémophtiſie. Les chanteurs, les joueurs d'inſtrumens à vent, les orateurs, les acteurs périſſent ſouvent de

cette maladie. Tout le monde connoît la fin tragique de Moliere, qui mourut presque subitement d'un crachement de sang, après s'être surpassé dans le rôle du malade imaginaire.

Antigonus encourageant ses soldats dans un combat, fut pris d'hémophtisie dont il mourut (*b*). Les efforts trop violens, la mauvaise qualité du sang, comme dans le scorbut ; l'intempérance dans le manger & dans le coït, l'abus des liqueurs spiritueuses, la suppression des règles (*c*), des hémorroïdes (*d*), & des saignemens de nez, sont tout autant de causes qui conduisent à l'hémophtisie. Elle peut venir encore par la raréfaction du sang, à laquelle un air trop léger aura donné lieu, comme on l'observe sur les hautes montagnes ; & par la condensation de ce même air. C'est ainsi qu'on l'a vu arriver à l'égard de ceux qui s'étant mis dans la cloche du plongeur, ont eu l'imprudence de descendre trop avant dans la mer.

Une chaleur trop grande, un froid

(*b*) Plutarq. Agis & Cleomenes.
(*c*) Amatus Lusitan. en rapporte un cas. cent. 5. cap. 1.
(*d*) Alberti de hemorroïd. Duhaen. rat. med.

ſubit & cuiſant peuvent auſſi donner lieu à l'hémophtiſie ; la chaleur, en accélérant le mouvement du ſang ; le froid, en condenſant ce liquide, d'où proviennent des obſtuctions, des engorgemens dans les viſcères, &c. Les tumeurs méſentriques, en comprimant l'aorte, déterminent une plus grande quantité de ſang vers le poumon, qui ſe trouve opprimé ſous ce fardeau. Je ne dois pas omettre ici parmi les cauſes d'hémopthiſie les corps à baleine dans leſquels on met à la preſſe la poitrine des jeunes perſonnes : cet abus criant n'eſt pas moins funeſte à la ſociété que ces maladies épidémiques qui ſont à la fois, la terreur du citoyen & l'écueil de la Médecine.

Les maladies inflammatoires du poumon, les obſtructions, la pthiſie ſont quelquefois ſuivies de crachemens de ſang.

On a vu des familles entières périr de cette maladie. M. Coſte a obſervé ce fait (*e*).

Hyppocrate reconnoît auſſi (*f*) que

(*e*) Coſte malad du poumon.

(*f*) Aretée eſt d'un ſentiment contraire : on ne reconnoît point ici ſon exactitude ordinaire. lib. 2. cap. 2. *De ſang. exitu ab ore.*

l'eau froide bue inconſidérément peut être une cauſe de l'hémoptyſie. On lit dans Plutarque (*g*) que Cleomènes après avoir fait des prodiges de valeur dans un combat, ſe trouva preſſé d'une ſoif ſi ardente, qu'il but copieuſement de l'eau froide d'une ſource qu'il rencontra : il rendit tout-à-coup une ſi grande quantité de ſang, qu'il en fut étouffé.

Les perſonnes qui par une précaution ſouvent mal entendue s'habituent à des ſaignées, ſont ſujettes à l'hémoptyſie, lorſqu'elles viennent à les ſupprimer.

Je ne parlerai point de l'hémoptyſie qui arrive à la ſuite des playes pénétrantes de la poitrine : c'eſt l'objet de la Chirurgie.

Le ſang, comme le dit Arétée, eſt un fluide précieux, qui porte dans toute l'habitude du corps, la nourriture, la chaleur & la vie. C'eſt lui qui donne le coloris, qui caractériſe la ſanté : on ne le perd pas impunément, auſſi ne peut-on guères ſe flatter de guérir l'hémoptyſie, ſi elle eſt conſidérable. C'eſt une maladie terrible. S'il n'y a pas d'obſtructions au poumon, elle y diſpoſe ; s'il reſte du

(*g*) Plutarq. eod. loco cit.

sang dans les bronches, il s'y altère & corrode le poumon par son acreté.

Ce n'est que lorsque le sujet est fort, jeune, bien conformé, que la saison est tempérée, le crachement peu abondant & le malade sans fièvre (*h*) qu'on peut espérer de le guérir, en lui faisant observer le régime le plus exact.

L'hyver est la saison dans laquelle les crachemens de sang sont les plus fréquens.

On distingue l'hémoptysie du vomissement de sang, en ce que celui-ci n'arrive que par la contraction des muscles du bas ventre; qu'il est mêlé d'alimens ou de matières bilieuses; que le siège de la douleur est à la région épigastrique, & que les selles sont teintes de sang.

Les hémorragies qui viennent du nez ou des gencives, sont aussi faciles à discerner de l'hémoptysie, en ce qu'elles ne sont accompagnées ni de toux, ni de difficulté de respirer.

Il y a deux traitemens dans l'hémo-

(*h*) Selon ce principe d'Hyppocrates : *quicumque sanguinem vomunt, si contingat sine febre, bonum; si cum febre, malum.* Aphor. 37, lib. 7.

ptysie : l'un regarde le moment de la crise, l'autre la cure prophilactique.

Dans le premier cas on diminuera la pléthore par des saignées promptes & fréquentes. On réglera la quantité de sang qu'on doit tirer, sur l'âge, la force, & la constitution du malade; sur l'état de la maladie.

Si le crachement de sang vient d'un vice de conformation ; si le sujet est foible, s'il a été épuisé par une maladie; on ne doit point tant insister sur les saignées : on y suppléera par l'application des sang-sues, ou des ventouses scarifiées sur la poitrine.

Pour borner la raréfaction du sang & en raprocher les molécules, on emploira les nitreux, les acides vegétaux, l'oxicrat, la limonade : les syrops acides de limon, de citron, de groseilles, de berberis & de vinaigre, sont tous également bons; mais on fait usage avec beaucoup plus de succès des acides minéraux, mêlés à l'eau jusqu'à une agréable acidité. Il est vrai qu'ils excitent la toux; c'est aussi pour cette raison que plusieurs Praticiens ne les ordonnent jamais; mais dans les cas urgens où les malades rendent beaucoup de sang, on ne doit point

balancer à les prescrire. On les donnera donc à une dose assez forte; l'esprit de souffre, ou ce qui, sans être si cher, revient au même, l'esprit de vitriol, & l'eau de rabel sont ceux auxquels on peut donner la préférence.

On fait aussi usage des adoucissans, des incrassans, & des mucilagineux, tels que les gommes adragant, arabique, la graine de psillium, la grande consoude, &c. mais ces remèdes sont insuffisans sans les acides.

On donne aussi dans des juleps rafraichissans de légers narcotiques, pour calmer un peu la toux; mais leur usage demande beaucoup de circonspection.

Pour diminuer la quantité du sang qui se porte aux poumons, on prescrira les lavemens émolliens, les pédiluves. Les Anciens bannissoient ces derniers de leur pratique, parce que, selon eux, ils raréfioient les humeurs. Cette raison est, comme on le voit, peu solide.

Les astringens ne peuvent trouver leur place que dans les cas extrêmes, où il est permis de dire: *in extremis extrema tentanda*. Le quinquina a eu quelquefois de bons effets: les sucs d'ortie, de plantain d'hypocistis; les teintures de roses

de Provins, de balauftes, de myrthe ; les balauftes elles-mêmes, le fang-dragon, l'acacia, l'alun font les aftringens ufités en pareil cas.

On doit profcrire les cordiaux, & tous les remèdes qui peuvent entretenir l'action des vaiffeaux: quoique la petiteffe du pouls & la foibleffe du malade femblent en demander l'ufage. Ces remèdes feroient reparoître la maladie dans toute fon intenfité. On a propofé des remèdes externes; les anciens furtout en ont beaucoup vanté l'efficacité : les linges trempés dans l'oxicrat, ou dans le vinaigre feul, appliqués à froid fur la poitrine, peuvent produire de bons effets : on confeille auffi d'en recouvrir les parties génitales; on a également vanté les ligatures aux extrémités.

La diéte doit être auftère dans les premiers jours de l'attaque : quelques bouillons très-légers & les boiffons fuffifent; elles doivent être données froides & en petite quantité : on mettra enfuite le malade aux alimens les moins nourriffans, & de facile digeftion.

Il fera affis fur fon féant, peu couvert, & expofé à l'air frais ; il parlera peu & ne fera de mouvemens que le moins qu'il

pourra. Ces choses sont très-essentielles : on pourroit même dire, que la nature & le régime font plus que tous les remèdes.

Les scorbutiques qui sont attaqués d'hémoptysie, sont plus souvent sans fièvre, leur sang dissous s'échappe des vaisseaux, sans qu'il y ait pour cela rupture : les saignées sont peu convenables; c'est aux acides qu'il faut recourir. Il seroit dangereux d'employer les anti-scorbutiques dans les premiers tems de la maladie.

La cure prophilactique se borne à un régime modéré & peu nourrissant. L'exercice du cheval est de tous le plus salutaire. Si le malade est jeune & sanguin, on le saignera de tems en tems; on préférera, si on le juge à propos, les sangsues qu'on appliquera à l'anus. L'air que les hémoptysiques doivent respirer sera pur, ni trop humide, ni trop sec : le mariage auroit les suites les plus tristes pour eux.

Le lait a toujours été fort en vogue dans ces cas; mais il ne convient que lorsqu'il n'y a point de fièvre & que le crachement de sang est totalement arrêté : les scorbutiques sont ceux qui en retirent le plus de fruit.

Celui qui a été une fois sujet à un crachement de sang, doit redouter, toute sa vie les émétiques; mais il ne faut pas en dire autant des purgatifs, on en usera de tems à autre; l'usage des lavemens est ici très-avantageux pour entretenir la liberté du ventre.

DE L'ASTHME.

De toutes les maladies de la Poitrine, il n'en est guères de plus rebelle, & qui reconnoisse tant de causes différentes que l'asthme. Elle a toujours fatigué les Médecins, résisté aux remèdes les mieux administrés; & les malades rebutés en abandonnent l'usage pour suivre leurs goûts, & attendre tout de la nature, qui est ici presque toujours en défaut.

Les Auteurs ont beaucoup multiplié les différentes espéces d'asthmes. Nous ne nous arrêterons point à toutes ces dénominations purement scholastiques; nous nous contenterons d'en établir deux espéces. L'asthme humide dans lequel les malades crachent beaucoup,

ſur-tout après le paroxiſme ; & l'aſthme ſec ou convulſif.

DE L'ASTHME HUMIDE.

CETTE eſpéce eſt de tous les âges ; elle attaque indifféremment les deux ſexes ; cependant les enfans & les vieillards y paroiſſent plus ſujets ; les enfans, à cauſe des alimens gras & viſqueux dont on les nourrit, des mauvaiſes digeſtions, & de la foibleſſe de leurs poumons ; les vieillards, par l'épaiſſiſſement & la groſſiéreté de leurs humeurs, la lenteur de la circulation, la sècheresſe de leurs fibres qui, n'étant plus ſuſceptibles de vibrabilité, ont moins d'action ſur les liquides.

Les perſonnes graſſes ; celles qui ſont d'un tempéramment mol & pituiteux, ou cachectique ; celles qui font peu d'exercice, qui s'épuiſent de bonne heure ; les Boulangers, les Perruquiers, les Plâtriers, & généralement tous les Ouvriers qui vivent dans une atmoſphère remplie de pouſſière, deviennent ordinairement aſthmatiques.

L'aſthme humide eſt quelquefois ha-

bituel ; mais le plus ſouvent il eſt périodique. Ses paroxiſmes paroiſſent avoir beaucoup d'analogie avec ceux de la goutte ; ils ſont, à la vérité, plus fréquens : mais en revanche, ils ſont plus courts.

Ils s'annoncent communément par des anxiétés à la région épigaſtrique, des nauſées, des vomiſſemens, tantôt de matières jaunâtres, d'autres fois verdâtres ou glaireuſes. Les malades ſe plaignent de bouffées de chaleur qui leur montent au viſage ; leur reſpiration devient laborieuſe, elle ſe fait avec ſifflemens ; à meſure que l'embarras augmente, ils ne peuvent reſter couchés dans leur appartement ; ils ſe tiennent aux fenêtres pour y reſpirer l'air froid qui les ſoulage ; ils reſſentent un poids, & beaucoup de chaleur dans la poitrine, & ſont quelquefois menacés de ſuffocation.

Le mouvement du cœur eſt alors petit, tremblottant, intermittent, par la gêne & la lenteur de la circulation. Les palpitations ſont ſouvent de la partie ; le volume des veines jugulaires eſt plus conſidérable, elles ſont plus pleines qu'à l'ordinaire ; le viſage eſt livide, les yeux

rouges, larmoyans, & le mal de tête violent : tous accidens qui ont pour cause la gêne que le sang éprouve dans son retour de la tête au cœur.

Les asthmatiques sont aussi quelquefois assoupis ; mais ils n'osent se livrer au sommeil, dans la crainte d'être suffoqués ; les urines coulent assez abondamment ; elles sont lympides. les extrémités froides & tremblantes : la fièvre accompagne quelquefois tous ces symptômes.

Les accès d'asthme durent ordinairement quatre à cinq jours plus ou moins. Ils sont plus longs & plus violens en été qu'en hyver. Leur fin s'annonce par le développement du pouls, l'aisance de la respiration, l'abondance des crachats qui deviennent plus épais, par la quantité plus considérable des urines qui déposent beaucoup, & la fin par l'œdématie des pieds.

Le sommeil revient en peu de tems ; les malades prennent leur état naturel, à peu de chose près ; ils ont cependant toujours une difficulté dans la respiration, au moindre exercice qu'ils font.

Il est certain que l'asthme humide est produit par une congestion dans les

poumons; les ouvertures de cadavres ne laiſſent rien à deſirer à cet égard. Elles ont convaincu les Praticiens que tout ce qui eſt capable d'obſtruer les ramifications bronchiques, peut auſſi cauſer l'aſthme.

Cette maladie peut cependant avoir ſon ſiège ailleurs que dans les poumons; Willis (*i*), Baillou (*k*), Baglivi (*l*) & Morgagni ont apperçu des épanchemens de féroſité dans le cerveau des aſthmatiques, ſans que leurs poumons aient paru altérés. Morgagni a vu l'obſtruction du pancréas cauſer l'aſthme (*m*); mais ces cas ſont trop rares pour faire loi.

Les cauſes de l'aſthme ſont 1°. Les vices des digeſtions qui ne fourniſſent qu'un chile épais, mal élaboré, & qui ne s'aſſimile que très-imparfaitement à nos humeurs. C'eſt cette cauſe qui rend les gens de lettres ſi ſujets à l'aſthme.

2°. Les répercuſſions des maladies de la peau. Morgagni rapporte une obſer-

---

(*i*) Oper. art. de aſtmat.
(*k*) Baillou, conſilia med.
(*l*) De aſtmat.
(*m*) De ſed. & cauſ. morb. l. 2. de morb. thor. p. 109.

vation de Malphigi qui nous apprend qu'une femme à laquelle on avoit imprudemment répercuté une galle invétérée, devint, peu de tems après, asthmatique. Après sa mort, on trouva ses poumons durs & remplis d'une matière tophacée concréte.

3°. La suppression des cautères, le desséchement des vieux ulcères, des sueurs habituelles, en donnant lieu à un métastase sur les organes les plus foibles, tels que le poumon, sont aussi des causes de l'asthme. On peut en dire autant de la suppression subite du flux menstruel, des fleurs blanches & des hémorroïdes.

4°. La suppression de la transpiration mérite aussi d'être rangée parmi les principes de l'asthme : c'est par cette raison qu'on trouve tant d'asthmatiques chez les Matelots & les Soldats.

5°. Le scorbut & la vérole ont aussi souvent produit l'asthme, en dépravant les humeurs, en leur donnant de l'acrimonie & trop d'épaississement.

6°. Une disposition héréditaire, le défaut d'exercice, les maladies inflammatoires de la Poitrine, les fièvres intermittentes, la petite vérole, la léuco-

plhegmatie conduisent souvent à l'asthme humide.

7°. Enfin, les excès dans le boire & dans le manger ; l'usage immodéré des plaisirs de l'amour, des liqueurs spiritueuses ; une Médecine prise inconsidérément & à trop forte dose ; le changement de tems ; le passage subit d'un air chaud à un froid ; les passions de l'ame, &c. peuvent conduire à un état d'asthme. Je prie mes Lecteurs de m'épargner la *fine* théorie que je pourrois leur donner à l'imitation de bien des Auteurs ; ils n'en seroient pas plus avancés dans le traitement, après avoir bâillé sur plusieurs pages de galimathias scholastique.

L'asthme, comme je l'ai déja dit, est une maladie fâcheuse & difficile à guérir. Elle exténue & conduit insensiblement au marasme, à l'hydropisie & à la mort.

L'inflammation qui accompagne les accès d'asthme est mortelle. Le malade périt ordinairement d'hémoptysie, ou de suppuration : on en a vu mourir aussi d'apopléxie.

On conçoit aisément que chez les

vieillards cette maladie eſt incurable; les femmes aſthmatiques portent rarement leur enfant à terme, lorſqu'elles ont conçu. D'après tous ces faits, le Médecin appellé dans ce cas, pourra établir ſon prognoſtic.

Pour procéder au traitement de l'aſthme humide, nous conſidérerons cette maladie dans deux états 1°. Dans le paroxiſme, 2°. Dans l'intervalle que laiſſent les accès.

Dans le premier cas, ſi la difficulté de reſpirer, l'oppreſſion & la chaleur ſont conſidérables, le pouls élevé, le malade jeune & pléthorique, on lui fera promptement une ou deux ſaignées; on n'agira pas de même à l'égard des vieillards auſquels ces évacuations ſont preſque toujours nuiſibles, ou d'un bien foible ſecours; mais on ſubſtitue, dans ce cas, aux ſaignées, les ventouſes ſcarifiées entre les deux épaules, & les ſangſues appliquées à l'anus.

La diète ſera des plus rigoureuſes. beaucoup de malades ont péri dans un paroxiſme d'aſthme pour avoir imprudemment ſurchargé leur eſtomac. On ne doit leur permettre que des bouillons

légers, des boissons incisives & apéritives, acidules ; l'oxicrat par exemple. On doit, autant qu'il sera possible, entretenir le cours des urines : c'est par cette voie que la nature détermine ordinairement les crises de la poitrine.

Les vomissemens & les nausées dont sont attaqués les asthmatiques, semblent indiquer les émétiques : aussi ces remèdes réussissent-ils toujours. Ils débarrassent l'estomac, agissent comme incisifs, & favorisent l'expectoration. On donne par préférence l'hypécacuanha, l'oximel scillitique, auxquels le kermès peut très-bien être substitué.

Après les émétiques, les vésicatoires aux épaules ou aux jambes sont du plus grand secours. Ils abrégent beaucoup la durée du paroxisme (*n*).

Les lavemens ne doivent pas être épargnés. Ils soulagent les malades, débarrassent les gros intestins, & déterminent une plus grande quantité de sang vers l'abdomen.

L'usage des narcotiques conseillé par Floyer dans toutes les espèces d'asthme

(*n*) V. l'art. de la pleurésie, où il en est fait mention.

ne m'a jamais paru avoir de bons effets dans l'asthme humide : ils empêchent l'expectoration ; mais ils réussissent très-bien dans l'asthme sec.

Pendant tout le tems du paroxisme, le malade doit être dans un appartement frais. Les poumons ne pouvant se dilater suffisamment, à cause de l'engorgement des vaisseaux sanguins & lymphatiques qui compriment les bronches, il faut choisir l'air qui étant le plus condensé, occupe moins d'espace ; le plus frais est donc le meilleur dans les premiers jours de l'accès. On placera le malade dans un fauteuil, assis sur son séant, la tête élevée. Il sera médiocrement couvert, parlera peu, & évitera les plus légers mouvemens qui, en accélérant la circulation, augmenteroient la difficulté de respirer, & les angoisses.

La violence de l'accès commençant à diminuer, on rendra les boissons diurétiques, & légèrement diaphorétiques. On prescrira des looch avec le kermés & l'oximel scillitique. Après le paroxisme, on passera à la cure prophilactique, & l'on travaillera à débarrasser le poumon, & à empêcher qu'il ne s'y forme de nouvelles congestions. C'est à

quoi

quoi l'on parviendra, en maniant à propos les diurétiques, les fondans, les stomachiques.

On recommencera l'usage des émétiques prescrits dans le paroxisme; on doit beaucoup compter sur leur efficacité; mais il faut y revenir de tems en tems.

Parmi les fondans, le savon tient le premier rang. Je me suis bien trouvé de l'opiate suivante.

4 Sirop, althea ou autre, ℥ 4
Savon de Venise, ℥ 2
{ Oignons de scille en poudre ʒ 2
{ Ou de la pulpe ʒ ſ.

Iris de Florence en poudre ſ. q., pour faire une opiate.

On commencera par faire dissoudre le savon dans le sirop, ensuite on ajoutera les poudres, ou la pulpe qu'on broyera & mêlera exactement.

Le malade prendra d'abord trois prises d'opiate; une le matin; l'autre, quatre heures après le dîner; & la troisième, à l'heure du coucher: la dose est d'un demi-gros pour chaque prise; on l'augmente, jusqu'à trois gros par jour. On boit par-dessus un verre d'infusion

d'hiſſope, de lierre terreſtre, ou autre boiſſon de cette nature.

Cette opiate eſt à la vérité nauſéabonde, elle fatigue même l'eſtomac des perſonnes délicates : & j'ai vu des malades ne pouvoir en ſoutenir l'uſage. Mais j'ai auſſi eu la ſatisfaction de la voir admirablement réuſſir dans ceux qui ont pu la ſupporter. Elle tient le ventre libre, pouſſe par les urines, rend l'expectoration facile & abondante.

Toutes les préparations de ſcille ſont également bonnes dans le traitement de l'aſthme humide ; la terre foliée de tartre, les fleurs de benjoin, de ſel ammoniac, la gomme ammoniac, le ſouffre, le *vinum benedictum*, ou l'infuſion de verre d'antimoine à petite doſe comme altérant, le ſirop de tabac, les eaux minérales ferrugineuſes : tous ces remèdes ſont d'un très-bon uſage.

Les amers, les ſtomachiques, tels que le cachou, le quinquina, la gentiane & la rhubarbe ſont néceſſaires pour entretenir les digeſtions qui ſont toujours viciées chez les aſthmatiques.

Les purgatifs ſont auſſi très bons, ſur-tout ſi le malade eſt bouffi & menacé d'hydropiſie ; on doit cependant évi-

ter de les donner à la plus légère apparence de paroxisme ; on sait qu'ils le font souvent reparoître.

Il est aussi de la dernière importance que les asthmatiques aient le ventre libre ; les Praticiens ne sauroient être trop attentifs à cet égard ; c'est pour cela que les lavemens sont très-recommandés alors.

Si l'asthme a succédé à quelque maladie cutanée, comme la galle, les dartres, on doit tâcher de les faire reparoître : à cet effet, on fera coucher les malades avec ceux qui sont affectés de la maladie répercutée. Lorsque cet expédient ne réussit pas, on y supplée par un cautère dont l'effet est d'entretenir un écoulement qui ne peut qu'être salutaire (*o*).

Rhasès avoit remarqué que les dépôts aux extrémités soulageoient beaucoup les asthmatiques ; c'est par cette raison qu'il préconise si fort les cautères. On prescrira en même temps les remèdes propres à combattre les maladies cutanées : les diaphorétiques sont ceux qui conviennent le mieux.

(*o*) De remed. lib. 7.

Mais ce seroit en vain qu'on donneroit tous les remèdes indiqués pour l'asthme; si cette maladie étoit entretenue par un vice particulier, tant qu'on ne détruiroit pas la cause, l'effet subsisteroit, & le mal feroit des progrès. Il est donc essentiel de la combattre, lorsqu'on est assuré qu'elle existe, ayant néanmoins égard au vice local.

Quand la suppression des règles ou des hémorroïdes est compliquée avec l'asthme, on doit rappeller ces évacuations, ou y suppléer par des petites saignées, ou des sangsues appliquées à l'anus.

Toute la vigilance & le zèle d'un Médecin n'auroient aucun effet, si le malade ne s'observoit scrupuleusement touchant le régime. Rien de plus important que cet article: la moindre faute, le plus léger écart peuvent être funestes.

Les asthmatiques doivent manger peu, choisir les alimens de facile digestion & peu nourissans: la trop grande quantité de chile entretiendroit l'embarras des poumons; les alimens gras empâtent & sont par conséquent nuisibles.

On remarque que le vinaigre fait beaucoup de bien aux asthmatiques. C'est un savoneux, ils doivent en assaisonner

leurs alimens, en aiguiser leurs boissons.

L'oxicrat ou l'hydromel sont préférables dans ce cas à toute autre tisane. Les Anglois préparent un hydromel & une bierre avec de l'absinthe, & y font entrer aussi les baies de genièvre: cette boisson fait beaucoup de bien aux asthmatiques.

Le choix de l'air est une chose essentielle pour ces malades. On doit préférer dans l'asthme humide celui qui réunit la sècheresse à la fraicheur. L'appartement doit être grand, bien aéré, exposé aux vents du nord: le malade doit dormir les rideaux de son lit ouverts, la tête élevée & légérement couvert. Il doit faire un exercice modéré, soit à pied, soit à cheval, soit en voiture: le mouvement facilite l'oscillation des vaisseaux, l'atténuation des humeurs, la transpiration & les digestions.

De l'Asthme sec ou convulsif.

CETTE espèce d'asme est le plus souvent habituelle. Ce qui la caractérise principalement, est une toux continuelle, sèche, quoiqu'elle soit souvent accompagnée de crachats, de sérosité un peu

acre : le pouls est élevé, dur, convulsif ; le visage est rouge, violet, quelquefois il y a des convulsions.

Un Professeur de Montpellier prétend qu'avant Vanhelmont, on ne connoissoit point l'asthme sec. Qu'on me permete de relever cette assertion, il me suffit pour cela de citer ce qu'en dit Hippocrate, qui a très-bien fait sentir combien il étoit essentiel de ne pas confondre l'un avec l'autre (*p*).

Le tempérament sec, les veilles, l'ictère, l'hypocondrerie, l'abus des liqueurs ardentes, & du caffé ; les exercices trop violens du poumon, les passions de l'ame (*q*) sont les causes les plus fréquentes de l'asthme sec.

Baglivi croit qu'il dépend souvent de la convulsion des muscles de la poitrine (*r*).

Les accidens de l'asthme sec ne sont pas moins pressans que ceux de l'asthme humide : la difficulté de respirer est ex-

(*p*) . . . *Nisi rectè distinxeris asthma convulsivum ab humorali, nunqam ex voto succedet curatio.* Hyppocrat. epid.

(*q*) Je connois un Marchand qui depuis un violent accès de colère, est tourmenté d'un asthme sec habituel.

(*r*) Prax. med. lib. 2, cap. 9.

trême, le malade sent une chaleur brûlante dans sa poitrine ; il est tourmenté par la soif, un grand mal de tête occasionné par les efforts violens qu'il fait pour tousser, & par l'irritation que les vomissemens occasionnent à l'estomac.

L'asthme sec est une maladie fâcheuse, particuliere aux adultes. Elle est souvent suivie d'hémoptysie qui, dans ce cas, est toujours mortelle : quelquefois de maladies inflammatoires.

Lorsque l'asthme sec dure quelques tems, il se complique ordinairement avec l'humide : les poumons étant continuellement irrités, la circulation y est accélérée ; une plus grande quantité de sang & de lymphe y est déterminée : De-là naissent les différens embarras dans cet organe.

Le traitement de l'asthme sec est bien différent de celui de l'asthme humide. On doit d'abord faire une ou deux saignées, en proportion de l'intensité du mal, & de la force du malade ; afin de prevenir la rupture des vaisseaux sanguins, & l'engorgement du poumon.

Ensuite on prescrira les adoucissans, les délayans, le petit lait, le lait coupé, l'eau de veau & de Poulet, les huileux,

les mucilagineux, les narcotiques, dans le fort même du paroxiſme. On revient de tems en tems aux ſaignées, ſelon le beſoin; ou l'on a recours aux ſangſues qu'on applique auſſi dans l'aſthme humide à l'anus.

Le point eſſentiel eſt de relâcher, par conſéquent les bains froids ne conviennent point, quoiqu'il ait plu à Monſieur Pomme de les ordonner comme *relâchans*. Ils produiſent un effet tout contraire, ils augmentent la toux, & refoulent le ſang vers l'intérieur; & c'eſt ainſi que leur uſage imprudemment adminiſtré a ſouvent donné lieu à l'hémoptyſie: les preſcrire dans l'aſthme ſec comme *relâchans*, ce ſeroit un remède pire que le mal: *adderetur oleum camino.*

Lorſque l'aſthme ſec ſe complique avec l'aſthme humide, c'eſt au Médecin prudent, à marier comme il convient les remèdes indiqués dans le traitement de ces deux maladies.

Le régime eſt auſſi néceſſaire ici que dans l'aſthme humide. La diète laiteuſe eſt préférable à tout: on évitera avec grand ſoin, les alimens échauffans: les potages de riz, de gruau, d'avoine, & le ſagou ſont les ſeuls dont l'uſage puiſſe être permis.

La tranquillité d'eſprit eſt très-néceſſaire : c'eſt pourquoi on égayera le malade par tout ce qu'on jugera propre à lui faire oublier ſes maux : on écartera de lui tout ce qui ſeroit capable de l'émouvoir ; un excès de joie ſeroit auſſi dangereux pour lui qu'un excès de triſteſſe : ſon ame doit être dans une douce égalité ; ceux qui environnent ces ſortes de malades ne doivent jamais perdre de vue ces attentions.

La qualité de l'air doit être ici différente de celle qu'on cherche dans l'aſthme humide. Autant les vents du nord ſont ſalutaires dans celui-ci, autant ils ſont nuiſibles dans l'aſthme ſec. Un air ſec tourmente & agite les malades. C'eſt pour éviter ces accidens, qu'il faut, autant qu'il eſt poſſible, les faire vivre dans une température moyenne entre l'humide & le ſec. Dans les chaleurs de l'Eté, on fera très-bien de joncher de feuilles ou de fleurs l'appartement du malade : on pourra encore y laiſſer des branches de ſaule récemment trempées dans l'eau, afin que l'humidité qui s'en exhalera, porte dans les poumons *arides* du malade un rafraîchiſſement ſalutaire.

DE LA TOUX.

La toux, ſelon Duret (*a*), eſt un ébranlement de la poitrine qui tend à ſe débarraſſer d'une matière qui lui eſt à charge. Toutes les parties, dit cet Auteur, ont la même faculté. Ainſi la toux eſt à la poitrine, ce que l'éternuement eſt aux narines, & le hoquet à l'eſtomac. On peut en dire autant des reins, de la veſſie, de la rate & du diaphragme.

Il ne ſera point ici queſtion de toutes les eſpèces de toux ; je me bornerai à parler de celle qui eſt ſimple & primitive.

Cette maladie eſt très-fréquente, ſurtout en hyver. Elle regne alors très-ſouvent épidémiquement ; chacun touſſe : peu de gens y font attention ; mais beaucoup finiſſent par en être les dupes : c'eſt un fait confirmé par l'expérience journalière.

Le ſiège de la toux varie. Il peut être dans la gorge, dans la poitrine ou dans

(*a*) Duret, annotat. in Holler.

l'estomac. Ces deux premières toux ont beaucoup de rapport entre elles : on les trouve souvent compliquées ; elles dépendent presque toujours des mêmes causes.

La toux du gosier (gutturale) est aigue. On la connoît par la difficulté d'avaler, par un sentiment de chaleur qui se fait sentir au fond de la gorge. Elle est sèche , accompagnée souvent de soif; & lorsque le malade rend des crachats , ils sont séreux.

La toux pectorale est plus sonore ; accompagnée de crachats ; les malades éprouvent une certaine difficulté dans la respiration , des tiraillemens & beaucoup de chaleur dans la poitrine ; ils toussent plus violemment sur le soir & pendant la nuit , que durant le jour.

La toux stomachale a cela de particulier , qu'elle augmente après le repas ; elle est plus sourde , quand l'appétit est moindre , & l'estomac moins plein. Elle est souvent accompagnée de nausées , de vomissement , de crachats séreux très-abondans , d'anxiétés vers le scrobicule du cœur. La région épigastrique est quelquefois tendue & sensible. Cette toux est familière aux enfans & aux vieil-

lards; il est très-important de la distinguer des deux autres.

Les toux gutturale & pectorale dépendent presque toujours de la suppression de la transpiration, d'un froid aux pieds, de la suppression des sueurs; les boissons froides, le changement de saison, le passage subit du chaud au froid, &c. peuvent par le même méchanisme les produire. On peut mettre les brouillards au nombre de ces causes: mais le plus souvent leur effet n'est que passager.

Les anciens prétendoient que ces toux provenoient d'une humeur acre qui découloit du cerveau sur la gorge & sur la poitrine. On sait aujourd'hui apprécier ce sentiment.

La mauvaise conformation de la Poitrine, une foiblesse héréditaire du poumon, rendent de bonne heure sujettes à la toux les personnes qui portent en elles ce germe, lequel conduit insensiblement à la Phtysie.

La toux sthomachale dépend d'une saburre dans l'estomac; suite ordinaire des indigestions, des veilles, d'une étude forcée, &c.

Chez les enfans, la mauvaise qualité

du lait, les alimens groſſiers & viſqueux, tels que la bouillie, la malpropreté, l'humidité des appartemens, les vers, &c. ſont les cauſes ordinaires de la toux.

Si les toux gutturale & pectorale ſont accompagnées de fièvre, on fera bien de ſaigner le malade, ſur-tout s'il eſt jeune & ſanguin.

Les boiſſons doivent être abondantes, légérement diaphorétiques; telles ſont, par exemple, l'infuſion de fleurs de ſureau, de lierre terreſtre, de veronique, de coquelicot, de plantes capillaires, du thé; le lait ſeul, ou coupé avec ces infuſions, eſt très-bon.

On évitera d'expoſer les malades aux vents froids; on tiendra leurs pieds chauds & ſecs: cette attention eſt importante.

Si la toux les empêchoit de dormir, on pourroit leur donner quelque liqueur calmante, le ſirop de diacode, les pillules de cinogloſſe, la thériaque, &c.

Si, malgré ces ſecours, la toux perſiſtoit, ou devenoit opiniâtre, un véſicatoire entre les deux épaules, la feroit promptement diſparoître: nous en avons quantité d'exemples.

La méthode rafraîchiſſante qu'on n'emploie que trop communément dans ces

cas, m'a toujours paru contr'indiquée. Au lieu de rétablir la transpiration, elle la supprime de plus en plus, fixe les humeurs, & donne lieu à des congestions fâcheuses.

Le traitement de la toux stomachale différe beaucoup du précédent. Comme elle dépend d'une saburre accumulée dans l'estomac, les vomitifs répétés ne peuvent que produire un très-bon effet. L'hypecacuanha mérite la préférence. Ensuite on passe aux purgatifs, tels que les rhabarbarins; & successivement aux stomachiques, tels que le quinquina, le cachou, le macis, la rhubarbe, le vin amer, les eaux minérales: on en continuera l'usage, pendant un temps suffisant.

Les malades auront l'attention de peu manger, & de choisir les alimens de facile digestion. On ne doit pas leur interdire le vin, ni le caffé; l'usage modéré de ces liqueurs ne sauroit nuire dans ces circonstances.

Si le traitement regarde un enfant à la mammelle, on cherchera à reconnoître si le mal vient du lait. S'il est trop épais, on prescrit à la nourrice un régime approprié. Mais, si la cause de la

maladie dépendoit de la mauvaiſe conſtitution de l'enfant, envain employeroit-on une multitude de remèdes : c'eſt à la nature à vaincre le mal. Il ſuffira de bannir du régime les bouillies faites avec de la farine, dont on gorge ordinairement les enfans.

Lorſque l'enfant eſt ſevré, & âgé de quelques années, on doit le traiter différemment. On le purgera avec le ſirop de chicorée compoſé, celui de fleurs de pêcher, auxquels on ajoute quelques grains de mercure doux : on peut auſſi donner quelque doſe de magnéſie : je l'ai toujours vue réuſſir.

En général, on doit peu droguer les enfans, & avoir l'attention la plus ſcrupuleuſe à ce que leur eſtomac foible & délicat ne ſoit point ſurchargé d'alimens. On leur donnera un peu de vin ; on leur permettra de courir & de ſe livrer aux amuſemens de leur âge ; le tems achévera la guériſon.

DE LA COQUELUCHE.

CETTE maladie eſt preſque toujours épidémique ; elle attaque ſpécialement

les enfans ; mais les adultes n'en ſont pas exempts ; elle eſt très-meurtrière ; on a vu des campagnes en être entièrement dévaſtées.

Les ſymptômes de la coqueluche ſont la toux vive qui prend par accès appellés *quintes*, ſuivies de crachats muqueux. Cette toux eſt quelquefois ſi violente, que le viſage en devient violet ; les hémorragies du nez, les convulſions, le mal de tête l'accompagnent auſſi très-fréquemment ; les vomiſſemens en ſont un des principaux ſymptômes ; le malade perd l'appétit ; il a de la fièvre, & éprouve de la difficulté dans la reſpiration. C'eſt dans la variété du tems & des ſaiſons, qu'on doit chercher la cauſe de cette maladie. On remarque qu'elle eſt plus fréquente & plus dangéreuſe, quand les froids ont été précédés de pluies abondantes. Les humeurs dont le corps abonde alors, ne s'étant point évacuées par l'inſenſible tranſpiration ; il ſe fait un embarras dans le poumon ou dans l'eſtomac qui ſont le ſiège ordinaire de cette maladie.

Le traitement de la coqueluche, chez les adultes, conſiſte dans les ſaignées,

les émétiques, les purgatifs, les boissons incisives, diaphorétiques, l'hydromel, les vésicatoires, les loochs avec le kermès, l'oximel scillitique. On doit être circonspect sur l'usage des calmans, & sur les purgatifs, si l'on ne veut courir le risque de supprimer les crachats: accident qu'il est de la plus grande importance de prévenir.

Quant au traitement des enfans; voyez ce que nous en avons dit à l'article de la toux. Nous ajouterons seulement ici qu'on ne peut leur donner rien de mieux qu'une eau miellée dans laquelle on a fait infuser un peu de canelle; quelques cueillerées de vin sucré, le sirop de fleurs de pêcher, &c. On peut faire vomir avec l'oximel scillitique, ceux qui sont d'un âge un peu plus avancé.

DU RHUME.

LE rhume de Poitrine dont il est ici question, est caractérisé par l'oppression, la difficulté de respirer, la raucité de la voix, la toux plus ou moins vive, tantôt sèche, tantôt humide.

On ne doit pas négliger les rhumes; ils ont des ſuites auſſi fâcheuſes que la toux ; les cauſes en ſont les mêmes; les variations de l'air, le paſſage ſubit du chaud au froid, les exercices trop violens du poumon, tels que le chant, les inſtrumens à vent, &c.

La curation eſt auſſi la même, que celle de la toux. On ſaigne, s'il y a beaucoup de fièvre; on preſcrit des boiſſons chaudes & diaphorétiques, les infuſions de capillaire & des fleurs béchiques, la décoction de ſon avec le miel, le ſucre ou le ſirop de capillaire. Les rafraîchiſſans doivent être bannis.

DE LA PTHYSIE.

LES Auteurs déſignent cette maladie, ſous le nom de *Tabes* ou de *Pthyſie* indiſtinctement. Néanmoins il y en a quelques-uns qui ont jugé à propos de faire de ces maladies deux genres différens. Le premier eſt employé chez eux pour déſigner l'étyſie ou la conſomption; le ſecond, pour dénoter la pthyſie. Comme elles ne différent que par quelques circonſtances légères, qui d'ail-

leurs n'ont aucune influence sur le traitement, nous n'adopterons point la subtile distinction de ces Auteurs.

Il nous importe également peu de savoir si le mot *Phtysie* désignoit chez les anciens, la pourriture, ou bien une simple consomption & amaigrissement. Ces sortes de recherches n'étant que de pure curiosité, sont faites pour occuper le loisir des Théoriciens. Depuis longtems, la valeur du mot *Pthysie*, est fixée; c'est dans ce sens que je le prendrai.

Il y a des Médecins qui ont confondu la pthysie avec le marasme, jusqu'au point d'avancer que celui-ci en étoit le dernier période; mais c'est une erreur. La pthysie, il est vrai, ne sauroit subsister sans le marasme qui en est un des symptômes caractéristiques. Mais le marasme peut très-bien exister sans la pthysie: c'est un fait dont une expérience journalière nous démontre la vérité.

On ne peut disconvenir que la pthysie n'ait une grande affinité avec la fièvre hectique. L'intervalle qui les sépare est bien petit; & l'on passe aisément de l'une à l'autre: peut-être-même vaudroit-il mieux considérer la fièvre hectique comme le premier degré de la

pthyſie. En effet, ſi l'on ſe donnoit la peine de pouſſer ſes recherches un peu plus loin, on s'appercevroit, je penſe, bientôt que les Médecins n'ont diſtingué ces deux maladies, que parce qu'ils n'ont pas trouvé de ſiège fixe & déterminé à la fièvre hectique; tandis qu'ils étoient perſuadés que celui de la pthyſie réſidoit conſtamment dans le poumon. L'on verra par ce qui ſera dit dans la ſuite ce qu'il faut penſer de cette opinion des anciens.

Il ſe préſente une queſtion qui a fourni pendant long-tems matière à une vive diſpute. Fernel (*a*) nous apprend que de ſon tems, elle n'étoit point encore terminée. Il s'agiſſoit de ſavoir ſi l'on pouvoit être attaqué de la pthyſie, ſans avoir été auparavant hémoptoique; ou, ce qui revient au même, ſi l'hémopthyſie devoit être regardée comme la cauſe de la pthyſie.

Cette queſtion qu'il faut bien ſe garder de mettre au rang de ces futilités éphémères que l'on agite avec tant de chaleur dans nos Écoles, cette queſtion, dis-je, ne pouvoit être décidée que par

(*a*) Fernel, Pathol. lib. 5. cap. X.

l'observation. Nous ne savons malheureusement que trop aujourd'hui que la pthysie reconnoît plusieurs causes, & qu'il n'est pas rare de la rencontrer, sans qu'elle ait été précédée par le crachement de sang.

Il y avoit un autre moyen bien simple de trancher la difficulté ; c'étoit de consulter les livres des Médecins Grecs, pour savoir ce que leur pratique leur avoit appris à ce sujet. Aretée s'explique assez clairement. Il dit : que quoique la pthysie soit une suite ordinaire de l'hémopthysie, on rencontre quelquefois celle-là, sans celle ci (*b*) ; ne pourroit-on pas conclure de là, que de tout tems on s'est plus occupé à louer les anciens qu'à les lire ?

La pthysie est regardée avec raison, comme la premiere maladie de la poitrine, tant à cause du nombre de ses victimes, qu'à cause de la difficulté qu'il y a à la guérir. Willis a observé (*c*) que toutes les autres affections du thorax, lorsqu'elles ont résisté à un traitement méthodique, ou qu'elles n'ont été guéries qu'imparfaitement, viennent se

(*b*) De caus. & nox. diuturn affect. lib. 1. cap. 8.
(*c*) Pharmac. ration. sect. 1. cap. 5.

perdre dans celle-ci ; comme on voit, dit cet Auteur, les petits ruiſſeaux ſe perdre dans les grandes rivières qui vont à leur tour ſe jetter dans la mer.

La pthyſie eſt un de ces maux qu'il n'eſt que trop ordinaire de voir réſiſter à toutes les reſſources de l'art. Les Praticiens l'ont diviſée en trois périodes ou degrés différens. Quoique cette diviſion ne ſoit pas dans la nature, il ne faut cependant pas la négliger : elle peut ſervir à une deſcription méthodique de cette maladie que les Auteurs ont traitée avec tant de confuſion. Elle a d'ailleurs l'avantage de fixer le Médecin, tant pour la curation qui n'eſt pas toujours la même, que pour le prognoſtic, à la juſteſſe duquel ſa réputation eſt le plus ſouvent attachée.

On convient unanimement que la pthyſie eſt incurable, lorſqu'elle eſt parvenue au troiſième degré ; qu'au ſecond, elle eſt très-difficile à guérir, & que ce n'eſt qu'au premier degré qu'on pourroit la combattre avec quelque avantage. Mais malheureuſement, il n'eſt pas aiſé de reconnoître ce période ; nous ne la connoiſſons que lorſqu'elle a paſſé au ſecond degré, ou qu'elle eſt ſur le point d'y paſſer.

On voit par-là, combien il importe d'avoir bien présent à l'esprit, les signes qui accompagnent cette maladie, dans son commencement. Je vais tâcher de les exposer avec le plus d'exactitude qu'il me sera possible.

PREMIER DÉGRÉ DE LA PHTISIE

LA pthysie se manifeste à peu près, de la même manière que le rhume. On est saisi de la toux; mais cela n'étonne point; on se persuade que celle-ci se terminera comme celle qu'on a déja essuyée, & qu'une expectoration louable sera l'heureuse époque de sa fin; on néglige conséquemment les remèdes, & plusieurs mois se passenr, avant que le Médecin soit appellé : faute capitale dont les malades sont presque toujours les dupes.

En effet, quoiqu'il soit difficile au premier coup d'œil de démêler la vraie nature du mal : un homme instruit ne s'y trompe pas. Cette toux a des caractères particuliers qui n'échappent point à un œil clairvoyant. Elle est sèche dans la pthysie; elle est humide dès les com-

mencemens du rhume. De plus, elle eſt conſtamment accompagnée d'un ſentiment de peſanteur dans la poitrine, avec une diarrhée commençante.

Il faut néanmoins avouer que l'on voit quelquefois la toux devenir humide, dès le commencement; mais dans ces cas là même, les crachats ſont conſtamment pituiteux; ils ne viennent qu'après des *quintes*. Cela n'eſt pas ſurprenant. L'irritation que ces quintes ont cauſée à la trachée-artère, fait couler à la longue, la ſéroſité des glandes répandues dans la membrane interne de ce canal: & la toux qui d'abord étoit sèche, devient humide. Ce méchaniſme, comme le remarque Morton (*d*), ne reſſemble pas mal à celui par lequel un enfant tire le lait du ſein de ſa nourrice.

La toux des pthyſiques n'eſt pas auſſi forte que celle des catharreux, pendant le jour. On a obſervé auſſi qu'elle revenoit à des intervalles plus éloignés. Dans la nuit, ces proportions changent; & l'intenſité de la toux eſt à peu près égale. Vraiſemblablement patce que le corps

(*d*) De Pthiſi.

étant couché, les poumons se trouvent moins à leur aise, étant comprimés par le diaphragme qui l'est, à son tour, par les viscères du bas ventre. Un autre phénomène bien remarquable, c'est que les malades toussent cruellement, jusqu'à ce qu'ils aient vomi les alimens qu'ils avoient avalés.

Ce dernier symptôme, joint à la toux, étoit regardé par Morton, comme un des moins équivoques de la pthysie. Ce n'est pas que le vomissement soit particulier à cette espèce de toux; il n'est pas rare de l'observer dans celles qui sont épidémiques & catharrales, sur-tout dans la coqueluche. Alors l'ensemble des autres signes, l'âge du malade, & le génie de l'épidémie dévoilent bientôt au Médecin la nature du mal qu'il a à combattre.

Les Pthysiques se plaignent, en toussant, d'une titillation désagréable au fond du gosier. Il ne faudroit pas s'imaginer que cette impression se fît immédiatement sur l'endroit auquel ils la rapportent; il paroît plus probable que cela s'opére par continuité, comme on voit la douleur se propager jusqu'à l'extré-

mité du gland, quand la vessie est irritée par la présence d'une pierre.

Les Pthysiques ne goûtent point les douceurs du sommeil. De-là, ces anxiétés, cette tristesse, cette mauvaise humeur qui ne les quittent jamais. Leur voix devient d'abord rauque, c'est la première altération qu'elle éprouve; bientôt elle est aigue, glapissante, elle s'affoiblit enfin peu à peu.

La difficulté de respirer augmente au moindre exercice. Il s'y joint une oppression & une pésanteur des hypocondres qui concourent avec les insomnies, à précipiter le malade dans la rêverie & l'abbattement. Morton mettoit (*e*) ces deux derniers signes au rang des pathogmoniques. Quelques Auteurs ont avancé qu'une douleur de côté poignante accompagnoit presque toujours la pthysie dans son principe. Cela n'est vrai que lorsqu'elle succède à quelque maladie supposée de la poitrine.

Il n'est pas indifférent de quel côté les malades se couchent. On a remarqué que lorsqu'ils sont sur un côté, ils sont bien plus incommodés par la toux, que

(*e*) L. c. cit. pag. 55.

s'ils se couchoient sur l'autre. Il faut en chercher la raison dans une plus grande affluence de liqueurs sur un côté, que sur l'autre : ce qui fait qu'ils ne peuvent se coucher qu'avec peine sur le côté opposé ; comme dans l'hydropisie de poitrine, lorsque l'épanchement n'est que dans une cavité.

Dans cet état de la maladie, on trouve la fièvre ; le pouls est assez fréquent ; il se répand sur l'habitude de la peau une chaleur acre, mais qui se fait principalement sentir à la paume des mains & à la plante des pieds ; elle redouble vers le soir & après les repas ; le visage se colore ; & l'on apperçoit sur l'os de la pomette, une rougeur éclatante, mais circonscrite.

On s'est trompé, quand on a dit que cette fièvre, dont je viens de parler, étoit quotidienne continue ; son type n'est point fixe. on voit des paroxismes se succéder plus ou moins rapidement, & à des intervalles inégaux : l'urine prend une légère teinte rouge, la soif se fait sentir, l'appétit est perdu.

Il y a pourtant des sujets qui le conservent dans son entier ; mais ceux-là même ne sont pas exempts des vomisse-

mens dont il a été parlé plus haut l'amaigriſſement continue à ſe former; mais il n'eſt pas encore ſenſible.

SECOND DÉGRÉ DE LA PHTISIE.

LA toux continue, & va toujours en augmentant: on voit alors qu'elle excède les bornes d'un rhume ordinaire : les jambes du malade diminuent ; c'eſt ſur les mollets que portent les premiers effets de l'émaciation qui devient bientôt générale. Elle affecte inſenſiblement tout le corps qui perd ſon coloris naturel, devient pâle & jaune. Le malade eſt ſujet à une fièvre qui eſt accompagnée de tous les ſymptômes de la plevropéripneumonie.

C'eſt alors, & non pas dans le premier état, que les pthyſiques ſe plaignent d'une douleur de côté aſſez vive, mais qui ceſſe avec la fièvre. La gêne de la reſpiration augmente avec la toux; la ſoif eſt plus ardente, les veilles continuelles, la chaleur plus acre. Ils ne peuvent trouver une ſituation commode; ils ſont dans une perpétuelle agitation ; quelquefois ces accidens ſont portés à un ſi haut point, que les malades périſſent.

Le plus ſouvent néanmoins ces ſymptômes ſe mitigent vers le ſeptième, huitième, ou neuvième jour; mais c'eſt pour faire place à d'autres qui, quoique plus doux en apparence, ne conduiſent pas moins ſûrement les malades au tombeau. La fièvre change de nature, elle ſemble prendre le caractère intermittent; ſes accès ne ſuivent aucune marche réglée, ils reviennent pluſieurs fois dans un même jour, & ſont précédés par des friſſons.

Cette irrégularité n'eſt pas de longue durée: la fièvre paroît devenir quotidienne; quelquefois, mais plus rarement tierce. Les redoublemens, comme je viens de le dire, s'annoncent par des friſſons dont la longueur & l'intenſité varient: ils finiſſent par des ſueurs abondantes & colliquatives. Il eſt à remarquer que ces ſueurs arrivent dans la nuit, & qu'elles ſont ſuivies d'une expectoration copieuſe qui ramene le calme & tranquilliſe l'eſprit du malade que la vue de tous les accidens avoit allarmé: il s'endort alors, & reprend ſes forces pour ſoutenir une nouvelle attaque.

Dans cet état de la maladie, les crachats ſont abondans: la plûpart des

Praticiens assurent qu'ils sont amers, de doux qu'ils étoient dans le commencement. Cette assertion vague n'est assise sur rien de solide : ils sont par intervalle teints de filamens sanguins ; & à ce sujet, nous observerons qu'il n'est pas nécessaire que les malades ayent craché du sang, pour mourir ptyhsiques, comme quelques personnes l'ont avancé. M. de Sault rapporte plusieurs observations qui confirment ce fait (*f*).

Aux symptômes ci-dessus exposés, le même Auteur en ajoute un qu'il a constament observé : ce sont des embarras très-considérables dans le foye, manifestes dans le vivant, par une dureté de ce viscère bien sensible au tact, & quelquefois par sa douleur. Il est surprenant que les Auteurs n'en ayent pas fait mention. Il étoit aisé de s'en convaincre, en portant la main sur l'hypocondre droit du malade. J'ai senti plusieurs fois cette renitence dont parle M. de Sault. Lorsqu'on voudra s'en assurer, il faudra avoir la précaution de faire coucher le malade sur le dos, les jambes élevées ; alors on ne manquera pas de la sentir,

(*f*)

ſurtout ſi l'amaigriſſement eſt conſidérable.

L'appétit que le malade avoit perdu dans le premier degré de ſa maladie, ſe réveille dans celui-ci. On remarque que le plus grand nombre des pthyſiques mange avec avidité, & digere bien : ils vont à la ſelle, une ou deux fois par jour, leurs excrémens ſont liés, & tels que pourroit les rendre l'homme qui ſe porte le mieux. Malgré cela, les alimens ne les réparent point; au contraire, on les voit dépérir ſenſiblement.

Ce phénomène eſt très conforme aux loix de l'œconomie animale, & prouve bien que le poumon eſt le principal organe de la ſanguification. En effet, les alimens ayant ſubi un premier changement dans le bas ventre, n'ont beſoin pour prendre la nature des humeurs animales, que d'en ſubir un ſecond qui doit leur venir de la part du poumon. Mais comme ce viſcère eſt affecté, il ne ſauroit agir ſur eux. De-là il s'enſuit que l'appétit que les Médecins voyent paroître avec plaiſir dans toute autre maladie, n'annonce ici que la terminaiſon la plus funeſte. Cette idée que la théorie avoit enfantée, a été confirmée par l'ob-

servation. Bennet nous dit que les pthysiques sont déſeſpérés. *Pthiſici cibum avidè appetentes, & exinde robur neutiquam acquirentes, deſperati* (g).

Le pouls des pthyſiques varie ſingulièrement hors du paroxiſme; le matin, par exemple, on le trouve foible, petit, obſcur; il n'a preſque point de fréquence. Si on l'explore dans le fort de l'accès, il eſt vîte, fort, fréquent; lorſque la ſueur ſe déclare, ſa force & ſa vîteſſe diminuent, il revient à ſon état primitif.

L'urine eſt ici rouge, comme dans les fièvres intermittentes, avec cette différence toutesfois que le ſédiment qu'elle dépoſe eſt blanc & farineux.

TROISIÈME DEGRÉ DE LA PTHISIE.

LA face hypocratique annonce infailliblement que la pthyſie eſt à ſon dernier degré: les yeux ſe cavent & ſe terniſſent, les tempes s'affaiſſent, les oreilles ſe relevent, le nez devient pointu, les pommettes ſaillantes, les lèvres ſemblent

(g) Beunet, tabid. theat. p. 3.

se coller aux dents, la bouche s'aggrandit; quand on la fait ouvrir, on la voit couverte d'ulcères: les malades se plaignent que leur gosier est douloureux & aride, & cette douleur se propage presque toujours jusqu'à l'oreille gauche (*h*). Je n'ai jamais eu occasion de faire cette observation. Il y a apparence que ce symptôme dépend de l'ulcération de la membrane qui tapisse la trompe d'Eustache. On a dit encore que les vaisseaux sanguins sont plus chauds que les chairs qui les avoisinent; je n'ai jamais pu appercevoir cela, peut-être n'en dois-je en accuser que l'imperfection de mon tact.

La peau du corps des pthisiques; celle surtout des extrémités, est rude, ridée & comme *chagrinée*; il s'y éleve des pustules rouges qui sont la preuve la plus complette d'une dissolution totale dans les humeurs.

La maigreur est bientôt portée à son dernier période: le malade ressemble à un squelette: on diroit volontiers que les chairs sont fondues, & qu'il ne reste plus que la peau. Il est surprenant que dans cet état, l'action des muscles se sou-

(*h*) V. sa thèse: *An sagou pthysicis?* 1765.

tienne; car ces malades exécutent tous les mouvemens musculaires, autant que la foiblesse où ils sont réduits peut le leur permettre, malgré l'aridité des capsules & des ligamens. M. Wanswieten (*i*) a vu un Musicien qui, la veille de sa mort, touchoit très-bien du clavecin. Voici la raison qu'en donne cet Auteur. On sait, dit-il, que le muscle est composé d'une grande quantité de tissu cellulaire, & que la fibre charnue n'y entre que pour la plus petite partie. Il est donc possible, ajoute ce Médecin, que le muscle soit réduit à un très-petit volume, sans que sa texture soit altérée: cette raison est puisée dans la nature.

L'œdème des extrémités dans la pthysie est l'avant-coureur de la mort. Il reconnoît ici une double cause. 1°. La difficulté que le sang éprouve à passer à travers les poumons. 2°. La dissolution des humeurs. En vain quelques Phisiologistes objecteroient-ils que plus les humeurs sont fluides, plus elles sont propres à circuler. M. de Sauvages a très-solidement prouvé que l'aisance de la circu-

(*i*) Comment. in aphr. tom. 4.

lation exigeoit un certain degré de cohérence dans les liquides (*k*).

Les ongles deviennent crochus, parce qu'ils ne sont plus soutenus par la graisse, les cheveux tombent, & cet accident est mortel; Hyppocrate ne l'a point omis (*l*). Le défaut de nourriture est la cause de cette dépilation chez les pthysiques, comme elle l'est chez les viellards.

Les poux rongent ces malades sur leur fin; cela n'est pas étonnant. On sait que la chaleur & la putréfaction sont les deux agens qui font éclore ces insectes. Ces deux causes se trouvent ici réunies. Les pthysiques, comme chacun peut le remarquer, ont l'haleine fort puante; leurs crachats sont d'une fétidité qu'ils détestent eux-mêmes; ils rendent le pus presque tout pur, & leurs jours se terminent par la diarrhée. *Si sputum in ore contentum excreatum detestatur, & pus magis sincerum expuit; hunc intra breve tempus, afferito ex alvi profluvio periturum* (*m*).

(k) Differt. sur les médicam.
(*l*) De morb. lib. 2.
(*m*) Hyppocrat. de morb. lib. 2.

Les malades qui s'étoient allarmés dans le ſecond degré de leur maladie, ſe raſſurent à meſure que leur fin approche: ils n'ont plus de frayeur, tout leur paroît d'un bon augure ; ils ſe flattent de recouvrer bientôt leur premiere ſanté : & ces calmes trompeurs dont ils jouiſſent par intervalle, ne contribuent pas peu à les entretenir dans cet eſpoir. Ceux qui n'ont aucune connoiſſance de notre art ne ſont pas les ſeuls à ſe bercer de cette illuſion. M. de Sault (*n*) a vu des Médecins prêts à expirer de cette maladie, & ſe perſuader qu'ils n'étoient point pthyſiques, & j'en connois un qui eſt à-peu-près dans le même cas. Il eſt ſujet à de fréquentes hémopthyſies, & quand l'accès eſt paſſé, il n'y ſonge plus. Ce n'eſt pas qu'il ignore les accidens fâcheux qui en ſont les ſuites ordinaires, car il eſt très-inſtruit. Tel eſt le tableau de cettte maladie funeſte qui enleve tant de perſonnes à la fleur de leur âge.

Tout a ſes exceptions dans la nature: la pthyſie a les ſiennes. On ne la voit pas toujours ſuivre la marche que nous venons d'indiquer : elle s'en écarte dans

(*n*) Diſſertat. ſur la pthyſie.

certains climats. Sidenham nous apprend que dans le Briſtol, où cette maladie eſt ſi commune, elle s'annonce par des crachats douceâtres rendus en abondance, qui, dans l'eſpace de trois mois réduiſent les malades à un maraſme conſommé. La toux eſt légère le plus ſouvent: peu de malades ſont ſujets à ces toux *férines* qu'on obſerve ailleurs (*o*).

La pthyſie qui ſuccéde à une maladie inflammatoire ſuppurée de la poitrine, n'a que le ſecond & le troiſième période: puiſque les malades commencent à cracher du pus. Cette eſpèce eſt prompte & vive. Cela ne doit pas ſurprendre, étant fomentée par un ulcère au poumon, & par *la dégénération* des humeurs.

Morton diviſe la pthyſie en aigue & en chronique. (*p*) Ce qui l'a engagé à admettre cette diſtinction, c'eſt qu'il a obſervé des pthyſies qui parcouroient leur tems fort rapidement; tandis que d'autres laiſſoient parvenir les malades à un âge avancé, & ne paroiſſoient pas même abréger leurs jours. On ſent bien

---

(*o*) Proceſſ. integ. cap. 2.
(*p*) Morton, de pthyſi pag. 66.

que les deux espèces que nous venons de rapporter sont du genre des aigues.

La pthysie est de tous les âges, mais les jeunes gens y sont plus particulièrement sujets. C'est depuis dix-huit jusqu'à trente-cinq ans, qu'elle attaque ses victimes. C'est la remarque du Pere de la Médecine. *Tabes præcipuè contingit ætatibus quæ sunt ab anno 18 ad 35* (*q*).

Les femmes y sont plus sujettes que les hommes; je sai qu'il faut souvent en accuser la suppression de leurs règles; mais l'usage insensé qu'elles font des corps à baleine, n'y entre-t-il pas pour quelque chose? Spigellius (*r*) n'a pas craint d'attribuer à cette cause le grand nombre de pthysies qu'on voit régner en Angleterre. Les Médecins ont observé après cet Auteur, que les ligatures multipliées dont on charge les enfans, & surtout les filles, ouvrent la porte à une foule de maux parmi lesquels on peut ranger la phtysie.

Il est encore une autre raison qui explique pourquoi les femmes ont plus de disposition à la pthysie; c'est qu'elles ont voulu imiter les hommes dans tous

(*q*) Aphorism. 9. sect 5.
(*r*) De human. corp. fab. lib. 1. cap. 9.

leurs excès; & comme leur tempérament eſt plus foible que le nôtre, il en reçoit des atteintes plus marquées : leurs règles ſe ſuppriment pour l'ordinaire au ſecond période de la phtyſie, pour ne plus reparoître. C'eſt un malheur, il ſeroit à ſouhaiter, lorſque leur fin approche, qu'elles puſſent concevoir : la groſſeſſe eſt un moyen de leur prolonger la vie. De deux femmes pthyſiques au même degré, on peut être ſûr que celle qui deviendra enceinte, portera ſon fruit à terme, tandis que l'autre pourra périr avant ce tems.

Ceux qui ſont nés de parens pthyſiques, portent ordinairement en venant au monde le germe de cette maladie, qui ſe développe plus ou moins vîte, en raiſon du concours des diverſes circonſtances de la vie. Elle a cela de commun, avec bien d'autres maladies, qu'elle ſe tranſmet par héritage.

Sic patrum in natos veniunt cum ſemine morbi.

Il y a quelques années que M. Louis fit une diſſertation pour prouver qu'il n'y a point de maladies héréditaires. Mais le raiſonnement ne tient point contre l'expérience : elle ne nous

prouve que trop cette fatale vérité.

Ceux qui par état ou par inclination, sont continuellement auprès des pthysiques, contractent une disposition à cette maladie : car elle est contagieuse. Ainsi les femmes des maris pthysiques, le deviennent presque à coup sûr, & *vice versâ*

Un son de voix aigu ou rauque, est un de ces indices de la pthysie, qui trompent rarement. Il importe peu que nous l'ayons apporté en naissant, ou qu'il soit venu accidentellement. Dans le premier cas, il annonce une foiblesse naturelle du poumon; dans le second, une obstruction, un engorgement, ou un autre dérangement quelconque de ce viscère.

Les bossus, ceux qui ont la poitrine applatie, ou quelqu'autre vice de conformation dans cette cavité, sont plus sujets à la pthysie que les autres hommes: la raison en est bien simple; on doit la déduire de la gêne qu'éprouve le poumon.

Morton (*s*) met encore au nombre des signes qui doivent faire craindre

---

(*s*) Loco cit.

cette maladie, la blancheur de la peau, une conſtitution maigre, la molleſſe des chairs, les accès de paſſion hyſtérique, hypocondriaque, &c. Ces ſignes ne ſont pas conſtans : les Auteurs en donnent beaucoup d'autres; nous laiſſons le ſoin aux Praticiens d'en fixer la valeur. Tels ſont la pâleur du viſage, la rougeur circonſcrite des pommettes, l'allongement de la tête, l'excavation trop profonde du palais, la pâleur des gencives, l'arrangement irrégulier des dents, la longueur du col, &c.

Bennet a obſervé (*t*) que la pthyſie ſurvenoit aſſez ſouvent après l'amputation des membres. Les humeurs qui avoient coutume de s'y diſtribuer, obligées alors de refluer à l'intérieur, ſe jettent ſur le viſcère qui leur offre le moins de réſiſtance : le poumon étant le plus foible de tous, comme je l'ai déja dit au chap. de la Pleuréſie, il s'y forme des ſtaſes, des engorgemens, des inflammations dont la pthyſie eſt la ſuite.

Il eſt encore d'obſervation que ceux qui rendent une grande quantité de crachats, ſont particulièrement enclins

(*t*) Bennet, theat. tabid, pag. 110

à la pthyſie. Cette expuition annonce un abord conſidérable d'humeurs vers le poumon ; lequel ne peut avoir lieu, qu'en conſéquence de l'atonie de ce viſcère. Hippocrate & les anciens ne connoiſſoient que deux cauſes de la pthyſie, le catharre & le crachement de ſang.

Ils penſoient que dans le catharre, il ſe faiſoit un écoulement de pituite du cerveau au poumon; laquelle ſe fixant ſur cet organe, acquéroit de l'acrimonie & cauſoit un ulcère.

A ces deux cauſes, on en ajouta dans la ſuite une troiſième. C'eſt l'empyème. Chez les Anciens, ce mot avoit une ſignification bien plus étendue que parmi nous. Il déſignoit une collection de pus dans une partie quelconque.

Tous les Obſervateurs avouent d'un commun accord, que les maladies ſuppurées de la poitrine, dégénerent aiſément en pthyſie : il n'eſt même pas néceſſaire que le foyer du pus ſe trouve dans le thorax, comme il ſera dit ci-après.

Le nombre des cauſes da la pthyſie a bien augmenté. Il eſt connu & prouvé que cette maladie peut être produite

par la suppression d'une évacuation accoutumée & nécessaire, des règles, par exemple, des lochies, des vieux ulcères, &c.

Personne n'ignore combien il seroit dangereux de sècher un cautère établi depuis long-temps. La nature habituée à cet égout, y détermine les humeurs surabondantes de notre corps: il seroit donc très-périlleux de leur fermer cette issue. nous ne manquons pas d'observations qui font voir que la pthisie a suivi de près des imprudences de cette espèce (*u*).

Une autre cause des plus communes de la pthysie, dans les grandes villes, c'est la suppression de la sueur des pieds, des aisselles, des aînes, à laquelle les personnes grasses sont fort sujettes. Comme ces évacuations ont une odeur désagréable, & qui frappe d'abord l'odorat, les femmes n'ont rien tant à cœur que de les arrêter: il n'est pas de remèdes qu'elles ne fassent pour cela; elles réussissent enfin, mais qu'arrive-t-il? la voix devient rauque, la poitrine se prend, & elles périssent pthysiques. On ne se per-

(*u*) Des maladies qu'il est dangereux de guérir. *Raymend.*

ſuaderoit pas d'abord qu'une cauſe ſi légère pût donner lieu à un mal auſſi grave: Rien n'eſt cependant plus vrai & les Médecins n'y font preſque pas d'attention.

Les paſſions de l'ame, ſur-tout la triſteſſe & la crainte, peuvent être regardées comme des principes éloignés de cette maladie. L'action marquée qu'elles ont ſur les nerfs, le trouble qu'elles occaſionnent dans les digeſtions, ſuffiſent pour faire entendre leur manière d'agir. Il faut ranger dans cette claſſe, les fortes contentions d'eſprit, les études trop long-tems continuées.

C'eſt pour cette raiſon qu'on voit ſi ſouvent mourir d'affection au poumon, les perſonnes de cabinet. Il faut pourtant convenir qu'on a trop donné aux travaux de l'eſprit. Il eſt une autre cauſe bien ſenſible qui a échappé à la ſagacité des Obſervateurs : cette cauſe eſt la poſition de ces gens-là. On les voit ſe pancher beaucoup ſur leur bureau, lorſqu'ils écrivent : le bord de la table comprime la partie inférieure de la poitrine, & en altère ainſi les fonctions.

Cette idée n'eſt point chimérique : je parle d'après l'expérience d'un de mes

amis. Comme la foibleſſe de ſa vue, l'avoit forcé pendant l'ong-tems à ſe courber lorſqu'il écrivoit, il avoit contracté une douleur fixe à la région de l'eſtomac, & une légère difficulté de reſpirer. Il craignit les ſuites de cette infirmité, & chercha les moyens de les prévenir. Il a eu le bonheur de réuſſir, en ſe ſervant de lunettes qui lui permettent d'écrire ſans ſe pencher. Depuis ce tems, il reſpire ſans peine, les digeſtions ne ſont plus troublées, il jouit d'une ſanté qu'il n'eut jamais pu recouvrer, avec tous les remèdes, s'il eût continué à garder, en écrivant, la poſition gênante à laquelle les myopes ſont forcés.

Etmuller rapporte que les vents aigres produiſent beaucoup de pthyſies dans la Province de Moravie, en formant des concrétions dans le poumon. On lit dans la diſſertation de M. de Sault une obſervation qui confirme bien celle d'Etmuller. » Une Demoiſelle bien por- » tante, mais qui prenoit de jour en » jour plus d'embonpoint qu'elle n'au- » roit deſiré, ſe mit dans la tête de le » diminuer. Elle s'informa de tous côtés » des moyens les plus efficaces, pour

» la conduire à son but. Quelque ame » charitable lui conseilla de boire chaque matin, un verre de vinaigre. L'avis fut exécuté ; l'embonpoint diminua ; mais la Demoiselle devint pthysique & mourut. A l'ouverture de son » cadavre, on trouva le poumon farci » de tubercules.

Cartheuser (*a*), en parlant de la vertu fondante du vinaigre, n'oublie pas de prévenir sur les suites funestes de ce remède. Le marasme & la pthysie sont celles dont l'Auteur menace ceux qui abuseront de cette liqueur.

Vanhelmont observe que les vapeurs de l'acide vitriolique & nitreux ont quelquefois occasionné la pthysie (*b*). Cet effet dépend encore de la coagulation des sucs opérée par les vapeurs acides.

Il se forme des *calculs* aux poumons, comme à la vessie & aux reins. Rien n'est plus commun que d'en voir rendre en toussant. Lorsqu'ils sont d'une figure inégale & raboteuse, ils ne sauroient passer dans les bronches, sans déchirer

(*a*) Fundam. mat. medic.
(*b*) Oper. pag. 200.

quelque vaiſſeau : auſſi voit-on qu'ils produiſent le plus ſouvent une hémophtyſie aſſez violente à laquelle la pthyſie ſuccéde bientôt. Bennet a remarqué que cette eſpèce étoit du plus mauvais caractère (*c*) : *Phtyſici*, dit cet Auteur, *quibus pulmones, ob lapidum & oſſium inæqualium innaſcentiam, lacerati fuere, deploratiſſimi.*

Ce fait s'explique ſans peine. Nous ſavons qu'à l'habitude du corps, les plaies avec lacération de chairs, ſont celles qui fourniſſent la ſuppuration la plus abondante, & qui ſe cicatriſent le plus difficilement. Qu'on faſſe l'application de cette théorie au cas préſent, & l'on verra qu'elle s'accorde avec l'expérience.

Willis qui a écrit d'aſſez bonnes choſes ſur la pthyſie, croit (*d*) que la dégénéreſcence du fluide nerveux ſeule, & ſans complication d'aucune autre vice, peut cauſer la pthyſie. Les preuves qu'il en apporte, ſont purement hypothétiques, & paroiſſent ſaiſies à la pointe de l'imagination. C'eſt pourquoi

(*c*) Bennet, theat. tabid. pag. 100.
(*d*) Pharmaceut. ration.

peu de Médecins adoptent son sentiment. Celui de Morton qui admet une altération générale des liquides pour principe de la pthysie, n'est pas renfermé dans des limites assez étroites (*e*). Morton lui-même a vu des vomiques qui couvant dans les bronches, dégénéroient en pthysie. Cette espèce, au rapport de Willis (*f*), est moins funeste, parce que le kiste étant plein, la matière sort par la voie des crachats, sans être repompée dans la masse du sang qui, par ce moyen, n'est point inficiée.

Les écrouelles sont mises avec raison, au nombre des causes de la pthysie. Les gens de l'art n'ignorent pas qu'il y a dans les viscères des écrouelleux, des petites tumeurs semblables à celles qui se montrent à l'extérieur; qu'elles s'enflamment & s'abscédent quelquefois. Mead (*g*) a observé que ceux qui avoient eu les écrouelles dans leur bas âge, étoient ensuite singulièrement exposés à la pthysie: & les Médecins Allemans nous apprennent que dans le Nord, cette ma-

(*e*) Morton, de pthysi, p. 36.
(*f*) Loco sup. cit.
(*g*) Mead, præcepta & monita.

ladie est presque toujours fomentée par un vice scrophuleux.

L'acrymonie du sang peut aussi produire la pthysie ; les fastes de la Médecine sont remplis de faits qui prouvent cette vérité. L'art a quelquefois prévenu & même guéri cette espèce, en faisant une révulsion salutaire de cette humeur acre, à la surface du corps. Bennet rapporte qu'il a vu dans ce cas, plusieurs personnes auxquelles il a sauvé la vie par ce moyen ; il cite entr'autres, un Marchand de Londres, réduit dans l'état le plus affreux, & qui portoit à la main & aux pieds, des ulcères rongeans, d'où découloit une humeur saineuse très-caustique qui n'avoit point encore attaqué le poumon (*h*).

Les vapeurs du charbon portent particulièrement à la poitrine : les Villes où l'on s'en sert beaucoup, abondent en pthysiques. C'est pour cette raison qu'il y en a tant à Londres, & que les Maréchaux ferrans, les Serruriers, les Taillandiers, &c. en un mot, tous les Ouvriers qui forgent le fer, y sont très-exposés. Elle commence dans cette

(*h*) Theat. tabid.

forte de gens, par une toux sèche qu'on néglige. Le mal fait cependant des progrès rapides; l'on mande enfin le Médecin, quand il n'y a plus de remède.

L'air des environs de la mer, surtout lorsque le Pays est plat & marécageux, est très-propre à engendrer la pthysie. On croit que cela s'opère, parce que le fluide est chargé d'exhalaisons salines. Cette opinion ne paroît guères fondée; la raison en est qu'on ne voit aucune pulmonie, ni aucune toux, dans certaines plages de la nouvelle Russie & de la nouvelle Angleterre (*i*). Mais à quelle altération particulière de l'air faut-il attribuer cet effet? Nous n'en savons rien. Nos connoissances sur les vices de ce fluide sont trop peu avancées, pour qu'on puisse donner une raison solide de ce fait.

Le commun des hommes ne pense pas que l'air puisse pécher par trop de pureté, rien n'est cependant plus vrai. M. de Bordeu a déja remarqué que l'air dépourvu des émanations des animaux & des plantes, que cet Auteur appelle

(*i*) Syden. process. integ. pag. 530.

ſi ingénieuſement *air vierge*, doit être compté parmi les cauſes des écrouelles (*k*). Henſter avoit dit avant M. de Bordeu, que l'air ſans vapeurs ne convenoit pas plus à l'homme, que l'eau pure aux poiſſons de mer (*l*). J'oſerois preſque aller plus loin que ces deux Médecins, & avancer que cet air peut produire la pthyſie, fondé ſur une obſervation qui ſemble mettre ceci hors de doute. Un de mes freres, jouiſſoit de la meilleure ſanté, lorſqu'il alla faire un voyage dans un Pays montagneux & fort aride. Quoiqu'il n'y eût demeuré que quinze jours, il en rapporta une toux vive & sèche qui, dans quatre mois, le conduiſit au tombeau, avec tous les ſymptômes d'une pulmonie confirmée.

Après avoir détaillé les cauſes de la pthyſie, je vais paſſer à l'examen de ſa nature & de ſon ſiège. Le plus grand nombre des anciens Médecins la faiſoient dépendre d'un ulcère au poumon, imaginé ſans doute à cauſe de l'abondance des crachats. L'ouverture des cadavres confirma cette opinion; & il

(*k*) Prix de l'Acad. Roy. de Chir. tom. 3 p. 56.
(*l*) De morb. varioloſ.

n'en fallut pas davantage pour la faire adopter de tout le monde. On étoit si persuadé que la pthysie ne pouvoit exister sans ulcère au poumon, qu'on le fit entrer dans la définition de cette maladie. En vain lisoit-on dans Hippocrate : *ægrotabant macilenti citrà pulmonum ulcus* (*m*). L'autorité de ce grand Maître ne parut pas devoir l'emporter sur l'observation.

Willis est le premier qui ait osé attaquer une erreur respectable par son anciénneté. Ayant ouvert plusieurs cadavres de Pthysiques, sans trouver d'ulcère aux poumons, il a changé la définition de cette maladie ; & au lieu de dire avec ses prédécesseurs : *quod sit totius corporis intabescentia ab ulcere pulmonis*, il a dit : *meliùs definitur*, *totius corporis intabescentia à malâ pulmonis conformatione orta* (*n*).

On lit dans Riviere (*o*) des observations conformes à celles de Willis. Ces deux Auteurs n'ont souvent vu dans les poumons des Pthysiques, qu'un amas de tubercules cruds. D'après ces

(*m*) Epidem. lib. 1.
(*n*) Loco pluries cit. part. 2, sect. 1. cap. 6.
(*o*) Prax. med.

autorités, & bien d'autres dont il sera fait mention plus bas, M. Desault a cru pouvoir avancer que la véritable & unique cause de la pthysie, étoit les tubercules du poumon. Ce Médecin a eu tort d'étendre cette cause à tous les cas particuliers possibles : il eût beaucoup mieux fait de la restraindre dans de justes bornes.

En effet, on ne peut disconvenir que ces tubercules ne se rencontrent très-souvent. Sennert qui a recueilli les opinions des anciens, a composé un chapitre entier de *tuberculis pulmonis* (*p*). Morton lui-même qui pense là-dessus comme les anciens, n'a disséqué aucun cadavre de Poumoniques, où il ne les ait constamment trouvés. Il n'est presque pas de page dans son livre où il n'en parle. Bonnet rapporte (*q*) plusieurs observations où ils ont été reputés pour la véritable cause de la pthysie. Enfin Valsalva, Morgagni (*r*), M. Lieutaud (*s*) & beaucoup d'autres

(*p*) Sennert. lib. 2. part. 2 cap. 8.
(*q*) Anat. pract. lib. 2. sect. 7.
(*r*) De sed. & caus. morb.
(*s*) Hist. Anat. med.

Anatomiſtes ont apperçu maintes fois ces tubercules.

Il eſt bien clair que l'ulcère du poumon n'eſt que ſecondaire, & qu'il ne paroît ordinairement qu'au ſecond état de la maladie; que les anciens avoient pris l'effet pour la cauſe, & que les modernes qui les ont ſuivis, ſont tombés dans la même erreur qu'eux. Mais eſt-on en droit de conclure de-là que ces tubercules exiſtent toujours? non ſans doute: ce ſeroit une erreur preſque auſſi grave que celle que je viens de relever.

Bonnet (*t*) ne trouva dans un Pthyſique, que les poumons attendris, & ſans ulcère. Sydenham a très-ſouvent fait la même obſervation ſur tous les Poumoniques du Briſtol, qu'il a eu occaſion d'ouvrir (*u*). M. de Haën (*x*) a vu les poumons ſains & entiers à des Pthyſiques dans leſquels on ſe ſeroit attendu à les trouver conſumés, vû la quantité énorme de crachats qu'ils avoient rendus, pendant leur vie. Ce dernier fait prouve encore que cette maladie n'eſt

(*t*) Loco cit. pag. 96.
(*u*) Proceſſ. integ. pag. 534.
(*x*) Rat. med.

pas tellement appropriée à la poitrine, qu'elle ne puisse bien résider ailleurs, même dans une partie très-éloignée.

J'ai dit plus haut, que les Pthysiques crachoient quelquefois des calculs : on sait avec quelle facilité ces concrétions se forment dans le poumon ; elles suffisent seules, pour donner la pulmonie, sans qu'il soit besoin de supposer de tubercules : & cette espèce, comme on l'a vu, est du plus mauvais caractère, par le délabrement affreux que ces calculs font en sortant.

Tout ce qui pourra donner naissance à ces calculs, doit donc être évité avec le plus grand soin. Une atmosphère pulvérulente est, on ne peut pas, plus pernicieuse; c'est pourquoi les Tailleurs de pierre, les Plâtriers, les Meûniers, les Perruquiers, &c. sont si exposés à la maladie dont il s'agit. Par la même raison, il n'est pas prudent d'habiter dans des chambres nouvellement recrépies ; l'air qu'on y respire est chargé de particules terreuses qui ne peuvent que blesser le poumon. Je connois une jeune personne qui, pour avoir commis cette imprudence, est attaquée d'un crachement de sang qui revient par intervalles, &

d'une toux continuelle : ce ſont ſans doute les précurſeurs d'une pthyſie confirmée. Il y a une eſpéce de pthyſie produite par un ulcère de la trachée-artère, qu'il ne faut pas confondre avec la pthyſie ordinaire, parce qu'elle ſe guérit avec plus de facilité. Voici ſes caractères diſtinctifs.

La reſpiration n'eſt point auſſi gênée que dans l'autre ; les crachats ſont moins abondans, & la douleur que les malades éprouvent, eſt fixée au fond du goſier. C'eſt d'après ces ſignes, que Morgagni (z) oſa, dans ſa jeuneſſe, ſe charger du traitement d'un Pthyſique que tous les Médecins avoient regardé comme deſeſpéré. L'évènement juſtifia ſa hardieſſe, & la guériſon radicale de ſon malade, lui fit un honneur infini.

Cette eſpèce de pulmonie n'eſt pas une nouvelle découverte, comme on pourroit le penſer. Hippocrate l'a décrite avec cette vérité qu'on reconnoît dans tous ſes tableaux (&). Les moyens curatifs ſur-tout y ſont très-bien expo-

(z) Loc. plur. cit. litt. 22. art. 27.
(&) De morb. lib 2.

ſés. Le lait & les autres adouciſſans conviennent beaucoup dans ce cas, & il eſt de la dernière importance que le malade évite l'air froid, le vent & le ſoleil. C'eſt à l'exécution rigoureuſe de ce précepte d'Hippocrate, que Morgagni doit le ſuccès qu'il a eu. Il faut encore que le malade parle peu. Actéus (*a*) conſeille, dans ce cas, de mettre, pendant la nuit, la tête dans une poſition plus déclive que le reſte du corps, de peur qu'il ne découle quelque choſe de la gorge, dans la trachée-artère.

Dans le premier degré, les crachats des Pthyſiques ſont inſipides ou douceâtres : ce n'eſt qu'au commencement du ſecond, qu'il s'y mêle un léger goût d'amertume, qui dépend de la bile. Cette humeur ne pouvant ſe filtrer dans le foye, à cauſe des obſtructions qui s'y forment, l'amertume va en augmentant, & ne diſparoît que pour faire place à une qualité plus mauvaiſe encore ; je veux dire, à la puanteur des crachats. Il s'en faut bien cependant que ceci ſoit conſtant ; il n'eſt pas rare de voir les crachats ſalés & même amers

(*a*) Med. letrabib. ſerm. 1.

dès le premier degré ; quelquefois au contraire, ils sont d'une douceur fade dans le progrès du mal, même étant mêlés avec du pus. C'est un fort mauvais signe, selon la remarque de Bennet : les malades perissent ordinairement dans trois ou quatre mois.

Cet Auteur pense, avec raison, que la mort de ces malades est causée par l'excès de leur maigreur, & non par l'ulcère de leurs poumons. En effet, il est hors de doute que c'est le suc nourricier qui, sortant avec les crachats, leur communique la douceur qu'ils ont. Ce qui acheve de confirmer cette vérité, c'est que si l'on expose ces crachats au feu, ils prennent, comme le suc nourricier, la consistance d'une gélée blancheâtre.

Les crachats de la meilleure qualité, sont ceux qui n'ont aucun goût. On a observé que les Pthysiques qui les rendent tels, dépérissoient plus lentement que les autres, touteschoses égales d'ailleurs.

Mais quand les crachats ont de l'odeur, ils sont d'un très-mauvais augure, puisqu'ils annoncent au moins un commencement de putréfaction. Ce-

pendant Bennet a très-judicieusement fait observer que ces crachats n'annonçoient pas toujours une mort certaine (*b*). Qui est-ce qui ignore en effet que le sang le plus pur se pourrit promptement, dès qu'il cesse de circuler ? Combien de personnes saines, mouchent le matin en se levant une morve puante, parce qu'elle a séjourné dans le sinus ? Doit-on être surpris après cela que le pus se corrompe dans un viscère aussi chaud & aussi humide que le poumon, où d'ailleurs l'air a un libre accès.

Les Praticiens ont vu nombre de sujets qui crachant des matières très-puantes, ne laissoient pas de vaquer à leurs affaires. M. Wanswieten en rapporte un exemple frappant (*c*). C'étoit un jeune homme dont les crachats, principalement ceux qu'il rendoit le matin, répandoient une odeur si infecte, qu'il ne pouvoit la supporter lui-même, quoique naturellement peu délicat. Cela n'empêcha pas ce jeune homme de vivre encore pendant deux ans, sans être obligé d'interrompre ses occupations.

(*b*) Bennet, theat. tabid. pag. 44.
(*c*) tom. 4. aphor.

C'eſt dans le tems de la puanteur des crachats que la pthyſie eſt plus contagieuſe. Il faut n'entrer dans la chambre des malades, que le plus rarement qu'il eſt poſſible, y reſter peu & ſe tenir éloigné d'eux. Les Médecins ſe ſont apperçus de tout tems que la pulmonie pouvoit ſe contracter par contagion. Galien ſurtout fait ſentir avec force le danger qu'on court, en habitant avec des malades de cette eſpèce (*d*). Le pthyſique dont parle Wanſwieten infecta ſa ſœur & ſa ſervante qui l'avoient aſſiſté juſqu'à la mort. Si donc l'on trouve dans les Auteurs peu de relations d'ouvertures de pthyſiques, n'en cherchons la cauſe que dans la crainte qu'ils avoient de prendre cette maladie.

Le défaut de puanteur dans les crachats ne doit pas tout-à-fait raſſurer ſur le danger de la contagion: l'haleine des malades, leur tranſpiration même ſont dangereuſes. Une femme pthyſique ſur le bord du tombeau, ayant donné à ſon mari un baiſer au menton, la barbe lui tomba préciſément à l'endroit où elle avoit appliqué ſes lèvres, quoi-

(*d*) De febrib. tit. 1. cap. 3.

qu'elle crût aux environs, comme auparavant. Heureusement pour l'homme, ce fut là que se bornerent tous les mauvais effets de l'haleine de sa femme; il vécut très longtems, sans être attaqué de la poitrine.

Quant aux habits des pulmoniques, je pense que le parti le plus sage est de les brûler. J'ai connu un jeune homme qui, pour avoir porté ceux d'un pthysique, avoit contracté une toux sèche qui n'annonçoit rien de bon pour l'avenir.

Il n'est pas prudent d'habiter tout de suite la chambre dans laquelle les pthysiques sont morts. Il faut au moins mettre un intervalle de trois mois, & ouvrir chaque jour, depuis le matin jusqu'au soir, les fenêtres de l'appartement. ces précautions sont indispensables pour quiconque veut éviter la contagion.

Les Médecins sont dans l'usage de jetter sur des charbons ardens les crachats des pulmoniques, persuadés que s'ils sentent mauvais, c'est une preuve certaine que la mort approche. Rien n'est plus illusoire que cette épreuve. Il est certain que les crachats même des personnes les plus saines, répandent de

l'odeur, lorsqu'on les brûle : ainsi on ne peut en rien conclure pour le prognostic. La puanteur qui s'en exhale ne pourroit donc servir tout au plus que de point de comparaison, pour déterminer le degré de putréfaction qui s'est faite dans toutes les humeurs. D'ailleurs cette expérience est pleine de dangers : les crachats en se réduisant en vapeurs, se répandent dans la chambre, en infectent l'air, & passent dans les poumons de ceux qui s'y trouvent.

Rien n'est aussi plus ordinaire, que d'entendre dire dans la pratique : *Voilà des crachats purulens.* Mais ceux qui tiennent ce langage ignorent donc que l'art ne possede encore aucun signe certain, pour distinguer ceux qui sont purulens, d'avec ceux qui ne le sont pas ? les moyens qu'on nous a donnés comme infaillibles, pour s'assurer de leur qualité, n'ont rien de bien solide. Le pus, dit-on, differe de la pituite ou de la matière des crachats, en ce qu'il est d'une couleur cendrée, & que celle-ci est blanche ; en ce que le pus est au moins un peu fétide & que les crachats ne le sont pas[*] ; enfin en ce que, si on jette le pus dans l'eau, il perd sa *cohésion*, & se divise en floccons, ce

qu'on ne voit point arriver aux crachats. Je prie les Auteurs de cette opinion de concilier ces deux derniers caractères du pus, avec ce qu'en dit Arétée.

Le pus, dit ce sage Observateur, est épais & sans odeur, *glutinosum & odore carens* (*e*). La couleur cendrée ne lui est pas plus essentielle : Hyppocrate n'en parle pas, & n'exige du pus, pour qu'il soit bon, d'autres qualités que celles-ci, *album, leve, æquale.*

La poumonie est fâcheuse dans tous les âges; mais on a observé que les enfans en revenoient plus aisément que les adultes, quoiqu'ils aient une fièvre lente, une toux assez forte, & que l'émaciation soit générale.

Cette maladie fait, toutes choses égales d'ailleurs, des progrès plus lents chez les vieillards que chez les jeunes gens.

Les fréquentes hémorragies du nez, pourvu qu'elles soient médiocres, sont salutaires aux pthysiques, & prolongent leur vie.

Malheur aux filles nubiles, si la pthysie les prend sur le point d'être réglées pour la premiere fois. Sa marche est rapide

(*e*) De cauf. & not. diutnrn. affect. lib. 1. cap 9.

alors, & les conduit en peu de tems au tombeau.

Quand la couleur des joues eſt plus vive d'un côté, on prétend qu'on peut aſſurer que le poumon de ce côté eſt affecté. Cela eſt vrai en général; mais le lieu de la douleur eſt un ſigne bien plus conſtant.

La mort des pthyſiques eſt ſouvent déterminée par une hémorragie conſidérable: cela ne doit pas ſurprendre, à cauſe de l'ulcère qui ronge leur poumon.

Pour traiter méthodiquement la pthyſie, il faut la diſtinguer en deux états: le premier eſt l'inflammation du poumon; le ſecond eſt l'ulcère de ce viſcère. On ſent bien que dans le premier cas, la cure doit être antiphlogiſtique. Les petites ſaignées fréquemment réitérées ſont très-convenables: on en a vu l'effet le plus heureux (*f*).

La quantité de ſang qu'on a coutume de tirer, varie depuis quatre, juſqu'à huit onces, & l'intervalle entre chaque ſaignée, eſt d'une ſemaine: on les diminue quelquefois, lorſque les circonſtances paroiſſent l'exiger. Il eſt remarquable

(*f*) Obſervat. ſur les maladies des arm. tom. 1.

que les malades ne ſont jamais ſi ſoulagés la première nuit après la ſaignée que la ſeconde ou la troiſième.

Il ne faudroit cependant pas que cette méthode devînt trop générale, elle exige bien des reſtrictions qui doivent être tirées des circonſtances. Quelquefois l'ouverture de la veine trouve des oppoſitions de la part du malade, de ſes parens, & ſurtout des Médecins appellés en conſultation. Pour lors on peut propoſer les ventouſes ſcarifiées, elles ſuppléent merveilleuſement à la ſaignée.

Le véſicatoire entre les deux épaules n'eſt pas moins ſouverain dans le premier degré de la pulmonie, que dans les maladies inflammatoires de la poitrine. Baglivi a beau le regarder comme un poiſon, il n'avoit puiſé, ſans doute, cette crainte du véſicatoire dans la pthiſie, que dans une théorie dont le Docteur Whitt a mis la fauſſeté dans la plus grande évidence (*g*).

Ce Médecin n'eſt pas le ſeul qui ſe ſoit bien ttouvé de l'uſage des véſicatoires. Tous ceux qui ont eu le courage de les eſſayer, ſe ſont félicités de leurs tentati-

(*g*) Tranſact. phil. tom. 2. an. 1758

ves. Je connois plusieurs Médecins de la plus haute réputation qui ne bornent pas l'application du vésicatoire au premier degré de la pthysie ; Morton lui-même le recommande : il est surprenant qu'après une telle autorité, Baglivi (*h*) se soit déclaré si ouvertement contre ce remède.

La boisson des pulmoniques dans le premier état dont nous venons de parler, doit être rafraîchissante, & légérement résolutive. Il est bon d'y jetter quelques gouttes d'acide vitriolique, ou ce qui est encore préférable, quelques tranches de limon. Un hydrogala fait avec parties égales de lait & de décoction d'orge, & assaisonné avec du sucre, est très-agréable, & peut servir en partie de nourriture. Une décoction de pain édulcorée avec les fruits de la saison, ou avec leur gelée, convient assez : les farineux, les crêmes de riz, de gruau, de sagou, sont très-avantageuses.

Le second état de la pulmonie, c'est l'ulcère, ou pour parler plus correctement, l'abscès. Il présente les mêmes indications que l'abscès extérieur, mais elles ne sont pas aussi aisées à remplir,

(*h*)

parce que le mal ne se voit pas, que les mains ne sauroient y atteindre, que les topiques ne peuvent pas y être appliqués immédiatement, & que le poumon est dans un mouvement continuel.

Le premier objet qu'on doit se proposer, est de procurer l'expulsion de la matière purulente : les bronches sont la voie la plus commode & la plus sûre ; celle par conséquent que l'on doit préférer. Tous les béchiques conviennent dans ce cas. Il y a cependant un choix à faire selon la qualité du pus. S'il est trop séreux, trop âcre, & qu'il faille lui donner de la consistance, les décoctions de jujubes, de capillaire, de pariétaire, de pied-de-chat, de scabieuse, de bouillon-blanc, de tussilage, &c. conviennent. Si au contraire, le pus péche par trop de cohérence & de ténacité ; ce qu'on connoît par l'épaississement des crachats, & les efforts que le malade fait pour les rendre ; les béchiques incisifs doivent être mis en usage. Parmi ceux-ci nous choisissons le vélard, l'ache, l'hyssope, la camphrée, & surtout l'oximel scillitique, on pourroit aussi donner la teinture autiphtisique suivante.

4 Sucre de Saturne . . . . ℥ß
Vitriol de Mars . . . . ℥i
Esprit de vin rectifié . . ℔i

Faites une teinture à froid.

On conseille encore de faire respirer la vapeur du souffre, des plantes aromatiques brûlées ou bouillies, ou d'habiter un atmosphère qui en soit imprégné. Galien se trouva fort bien d'envoyer les pthysiques à portée du mont Vésuve, afin qu'ils respirassent les vapeurs sulphureuse, de ce volcan.

Le séjour des étables est vanté par quelques-uns comme un puissant remède dans quelques cas. Il parut, il y a deux ans, une petite brochure, où l'on tâche de démontrer l'utilité de cette méthode; les observations seules ont droit de l'apprécier; tout ce qu'on peut dire, c'est que peu de personnes voudront s'y soumettre, qu'elle paroît exposée à beaucoup d'inconvéniens, & que jusqu'ici elle n'a pas fait fortune.

Les bons effets que les balsamiques avoient paru produire à l'extérieur, doivent engager à s'en servir dans l'ulcère du poumon. C'est un des remèdes les plus usités de nos jours: cependant ils ne sont point exempts de danger. Tout le monde

fait que les baumes augmentent la chaleur de la fièvre. Bennet a judicieusement observé qu'à l'exception de quelques circonstances, où il faut échauffer & donner du ton, il étoit prudent de s'en abstenir, pendant tout le reste du traitement.

Cette méthode d'administrer les baumes étoit imparfaite ; on s'en apperçut bientôt. Il est inconcevable en effet, que quelques goutes de baume du Pérou ou de la Mecque, noyées dans le sang, puissent lui communiquer une qualité détersive. Il y avoit un moyen aisé de les faire parvenir au poumon, c'étoit les fumigations.

Ce remède est fort ancien dans la pthysie. Avicennes dit qu'on s'en servoit de son tems (*i*) ; mais il garde un profond silence sur leurs bons ou leurs mauvais effets. Felix Flater va plus loin ; & dit que les fumigations peuvent être utiles (*k*). Cette façon de s'exprimer annonce assez qu'il ne les a pas essayées ;

(*i*) *Quandoque administrantur in hâc ægritudine (phtisi) genera suffumigationum exsiccantium & mundificantium, quibus fit suffumigatio cum trajectoria.* lib. 3. fin. 10 tract. 5. cap. 6.

(*k*) Lib. 1. cap. 5.

& qu'il ne les vante que d'après le raisonnement ou le témoignage d'autrui. Bennet s'étend sur la manière dont on doit les faire. Il faut dit-il fermer avec soin, les fenêtres & la porte, afin qu'il ne se glisse dans la chambre aucun vent coulis : le malade y restera long-tems exposé. Sans ces deux précautions on n'en doit attendre aucun effet avantageux (*l*).

Comme les fumigations dessèchent les voies par où elles passent; Bennet, pour parer à cet inconvenient, étoit dans l'usage de les marier avec les évaporations humides. Il rapporte l'histoire d'un Marchand de Londres qui, à la suite d'une toux invétérée, qui lui avoit occasionné un crachement de sang, eut un ulcère au lobe droit du poumon : l'usage des fumigations & des évaporations le rétablit, & le fit jouir d'une santé parfaite pendant six ans au bout desquels il mourut d'un rhume.

Le même auteur assure avoir guéri, en combinant ces deux méthodes, deux personnes qui crachoient leurs poumons, à la suite d'une pthysie invétérée.

Il a été souvent témoin de la bonté

(*l*) Benner, tabid. theatr.

de ces remèdes, dans les érosions de la membrane interne des bronches.

Mead conseille beaucoup les fumigations. Il est persuadé qu'on peut en retirer de grands avantages, & qu'on a tort de les négliger (*m*).

Cependant leur usage n'est pas à l'abri de tout danger. Il est à craindre qu'elles ne causent des irritations fâcheuses dans les poumons & n'augmentent la toux. Le moyen de prévenir cet effet, est de suivre la méthode de Bennet ou de Wanswieten. Ce dernier n'impregne que successivement l'air de la chambre du malade de vapeurs balsamiques, & s'arrête dès que le patient commence à se sentir incommodé.

On a ensuite proposé le miel comme spécifique dans la pulmonie. C'est pousser la chose un peu trop loin, & avancer une proposition qu'on ne sauroit absolument prouver : le miel remplit à la vérité plusieurs vues à la fois ; il est détersif, antiseptique & nourissant ; mais il n'a point la vertu spécifique de guérir la maladie que nous traitons. Le sucre & surtout le rosat a opéré des effets

(*m*) Monit. & Præcep. med. cap. sect. 10.

plus décisifs que le miel. Plusieurs Praticiens se louent beaucoup de l'avoir employé (*n*).

Avicene surtout l'éleve jusqu'aux nues. Il recommande d'en manger chaque jour autant qu'on pourra, même de le mêler avec du pain. Ce n'est qu'à cette dose qu'on peut, dit-il, se flatter de le voir réussir. Pris de cette manière, le sucre a guéri plusieurs pthysiques désespérés (*o*).

Malgré le témoignage d'Avicenne, il est des Médecins qui ne croyent pas l'usage du sucre aussi sûr qu'on le croit communément. On prétend qu'il peut disposer les poumons au relâchement, même à la gangrène, & l'on appuye cette opinion sur la délicatesse extraordinaire de la chair des cochons qu'on nourrit dans les Isles avec le marc des cannes à sucre.

L'infection des humeurs occasionnée par la résorption du pus, est peut-être le plus grand obstacle à la guérison de la pulmonie. C'est pourquoi de tout temps, les gens de l'art se sont appliqués à la prévenir, ou à la corriger.

Divers remèdes sont propres à pro-

(*n*) Cardan, de curat adminiſt. cur. m. Hoffmann, med rat. & ſyſtemat. tom. 4.

(*o*) Canon. med. lib. ſeu. X. tract. 5 cap. 6.

duire cet effet; les acides, les ſavoneux naturels dont nous venons de parler, & les diaphorétiques légers. Ces derniers paroiſſent d'abord contre indiqués ; cependant adminiſtrés par une main habile & d'une manière convenable, ils ont opéré pluſieurs guériſons ; Marcellus Donatus (*p*) en rapporte un grand nombre très-ſrappantes.

Perſonne n'ignore que les abſcès au poumon ſe guériſſent ſouvent par la voie des urines. L'art a imité la nature (*q*) & l'on a donné les diurétiques dans la pthyſie; on en a obſervé de bons effets ; mais il paroît que leur manière d'agir n'eſt pas encore bien connue. Le plus grand nombre des Médecins ne conſidère en eux que la vertu qu'ils ont de pouſſer par les urines. Elle eſt la plus évidente, à la vérité ; mais ils en poſſédent une autre qui n'eſt pas moins utile que la première, je veux dire, qu'ils ſont fondans, déſobſtruans, apéritifs, & propres par conſéquent à réſoudre les tubercules du poumon que l'on ſait être ſouvent la cauſe de la pthyſie.

(*p*) De med. hiſt. mirab. lib. 3. cap. X.

(*q*) Morton, Bagliv. Muret, &c. conſeillent beaucoup les apéritifs dans la pthyſie.

D'après cette réflexion, M. Desault desiroit qu'on fît usage des sels neutres, du mercure, & surtout des préparations de fer, des eaux minérales ferrugineuses. Il est certain qu'elles peuvent être très-utiles. On lit dans les essais de physique & littéraires de la Société d'Edimbourg (*r*) l'observation d'une pthysie confirmée avec crachats fétides, guérie par leur usage.

Les purgatifs n'ont pas été totalement négligés dans le traitement de la pthisie. Il faut avouer cependant que ce n'est qu'avec beaucoup de circonspection qu'on les a fait prendre. On a craint d'accélerer la diarrhée qui termine ordinairement la carrière des pulmoniques. Le premier degré est le seul où les Praticiens les ayent ordonnés ; encore n'ont-ils permis que les plus doux. Ce ménagement me paroît, j'ose le dire, avoir été porté trop loin. Hyppocrate ne craignoit pas d'ordonner des purgatifs assez violens, tels que les baies de thymelœa ou de thytimale. Il se proposoit sans doute, de faire par là, une révulsion, sans laquelle on ne parviendra jamais à

(*r*) Dissert. sur la pt. isie.

cicatriſer l'ulcère du poumon. C'eſt dans cette vue, que quelques Praticiens abandonnent les adouciſſans, pour ne s'attacher qu'aux cautères, aux véſicatoires, aux ſetons, aux ſternutatoires, &c. Qu'on ne conclue cependant pas de ceci, que les purgatifs doivent être adminiſtrés dans tous les tems de la pthyſie : on ne peut ſe flatter de les voir réuſſir, que lorſque le malade a encore toutes ſes forces.

Le caractère intermittent de la fièvre qu'éprouvent les pthyſiques a dû naturellement faire eſſayer le quinquina. Morton s'en eſt ſervi, & ſon expérience lui a fait voir qu'on pouvoit en tirer parti. Torti, (s) à l'imitation de Morton, l'a mis en uſage ; mais ſans un ſuccès bien décidé. M. Wanſwieten en a vu de plus heureux effets. Il l'a fait prendre pendant long-tems & ſous différentes formes, à une fille de condition, qui à la ſuite d'une hémopthyſie étoit tombée dans une fièvre lente avec amaigriſſement & crachats purulens. La malade fut parfaitement rétablie, quoiqu'elle fût mal conformée de la poitrine. Enfin M.

(s) Febr. terap. ſpecial.

De Haen a donné avec succès un mélange de Gayac & de Styrax dans une décoction de kina. Malgré ces observations, il ne faut pas regarder le kina comme étant d'un usage général dans la pthisie; toutes les fois que cette maladie est entretenue par des obstructions préexistantes (& cela est assez commun) il est sage de s'en abstenir.

Le lait est le remède par excellence de la plupart des Médecins, dans la pthisie. Il remplit éminemment, selon eux, toutes les indications que cette maladie présente & n'exige qu'un léger travail pour être assimilé aux humeurs animales. Ce raisonnement est beau; mais la vérité est plus belle encore, & la vérité est qu'il y a autant d'estomachs incommodés par l'usage du lait, qu'il y en a qui le supportent. Rien n'est plus commun cependant que de voir ordonner le lait dans la pthisie, sans y regarder de si près.

Il s'en faut bien cependant que tous les Auteurs soient de cet avis. Hyppocrate n'en permettoit l'usage, que lorsqu'il y avoit peu de fièvre. Bennet ne l'ordonne, que dans le commencement de la pthisie, & le proscrit, lorsqu'elle est confirmée; par la raison que si cette

liqueur trouve des acides dans l'estomach, elle se coagule, & peut former des obstructions dans les divers couloirs. Que si elle rencontre des liqueurs alkalines, elle se convertit en bile. Cet Auteur rapporte l'histoire d'un Gentilhomme pthisique dont on trouva les premières voies farcies de lait coagulé. Morton n'est aussi rien moins que le partisan du lait. M. de Sault que j'ai cité plusieurs fois, ne fait pas même mention du lait. Fridéric Hoffman, qui au commencement de sa dissertation sur le lait d'ânesse, en fait un éloge si pompeux, semble l'oublier dans sa pratique. Il ne l'a pas ordonné deux fois dans ses consultations sur les maladies chroniques de la poitrine.

M. de Bordeu pere a fait sur le lait des remarques très-judicieuses, & toutes contraires à son usage (*t*). Il me paroît qu'on a dit trop de bien & trop de mal de l'usage du lait, qu'il est des cas où il est bien indiqué; mais qu'il en est aussi d'autres & en plus grand nombre, où il seroit pernicieux. Dans la pthysie tuberculeuse, par exemple, on sait qu'il peut augmenter les concrétions (*u*).

(*t*) Dissert. sur les eaux minérales de Bearn.

(*u*) V. Obser. de med. de Raulin sur la Pthysie.

On recommande de faire prendre le lait tout chaud, en ſortant du pis ; quelques Auteurs conſeillent même, comme une choſe de la dernière importance, de le tirer dans un vaſe à goulôt, afin ; diſent-ils, de prévenir la diſſipation de l'eſprit vivifiant qu'il contient : quoique l'exiſtence de cet eſprit ne ſoit pas démontrée, cette méthode n'a rien que de bon.

Le lait de femme eſt celui qui a été le plus célèbre à cauſe de ſa grande analogie avec nos organes. Cet avantage, qu'on ne ſauroit lui diſputer, eſt bien contrebalancé par la pente qu'il a à l'alkaleſcence. Car il eſt connu que le lait provenant des carnivores, eſt plus ſujet à ſe corrompre ; que celui des herbivores.

Le lait d'âneſſe tient le ſecond rang ; vient enſuite le lait de Chèvre, de Brebis, & enfin le lait de Vache. Les qualités par leſquelles on diſtingue ces diverſes eſpèces de lait, ne ſont pas bien évidentes. On les a toutes eſſayées, ſans avoir apperçu des différences bien ſenſibles dans leurs bons ou mauvais effets.

Le lait médicamenteux a eu des Pa-

négiriftes. On l'obtient en nourriffant l'animal qui le fournit, des plantes propres à combattre les maladies pour lefquelles on l'ordonne. Mais outre que peu de perfonnes feroient en état de faire cette dépenfe, il ne paroît pas que les effets de ce lait foient plus merveilleux, que ceux du lait ordinaire.

Les Anciens condamnoient l'exercice du cheval, & le croyant trop fatiguant, ils ne permettoient que les charriots & les voitures. Sydenham, appuyé fur fa propre expérience, regarde l'équitation comme un fecours affuré contre la pthyfie (*a*). Elle lui a réuffi, lorfque tous les autres remèdes avoient été infructueux: & ce n'eft pas feulemeut dans le commencement, mais vers la fin des pthifies, puifque le flux de ventre étoit joint aux fueurs nocturnes dans plufieurs de fes malades. Ce Praticien croyoit que le mercure n'eft pas plus efficace dans la vérole, ni le quinquina dans les fièvres intermittentes, que l'exercice du cheval dans la pthifie.

Sydenham n'eft pas le feul qui ait été le témoin de l'utilité de cet exercice.

(*a*) Epift. ad Guill.

Etmuller en rapporte un exemple remarquable. Un citoyen d'Anchuſe, nommé Augerius Paſſa, vit mourir ſon pere & ſa mere de pthyſie. Sa ſœur aînée fut priſe de la même maladie, & mourut. Deux autres ſœurs qui lui reſtoient, ſubirent bientôt le même ſort: Augerius Paſſa ſe mit à voyager, pour éviter une ſemblable deſtinée, (la ſucceſſion de toute la famille réunie ſur ſa tête, le mettant en état de faire cette dépenſe) & il vint à bout par ce moyen de ſe garantir du mal (*b*).

Il eſt ſurprenant qu'on néglige ſi fort parmi nous une méthode auſſi utile. Deſault s'eſt très-bien trouvé de l'avoir employée, & nous a laiſſé ſur ce ſujet pluſieurs obſervations dont il n'a pas tenu à ſes confreres que nous n'ayons été privés.

Les voitures, au rapport de Sydenham (*c*), ont un ſuccès bien peu inférieur à l'équitation.

La navigation a auſſi ſes avantages, à cauſe des ſecouſſes auxquelles le vaiſſeau eſt aſſujetti: Pline ne l'ignoroit pas.

(*b*) Pag. 290.
(*c*) Loc. cit.

Navigatio, dit ce Naturaliste, *pthisicis utilis est... neque enim Ægiptus propter se petitur, sed propter longinquitatem navigandi* (*d*).

L'air pur & modérément sec, convient aux pthysiques : cela souffre cependant des exceptions. Villis dit avoir vu des sujets pulmoniques qui s'accommodoient mieux d'une atmosphère crasse & remplie de fumée (*e*).

La meilleure regle qu'on puisse établir à cet égard, c'est de faire respirer aux pthysiques un air dont les qualités soient opposées à celles du pays où ils ont contracté la maladie. C'est ainsi que l'air sec de Montpellier & de ses environs est convenable aux Anglois qui ne jouissoient à Londres que d'un air humide & chargé de vapeurs.

Parmi les moyens de guérison de la pthisie, quelques Médecins anciens & modernes en ont vanté un, auquel ils ont attribué des cures surprenantes. C'est de faire coucher les malades avec leurs nourrices, ou avec des jeunes filles bien fraîches, & bien saines. Forestus en rapporte une observa-

(*d*) Hist. nat.

(*e*) Oper. tom. 2. cap. 6. pag. 45.

tion fameuse. (*f*) M. Wanswieten attribue cela à une émanation subtile du corps de ces jeunes filles, qui s'insinue par les pores absorbans, dans le corps du malade épuisé, & le ranime (*g*), au détriment de la jeune personne qui dépérit insensiblement. Il cite, pour étayer son sentiment, l'exemple de David dont on soutenoit ainsi la vieillesse.

Mais, que peut on conclure des observations de cette espèce en faveur des pthysiques? Est-on bien assuré de cette prétendue émanation? Quels effets leur a-t-on vu produire? c'est ce qu'on ne dit pas. Il paroît plus naturel d'attribuer les avantages de cette méthode, si toutesfois elle en a) à des desirs continuellement excités & jamais satisfaits qui agissent comme un *stimulus* ou *cordial.*

Cependant ne seroit-il pas à craindre que ce stimulus n'augmentât la fièvre & la chaleur dans lesquels sont toujours les pthysiques? d'ailleurs ne seroit-ce pas les exposer à succomber à leurs desirs? Or on sait que rien ne leur est plus pernicieux que le coït. On en a vu périr dans l'acte même.

(*f*) Observ, med.
(*g*) Comment. in aphor. tom. 2.

S'il étoit question de traiter cette matiere en Théologien, il ne me seroit pas difficile de prouver que cette méthode doit être proscrite. Je n'alléguerai qu'une seule preuve qui me paroît concluante. On sait que la pthysie est contagieuse; cela posé, est il permis, au détriment d'un individu, de chercher à en sauver un autre tel qu'il soit?

Tout ce qui vient d'être dit concerne la cure radicale de la pthysie; quant à la cure palliative, l'opium est regardé comme le principal remède, & plusieurs Médecins le vantent beaucoup; ils ont sans doute des raisons que je n'ai encore pu connoître. J'ai toujours observé qu'à la vérité ce remède calme la toux; mais j'ai vu en même tems que loin de calmer les anxiétés, il les augmentent au contraire. On sait, sans que j'insiste à le prouver, qu'il provoque les sueurs, & qu'il peut supprimer les crachats, ce qu'il est de la dernière conséquence d'éviter.

Quand la diarrhée affoiblit extrêmement le malade, M. Wanswieten s'est bien trouvé de donner quatre drachmes de thériaque dissoutes dans six onces de lait, qu'il fait prendre en lavement; ce

moyen a prolongé les jours de plusieurs pthysiques.

Si les crachats venoient à être supprimés, on pourroit donner l'extrait de cascarille & de kina.

Lorsque le malade est affoibli par des sueurs colliquatives, Pringle (*i*) fait prendre le lait coupé avec l'eau de chaux: la décoction de sauge est aussi très-bonne; mais il n'est rien audessus de l'air froid & du ventilateur.

Le régime est si essentiel dans la pthysie, que sans son secours on ne peut se flatter de conserver long-tems son malade: les alimens doivent être légers, proportionnés à l'état de la maladie, aux forces du malade, & aux pertes qu'il fait.

Dans les commencemens on doit eviter une trop grande quantité de chile qui causeroit de nouveaux embarras au poumou. A mesure que les forces diminuent, que le malade s'épuise par les sueurs & la diarrhée, on doit ordonner les analeptiques combinés avec de légers cordiaux.

(*i*) Observ. sur les malad. des arm. tom.

De la Pthisie vénérienne.

De tous les accidens que la vérole peut causer, il n'en est guères de plus fâcheux que la pthysie : elle est plus commune qu'on ne l'imagine ; & d'autant plus à craindre, que les malades, les femmes sur-tout avouent très difficilement, qu'elles ont eu des maladies vénériennes, & qu'on ne peut rien établir de certain, sans un aveu sincère du commerce qui peut y avoir donné lieu.

La marche de cette maladie est plus lente que celle de la pthysie ordinaire. On a vu des malades la porter des années entières. Elle est plus souvent tuberculeuse, accompagnée de toux sèche, d'une difficulté de respirer assez grande, & presque point de fièvre.

On présume que la pthysie est vénérienne, lorsque la toux, la difficulté de respirer, & la maigreur ont succédé à quelques accidens vénériens maltraités, si le malade est d'ailleurs bien conformé & d'une bonne constitution.

La pthysie vénérienne est la moins

dangereuſe de toutes: on la guérit, quoique dans un degré fort avancé.

Pour traiter cette maladie, il faut avoir recours au mercure; mais on doit l'adminiſtrer avec le plus grand ménagement. Les bains ſont ici contre-indiqués. On y ſupplée par des boiſſons & des lavemens; des petites ſaignées faites de tems en tems, ſont très néceſſaires.

On mettra le malade au lait, pour toute nourriture; dans la journée, on en donnera quelques verres coupés avec les bois.

Après les préparations indiquées, on donnera les frictions, en mettant un intervalle de pluſieurs jours, entre chacune d'elles; & pour éviter la ſalivation, on ne les fera que ſur les extrémités inférieures: en un mot, on traitera la maladie par la méthode de *l'extinction.*

On ſent bien, par ce que j'ai dit, que le traitement ſera long: le malade s'armera de patience; la tranquilité de ſon ame influera ſur le ſuccès des remèdes.

Si les forces du malade le permettent, on purgera de tems en tems, on fera

même très-bien d'établir un ou deux cautères aux bras ou aux jambes; & l'on ne permettra qu'ils se ferment, que long-tems après la guérison: il est aussi avantageux de continuer quelque tems la diéte blanche.

FIN.